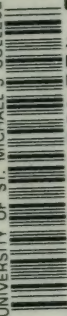


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 01986994 0





Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

W. WALLACE, S. J.

DE L'ÉVANGÉLISME AU CATHOLICISME

PAR LA ROUTE DES INDES

TRADUCTION DE L'ANGLAIS PAR

L. HUMBLET S. J.

INTRODUCTION PAR

TH. HENUSSE, S. J.



BRUXELLES

ALBERT DEWIT, EDITEUR, 53, RUE ROYALE

1921

Les Hiondille



the presence of this book

in

the j.m. kelly library
has been made possible
through the generosity

of

Stephen B. Roman

From the Library of Daniel Binchy

DE L'ÉVANGÉLISME
AU CATHOLICISME



PROPRIÉTÉ

W. WALLACE, S. J.

DE L'ÉVANGÉLISME AU CATHOLICISME

PAR LA ROUTE DES INDES

TRADUCTION DE L'ANGLAIS PAR

L. HUMBLET S. J.

INTRODUCTION PAR

TH. HENUSSE, S. J.



BRUXELLES

ALBERT DEWIT, EDITEUR, 53, RUE ROYALE

1921

DE PERMISSU SUPERIORUM

INTRODUCTION

Le P. Humblet offre au public de langue française, la première traduction de l'auto-biographie religieuse de William Wallace arrivé « de l'Evangélisme au Catholicisme, par la route des Indes. » Prodigeux itinéraire qui vérifie une fois de plus et d'une manière si parfaitement originale, la vénérable affirmation de chez nous que « tout chemin conduit à Rome. » On le lira avec un intérêt profond, car on y trouvera, mais au plus haut degré, le plaisir spécial que procurent aux âmes catholiques les récits de conversion.

Ce plaisir qui est fait de deux éléments : d'abord la joie fraternelle dont parle le Maître dans la parabole de la brebis retrouvée, la joie qui fait tressaillir le ciel, lorsque l'âme, pour un temps égarée, rejoint les quatre vingt dix neuf justes demeurés au bercail; et puis, le réconfort spirituel qui découle tout naturellement de ce retour. Un retour, en effet, c'est un aveu, l'aveu d'une erreur; c'est un hommage, l'hommage à la vérité un moment délaissée; en un mot c'est une expérience de vie et l'on sait

l'impressionnante lumière dont l'expérience est le foyer. Un égaré qui revient, c'est une voix qui crie : « J'y suis allé ; n'y allez jamais ! Je reviens où vous êtes resté ; restez y toujours ! » Une conversion devient ainsi, pour la foule des fidèles, une confirmation de sa foi, un accroissement de son assurance, une consolidation de sa position spirituelle.

Mais il s'en faut que chaque conversion produise ce second effet dans la même proportion ni de la même manière. Selon que l'expérience du converti a porté sur tel ou tel objet, c'est tel ou tel aspect de la foi qui se trouve éclairé par son aventure intime. La même joie nous vient de la conversion d'un Frédéric Le Play ou d'un Newman, d'un Ferdinand Brunetière ou d'un Ernest Psichari, mais les chemins qui les amenèrent respectivement à Rome étant profondément différents, l'espèce d'édification qui en résulte pour nous, varie, au contraire, singulièrement. En dernière analyse, c'est bien le salut qu'ils ont tous entrevu, puis, reconnu, dans l'Eglise à laquelle ils finissent par se rendre, mais les puissances de salut, les attraites de salut dont dispose cette église catholique, étant multiples et divers, c'est tantôt celui-ci, tantôt cet autre qui exerce sur l'âme son influence ou son charme et les différents convertis en nous faisant le récit de leur « cas », nous rendent cet inappréciable service de nous

faire mieux prendre conscience de cette immense richesse spirituelle qui est nôtre, de nous montrer pour ainsi dire le « don de Dieu » dans sa totalité.

William Wallace a été ramené à l'Eglise par le besoin d'une autorité.

Ce besoin, nous, fidèles catholiques, le connaissons mal et n'en prenons que malaisément conscience. Et pour une raison très simple : il a toujours été satisfait en nous. Dès l'éveil même de notre conscience morale et religieuse, on nous a montré, dans l'Eglise romaine, l'organisme providentiel qui déclare les vérités de la vie aux hommes d'une manière authentique et au nom de Dieu. Qui l'écoute entend Dieu. Et nous nous rendons compte, à la réflexion, que c'est là un bien précieux par quoi nous sommes dispensés de la recherche laborieuse de la vérité, avec ses innombrables risques d'erreur ou d'illusion et l'éternelle incertitude de l'avoir jamais réellement conquise.

Mais voici un homme qui l'ayant vécu cruellement, lui, ce besoin, met à nu son âme par devant nous et, dans une analyse aiguë et profonde, nous livre le long et terrible drame de conscience qui aboutit enfin au grand apaisement du baptême catholique.

Et dès lors, au travail de réflexion toujours pénible par où nous devons percevoir la haute valeur du principe d'autorité, se substitue la vision directe

de la chose vécue, car les maîtres de l'analyse réalisent ce prodige de montrer la vie. Et William Wallace est un de ces maîtres.

Par des moyens d'une admirable simplicité, sans aucun souci de littérature, (ce qu'on ne peut dire, hélas, de tant d'autres « convertis »,) sans que rien vienne jamais rompre l'unité profonde du drame qu'il nous conte, et pour ainsi dire sans perdre haleine, W. Wallace nous conduit, à travers les méandres de sa crise intime, de la Basse Eglise de son enfance au noviciat de la 'Compagnie de Jésus.

* * *

C'est d'abord, à l'âge de dix huit ans, le tourment de la foi, c'est à dire, le douloureux effort pour faire jaillir du fond de l'âme, l'acte de foi en Jésus, à quoi se réduit toute la formule de la Basse Eglise à laquelle appartient alors Wallace : « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé. » Le jeune homme, après une suite d'âpres combats, y arrive enfin. Il connaît la joie ineffable de percevoir le Christ comme le lien vivant qui l'unit à Dieu et il en jouit comme d'un bien définitif et complet, des mois durant.

Puis l'épreuve surgit, la terrible épreuve du doute, de la peur, de la terreur, le doute tournant à la peur, et la peur à la terreur — sans personne à qui pouvoir se confier —, à quoi bon, puisque ce terrible

dogme protestant laisse son homme seul à seul avec Dieu ? De sorte que l'épreuve s'étant usée par la seule vertu du temps, c'est à dire sans réaction utile de la part du patient, et donc, sans conclusion de vie, une période y succède, de monotonie indéfinissable et de morne désenchantement : « l'arrêt par calme plat de ma barque inerte, après la course et la tempête. » Laisser faire la vie sans réagir à la vie, c'est presque la mort.

Et les années passent. Wallace s'engage dans les ordres anglicans, après quatre années de brillantes études où il obtient constamment la première place. Et il ne nous instruirait pas de cela que nous ne sentirions pas moins que nous avons affaire à une intelligence de haute valeur. Il reçoit l'ordination, cérémonie splendide et vide d'où il retire, selon sa pensée d'alors déjà, « le droit d'endosser une soutane puis un surplis, de se rendre au lutrin pour lire les prières et de monter en chaire pour lire un sermon, plus la faculté d'inscrire désormais *Rev.*, devant son nom au lieu de *esq.*, après.. — rien de plus. » Il est vicaire d'une paroisse dans la Basse Eglise. C'est là que se produit la première expérience du terrible déficit : « Il n'était pas malaisé au vicaire de gagner personnellement la bienveillance de tous et l'affection de quelques uns, mais là s'arrêtait son pouvoir. Car il ne possédait pas de pou-

voir spirituel proprement dit, ni d'autre autorité, et personne ne croyait qu'il en possédât. » Ainsi donc, *le jugement propre* empêche tout ensemble la foi divine chez le fidèle et l'autorité spirituelle chez le Pasteur.

De ce « sentiment d'impuissance et de stérilité terrible » Wallace nous donne une impression violente. Il faut le lire lui-même pour s'en faire une idée. Mais cette sensation allait devenir bien plus effroyable. Wallace se décidait à mettre à exécution le projet caressé depuis longtemps d'aller évangéliser les païens et partait pour le Bengale.

Pour son compte, il est tranquille : la foi en Jésus suffit pour être sauvé. Et il s'estime très sincèrement croyant. L'Église le laisse indifférent comme un athée peut rester indifférent lorsqu'on dit « les athées », — je veux dire l'ensemble des individus partageant à côté de lui la même opinion philosophique que lui.

Il part pour les Indes. Strictement individualiste, ni l'ordre qu'il a reçu, ni le baptême, ni l'Eucharistie, ni la pénitence ne représentent à ses yeux rien de vivant : croire en Jésus-Christ suffit à tout, et il croit en Jésus. Quant à la foi, c'est le don de Dieu, venant selon le bon plaisir de Dieu à l'homme de bonne volonté qui la cherche au Livre Sacré, lequel est la Parole de Dieu.

Le voici dans les Indes, dévoré de zèle et nanti dans des proportions tout à fait remarquables, de toutes les ressources naturelles de l'apostolat. Il va expérimenter la vérité de cette réflexion que lui fait un hindou : « Eh ! si les gens étaient aussi altérés de Dieu que vous le pensez, croyez-vous donc qu'ils auraient besoin de vous pour les informer à son sujet ? » Révéler Dieu aux hommes ne suffit pas. La stérilité des efforts de la mission anglicane le lui fait sentir à l'évidence. Il faut autre chose pour que les Hindous consentent à renoncer à Vishnou pour adopter Jésus. Et quoi donc ? En analysant (et avec quelle impitoyable subtilité !) les causes générales de l'impuissance de l'anglicanisme aux Indes, Wallace découvre enfin que « toutes ces causes se ramassaient en une racine unique : l'absence d'une autorité chrétienne suprême et universelle ; en d'autres termes, l'absence d'une voix qui puisse parler au nom et avec l'autorité de Jésus-Christ lui-même ». L'hindou s'étonne d'une religion dont le dernier mot lui apparaît être : « Fais à ta guise » et la juge inférieure à la sienne qui s'impose tout à la fois par la haute valeur spirituelle d'une doctrine très nette et par l'autorité vénérable d'une tradition multiséculaire.

Wallace, à ce moment, ne remarque pas encore l'illogisme qu'il y a à reconnaître, d'une part, la

nécessité de l'autorité pour obtenir l'acquiescement des hindous à la foi du Christ et à la nier, d'autre part, lorsqu'il s'agit des anglicans — ou de lui-même. La Bible ni l'Évangile ne s'imposent pas plus par eux-mêmes à l'Anglais qu'à l'Hindou. La Bible et l'Évangile ne portent pas *en eux-mêmes* l'attestation qu'ils sont la parole de Dieu. Et qu'il s'agisse de toute une nation à gagner au Christ, ou d'une seule âme, l'insuffisance du Livre est radicalement la même. Il y faut une voix vivante à travers laquelle on entende la voix de Dieu.

Wallace ne remarque pas encore l'illogisme dans lequel il vit, mais il possède les prémisses d'où va jaillir bientôt la conclusion libératrice. Il quitte l'Inde après sept années de mission, « période à jamais close, dit-il, car devant un échec aussi profond, il lui serait impossible de jamais plus recommencer. » C'est un terrible ébranlement, mais ce n'est pas encore le désespoir absolu, car il reste une réserve suprême : le catholicisme, c'est à dire l'Église de l'Autorité.

* * *

Ici commence la « conversion » proprement dite. On en lira le récit palpitant. Nous en dégageons simplement le schéma.

Ce que cherche cette âme essentiellement apostolique, c'est, et c'est seulement, le moyen efficace

de présenter le Christ à la conscience hindoue. L'amour de l'Inde est son unique mobile dans cette recherche d'une autorité religieuse parlant au nom du Christ. Le moment précis de la conversion de cet homme serait celui où il percevrait que l'autorité n'est pas seulement requise comme base du travail apostolique, mais encore comme condition essentielle de la foi de l'apôtre.

La foi en effet dépend du Livre saint mais la valeur divine du Livre dépend du corps autorisé qui garantit la valeur divine du Livre et la signification authentique de son texte. La personne de Jésus suscite la question terrible : « Charpentier de village ou fils de Dieu ? » Qui tranchera ce nœud ? Jésus lui-même ou, Lui disparu, quelqu'un qui aura reçu, comme lui, le pouvoir de parler au nom de Dieu. En dehors de cela, il n'y a que jugement propre, jugement individuel, jugement *sans autorité*.

Certes, l'Esprit de Dieu peut, à travers le Livre, produire par lui-même la foi dans l'âme du lecteur de bonne volonté, et ç'avait été le cas pour Wallace, vingt ans plus tôt, lorsqu'il avait trouvé la foi dans le texte fameux « *sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret* », mais même alors, c'est le texte qui est le fondement de la foi et si ce texte n'est pas divin, que vaut le phénomène intérieur d'illumination attribué à l'Esprit de Dieu ? Illu-

sion, peut-être, illusion du jugement propre. Au contraire si une autorité reconnue infaillible, garantit le caractère divin du texte, la crainte d'illusion disparaît parce qu'en fait la responsabilité de la foi a été prise, non par l'individu, mais par un « corps » possédant tous les titres pour parler comme ayant autorité « *tanquam auctoritatem habens* ». —

Réduite à ce schéma logique, la longue crise de W. Wallace est déjà passablement intéressante. Ce que l'on ne peut saisir qu'en le lisant lui-même, c'est l'intérêt passionnant que l'analyse psychologique ajoute à cette rapide enfilade de raisonnements plus ou moins abstraits. Car chacun des éléments de chacun de ces raisonnements est puisé par Wallace, non dans son esprit, mais dans sa conscience pressée et torturée par la réalité. Chaque trait de lumière est le produit d'une longue souffrance et l'élaboration de son système apparaît comme un douloureux et interminable enfantement où l'âme à tout instant menace de périr.

Et quelle âme ! Une grande âme et belle âme religieuse droite, pure, claire, passionnée de vérité, altérée de Dieu, fascinée par l'apostolat.

Son « amour de l'Inde » est exprimé d'une manière qui fait involontairement songer à saint Paul, lorsqu'il est envahi du désir de porter le Christ dans quelque région nouvelle ou de retourner dans

quelque autre où il l'a porté jadis. Comme aussi du reste, cette préoccupation d'apostolat le possédant au point de lui faire sacrifier sa propre conscience au salut de l'Inde, fait songer au même Paul souhaitant de devenir anathème pour ses frères.

Et à d'autres moments, c'est la figure d'Augustin qui s'évoque tout naturellement, à la lecture de certaines de ces pages, par exemple, dans ce délicieux épisode des deux irlandaises catholiques qui se sont vouées à la tâche de convertir le jeune Wallace, leur locataire, et qui, au moment où elles croient entrevoir le but, apprennent sa résolution de quitter l'Irlande pour les Indes et en demeurent consternées. On croit relire la page célèbre des « Confessions » au moment où Monique voit partir son enfant pour l'Italie et en devient comme folle de douleur, alors pourtant que ce voyage sera le salut de l'enfant tant aimé (1).

Mais toute cette ardeur et tout ce mysticisme se doublent d'un sens du réel qui n'est plus de l'Orient mais décèle bien l'anglo-saxon. Témoin, ces cinq années de préparation que s'impose le jeune missionnaire avant d'aborder l'âme hindoue et qu'il

(1) *Liv. V, ch. VIII.* — Cette même nuit, je partis à la dérobée, et elle demeura à prier et à pleurer. Et que vous demandait elle, mon Dieu, avec tant de larmes ? de ne pas permettre mon voyage. Mais vous, dans la hauteur de vos conseils, touchant le point vital de ses désirs, vous n'avez tenu compte de sa prière d'un jour, pour faire de moi selon sa prière de chaque jour.

consacre à l'étude des langues, de la littérature, des mœurs de l'Inde. Cela nous vaut, sur l'Inde et l'hindouisme, des pages merveilleuses.

C'est une joie de suivre son analyse de cette race et de cette religion, cette race que son cœur aime, cette religion que son âme sent, pénètre, admire, au point de la placer au-dessus du Christianisme anglican. Son explication du célèbre « nirvâna » autour duquel les historiens des religions ont amoncelé tant de nuages, au point de nous le donner finalement comme un produit du cerveau hindou irréductible à nos catégories occidentales, est au contraire une merveille de réduction de la fameuse conception hindoue à l'un de nos états mystiques chrétiens les plus familiers. Il y a là des pages que les hiéroglyphes de l'Inde feront bien de méditer avant de produire leurs jugements sur l'ascèse et la mystique hindoues.

Quant aux autres, qui ne sont pas des spécialistes de l'histoire des religions, ils liront néanmoins avec un plaisir très vif, ce récit attachant, d'une langue sobre et ferme, claire et précise, où l'image fleurit d'une manière à la fois si exacte et si pittoresque, comme ils goûteront l'art avec lequel le traducteur a su conserver à la pensée et à la manière de l'auteur leur allure anglaise, tout en les coulant dans une forme française parfaitement pure.

*
* * *

D'un point de vue plus général, les « Confessions » du P. William Wallace constituent, dans notre milieu continental, une « actualité » des plus opportunes. Assurément, le problème que pose ce livre est d'abord intéressant pour le public anglican, puisque c'est le problème de l'autorité en matière de foi, c'est à dire le point litigieux par excellence entre catholiques et protestants. Mais le problème se pose pour le libre-penseur à peu près de la même manière que pour le libre-exaministe. L'insuffisance du jugement propre, avec ou sans l'aide de la Bible, reste le vice profond de tous les systèmes qui affranchissent la conscience de la règle extérieure d'une tradition authentique.

Qu'une telle règle soit nécessaire, c'est la thèse catholique en matière de foi ; mais ce qui devient singulièrement intéressant c'est de voir la confirmation que cette thèse obtient depuis quelques années, en matière sociale. Nous ne sommes peut-être pas éloignés du jour où, à la lumière de l'expérience, les sociologues inscriront parmi les lois essentielles de la vie, la subordination du jugement propre à la règle, pour avoir reconnu l'incompatibilité entre le libre examen et le devoir social.

Et en effet, il est trop évident que l'exercice du jugement personnel se voit prescrire certaines li-

mites par la communauté soucieuse de son intérêt. Suis-je libre, quand mon pays est en guerre, d'adhérer à la doctrine des Doukhobortsy déclarant toute guerre criminelle et proclamant le devoir de la désertion ? Suis-je libre, quand mon pays est tenu aux derniers efforts pour faire face à la concurrence mondiale, de décréter la grève générale du chemin de fer qui accule toute la nation à la ruine ou la condamne à la famine ? Mais de quel droit et à quel titre, si vraiment la liberté du jugement propre est absolue, me sera-t-il interdit de penser de la sorte ? par quel abus de la force, serai-je contraint d'agir contrairement à ma pensée libre ?

Et qui ne voit que pour sortir de cette impasse, il n'y a que la thèse catholique de l'autorité, de l'autorité déterminant une règle générale des mœurs à laquelle les jugements particuliers doivent se soumettre, sous peine d'errer et d'introduire par leur erreur, dans le corps entier de la société, de terribles éléments de désordre et de ruine ?

C'est en somme toute la question des droits de la conscience individuelle dans son rapport avec la société. Ni l'individu ne sera certain de la vérité, ni la société ne sera assurée de sa sécurité, que s'il y a quelque part dans le « corps » social un organe qui définit, avec autorité, la vérité. Faute de cette noble contrainte morale, c'est la contrainte physique

par quoi le groupe le plus fort imposera alors ses limites aux individus ou aux groupes les plus faibles ; c'est une mentalité de guerre civile qui règnera parmi les concitoyens, en attendant que la mentalité entre en acte — et alors, la parole décisive est à la mitrailleuse.

Et la publication du P. Humblet possède un second aspect de haute opportunité : elle jette dans le public belge, une grande question de psychologie religieuse. Alors que dans tous les autres pays du monde — y compris la France qui commence enfin à s'émouvoir dans ce sens, — ces sortes de questions passionnent les meilleurs esprits et intéressent le public, les belges sont demeurés jusqu'à cette heure à peu près inertes. En Angleterre, on voit un homme d'Etat de la valeur de M. Balfour, occuper ses loisirs à scruter la psychologie de la foi; un romancier comme H. G. Wells, passer des « contes extraordinaires » au roman social, pour aboutir enfin récemment à un essai religieux sur « Dieu, l'Invisible Roi ». William James, en Amérique, consacre les années les plus fécondes de sa carrière de philosophe aux recherches religieuses proprement dites. La presse de ces pays, la presse quotidienne et populaire n'hésite pas à aborder les grands problèmes de l'âme, et le peuple s'y intéresse; des orateurs improvisés grouperont dans les allées de Hyde-Park

vingt-cinq, cinquante auditeurs en annonçant tout à coup : « Les représailles sont-elles chose morale ? — Peut-on haïr l'ennemi ? » etc... Les belges, eux, demeurent inertes. Où sont nos hommes d'Etat curieux du mystère ? où, nos philosophes et nos romanciers ? Et que lit-on dans nos journaux, quelle que soit du reste leur couleur ou leur nuance, qui dépasse vraiment l'hémicycle étroit de la petite politique au jour le jour ? Quand nos Universités auront-elles une chaire d'histoire des Religions et où l'on fasse vraiment de l'histoire ?...

Le fait religieux, la psychologie religieuse intéressent au plus haut point les autres ; nous en sommes encore à la honteuse mentalité voltairienne qui oppose aux questions de cet ordre, si graves et si émouvantes, l'indifférence dédaigneuse ou l'ironie légère. Pour l'honneur de l'intelligence dans notre pays, il serait temps d'exciter chez nous le goût de ces hauts problèmes de vie et d'y en développer l'étude.

Certains symptômes, certains tressaillements des esprits, semblent indiquer que nos compatriotes, ceux de la génération montante surtout, accueilleraient avec plus de faveur qu'on ne faisait jadis, des initiations de cette nature. C'est pourquoi nous présentons avec confiance au public belge, ce livre passionnant, — un des plus beaux documents d'expérience religieuse qui aient paru depuis Newman.

CHAPITRE I

LES ORIGINES ET LE MILIEU

Mon père appartenait à une ancienne famille presbytérienne du Nord de l'Irlande. Cependant, la branche à laquelle nous nous rattachions avait, depuis plusieurs générations, gagné le Sud et, à peu près à la même époque, était entrée dans l'Église d'Irlande. Lui-même faisait partie du clergé de cette Église, mais, au temps dont je parle, il avait cessé toute fonction active et vivait dans une belle propriété, à la campagne, à quelques milles de la capitale. Sa famille comptait huit enfants ; j'étais l'aîné des garçons.

Très cultivé, jouissant de nombreux loisirs, il aima mieux se consacrer lui-même à l'éducation de ses enfants que de les envoyer à une école officielle. Comme il se tenait assez à part des rares voisins de campagne de notre entourage, il se fit que mes frères et moi connûmes à peine des compagnons de notre âge avant la fin de l'adolescence. Nous avons donc grandi dans une ignorance presque totale du monde bon ou mauvais.

Notre éducation fut bien différente de celle dont la facilité indulgente règne à présent. Si le régime n'en était point spartiate, il était, du moins, d'une simplicité extrême. Nous n'avions aucun des jeux et amusements qui, d'ordinaire, sont le partage des enfants de notre condition, et, en revanche, nous avions à travailler, faisant à peu près tous les métiers, dans le jardin et la propriété. L'argent de poche était chose inconnue; si nous en avions eu, nous aurions à peine su quel usage en faire dans cette vie retirée aux champs, où jamais nous ne rencontrions de divertissement ou de réunion d'aucune sorte. Dans notre vie d'intérieur, une stricte discipline régnait, faite de règle et de mesure, jusqu'au pain sec inclusivement — car le beurre était un luxe — et la mesure et la règle ne se trouvaient que rarement d'accord avec nos jeunes appétits. Au sortir de l'adolescence, cette vie nous apparut monotone. Elle était saine, cependant, pour l'esprit et pour le corps; cette préparation nous endurcissait pour l'avenir. Tout jeunes, nous avions appris le renoncement, et aussi le contentement des simples plaisirs rustiques spontanés et peu coûteux; nous ne songions pas à courir au large en quête des joies du monde.

Un point du caractère de mon père doit être signalé à cause de son influence sur ma vie. Quoique

fortement évangéliste, il avait une grande indépendance de pensée et des idées d'une largeur peu commune. Il pensait par lui-même et apprenait à ses enfants à faire de même. Une opinion reçue était, pour lui, peu de chose, — trop peu de chose, à vrai dire, comme il le reconnut par la suite — et plus d'une fois, il encourut la suspicion de ses frères en évangélisme pour la liberté de ses vues. Il avait coutume de dire : « Cherchez par vous-même; ne vous en remettez aveuglément à l'enseignement de personne ; tenez fortement ce que vous avez vérifié et reconnu de bon aloi ». Il aimait à raconter comment, encore enfant, il s'était refusé obstinément à suivre son maître dans l'étude d'une règle sans avoir compris la raison de la précédente. Bref, c'était un penseur vigoureux et personnel, assez irrévérencieux pour l'opinion conventionnelle, plus enclin à se frayer lui-même un chemin qu'à suivre le sentier battu. (1) Comme il faisait il nous apprit à faire. Nous apprîmes jeunes que nous devions examiner les choses pour notre compte et non les prendre toutes faites et nous ranger, pour cette unique raison que c'étaient les choses reçues et que tout le monde autour de nous les recevait telles quelles. A première vue, il semblerait que

(1) Après ma propre conversion au catholicisme, j'ai appris qu'il avait, lui aussi, passé par une terrible lutte, sur ce même point, dans sa jeunesse.

c'était là, de toutes les formations, celle qui avait le moins de chances d'amener un homme à l'Église de l'Autorité; or, ce fut elle, en fait, qui posa la condition indispensable pour ce lointain résultat.

De tout cela l'on gardera l'impression que nous n'avions pas reçu l'éducation conforme aux routines et menant au type convenu. Étrangers à toute fréquentation d'école, à l'écart des enfants de notre âge, presque sans contact avec le monde, nous étions d'un genre à part, comme notre père avant nous. Il fallait s'attendre que chacun de nous se frayât sa route plutôt que de suivre le chemin ouvert par d'autres et agît individuellement pour son compte plutôt que — tels les soldats dans le régiment — de prendre rang à côté des autres. Il y avait à cela, tout à la fois, avantage et inconvénient. L'avantage était la chance d'échapper à l'erreur commune; mais, en revanche, nous étions coupés de ces réserves de savoir et d'expérience dont héritent ceux qui se livrent avec plus de simplicité au courant de la vie et de la pensée ambiantes et n'ont même jamais rêvé de rompre avec la pensée et la pratique de leurs pères.

« L'esprit souffle où il veut, et vous en percevez le bruit, mais vous ne pouvez dire d'où il vient ni où il va ; ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit ». Telle est la manière dont Notre-Seigneur parle de ceux qu'Il veut appeler. Tel fut mon cas. Je reçus si

jeune mes premières impressions religieuses que je ne pourrais en marquer le point de départ. Il est certain que, avant l'âge de quatre ans, j'éprouvais de vagues aspirations, des souffles qui me passaient sur l'âme. Cela ressemblait plus à des élans vers quelque chose venant du passé qu'à des désirs vers un bien futur ; c'étaient des aspirations qui se tendaient d'une manière impossible à décrire et dont je ne saurais dire si elles me causaient plus de plaisir que de peine. Cela resta toujours rare, le devint de plus en plus et fit place à des désirs plus nets du ciel et de Dieu qui l'habite. Les histoires très simples de Jésus et de son amour, contées par une pieuse tante qui nous venait voir souvent, les beaux cantiques qu'elle nous apprenait firent sur mon âme d'enfant une impression profonde. Plus tard, quand je me mis à lire, cette impression fut accrue par les descriptions colorées de l'enfer et du ciel que je découvris dans l'Apocalypse. Mon imagination enfantine fut entièrement séduite par les tableaux célestes "Ah ! si je pouvais avoir ma part des promesses faites aux anges des sept Églises ! Si je pouvais avoir le front marqué du signe de Dieu !" Et puis, le Trône sur l'Arc-en-ciel, et cette mer vitreuse, claire comme le cristal, et cette innombrable foule, vêtue de blanc et des palmes dans les mains, chantant les chants de la victoire ! Alors, c'étaient les terreurs des sept

sceaux et des sept coupes, de la mer de feu dont la fumée s'élève sans cesse. Mais, toujours, l'attrait du ciel l'emportait sur l'horreur de l'enfer. Par la suite, les récits religieux pour enfants que je trouvais, particulièrement ceux des méthodistes, firent naître en moi une grande admiration pour leurs héros et un désir ardent de leur ressembler quand je serais grand. Ceci, évidemment, se rapporte à plus tard ; cependant, dès avant ma septième année, je tenais à « être sauvé », à « être converti », à être « chrétien », comme ils l'étaient tous. Mais comment faire ? Par un sort indéfinissable, je me sentais au dehors, dans le froid, et la question était d'entrer. J'ignorais absolument comment m'y prendre, et jamais je ne songeai à entretenir qui que ce fût de ce qui se passait dans mon esprit ; cependant, avec le temps, le désir de savoir s'accrut jusqu'à l'importunité. Quoi de plus naturel pour un petit protestant que de se tourner vers le livre qui se trouvait sur la table et dont il avait toujours entendu parler comme du Livre, de la Bible, la Parole de Dieu ? C'est de la sorte que, dès avant sept ans, j'avais entrepris mon premier labeur systématique pour trouver ce que je voulais : prenant la Bible et partant du chapitre premier de saint Matthieu, je me décidai à poursuivre régulièrement jusqu'à ce que j'eusse découvert ce que je recherchais

Mais, à cet âge, les résolutions ne durent point. Je me cahotai consciencieusement à travers tous les noms de la généalogie initiale, non seulement parce qu'ils étaient, eux aussi, la parole de Dieu, mais dans la crainte de passer ce qui pouvait me fournir ce que je cherchais. Je n'allai pas loin dans cette première épreuve : peut-être cinq ou six chapitres. De loin en loin, en ces années, l'effort fut repris et, tout aussi souvent, abandonné. Et c'était toujours le même succès : un chapitre ou deux de plus ou de moins (toujours à partir du début du Nouveau Testament) marquaient la seule différence d'un essai au suivant. Il va de soi que je n'avais pas de maître et que je ne disais mot à personne de ma tentative : je ressentais une certaine timidité et jamais nos parents, ou bien rarement, ne nous parlaient de religion; des textes de la Bible, des Collectes du Livre de la Prière Commune à apprendre par cœur constituaient toute notre instruction religieuse; et les prières du matin avec le Service du Dimanche , chaque semaine, notre pratique.

Ainsi allèrent doucement les choses dans notre demeure campagnarde jusqu'au jour où j'eus atteint ma quinzième année; alors, mon père, qui désirait m'appliquer au commerce, m'envoya dans une importante banque de la Cité. Cela me plut beaucoup, mais le brusque changement de la libre vie des

champs à l'existence confinée dans un bureau de ville fut nuisible à ma santé. Au bout de quelques mois, mes forces fléchirent, et tout ce dont je fus capable, pendant deux ans et plus, à mon retour, le soir, dans la famille, c'était d'envisager le jour suivant. Dans un si pauvre état de santé, j'avais peu de loisir et de cœur pour pousser, durant cette période, mes recherches dans la Bible ; pendant des mois entiers, rien ne se faisait ; et cependant, je ne lâchai jamais entièrement la partie. Après plus de deux ans de santé chancelante, occasionnant de nombreuses absences, force me fut de renoncer à la banque et de reprendre ma vie antérieure à la maison. La santé revint bientôt et se rétablit même suffisamment.

J'étais maintenant de loisir pour recommencer, en m'y appliquant, la recherche de la foi et de la conversion. Dans la Basse Église, à laquelle appartenaient tous les miens, il n'y avait qu'une réponse à donner à quiconque s'intéressait à son salut, c'était : « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé ». Par là je connaissais, du moins d'une manière générale, l'objet de la recherche, à savoir : la foi au Seigneur Jésus. La difficulté était précisément de l'atteindre. Comment croire ? L'idée que mon baptême avait rien à faire là-dedans ne me venait pas même à l'esprit. Quant à l'Église du Christ, elle n'était pour

moi qu'un nom, si même elle était cela : je ne l'avais guère entendu mentionner en dehors du credo répété le dimanche, au Service. Mais, il y avait la Bible. Ah ! ceci, c'était différent. Ceci, je le connaissais, et je l'avais, et c'était « la Parole de Dieu capable de nous donner la sagesse pour le salut ». Donc, la seule chose à faire était de l'étudier méthodiquement, en priant pour obtenir la direction de l'Esprit Saint ; de pousser droit à travers tout le livre, jusqu'à ce que j'eusse trouvé comment croire ; de faire alors l'Acte de Foi et ainsi de gagner Jésus et le Salut.

Ainsi donc, une fois de plus, je recommençai, âgé, maintenant d'environ dix-huit ans. Cette fois, je pris par jour trois chapitres, partant en même temps de la Genèse, d'Isaïe, et, comme d'habitude, de saint Matthieu, scrutant chaque phrase, bien décidé à ne pas laisser passer un mot — crainte que ce mot ne fût précisément celui qui m'eût conduit à la foi. Comme précédemment, ma timidité m'empêcha de solliciter aucune aide et même de parler de mon entreprise et personne ne s'offrit pour me parler de religion. Une fois, il est vrai, revenant de l'église, je demandai à mon père ce qu'il avait voulu dire en parlant de « passer de la mort à la vie ». Il me donna une explication quelconque, dont je ne me souviens plus maintenant, mais qui me découragea

de lui poser de ces questions qui ramenaient les maux de tête auxquels il était sujet. Rejeté sur moi-même, je me mis à lire les biographies de « convertis » qui me tombaient sous la main, cherchant à quel moment de leur vie ils avaient trouvé le Christ, comment ils s'étaient comportés, comment enfin ils avaient réussi. J'écoutais avec soin les sermons hebdomadaires à l'église paroissiale, j'étudiais de près les ouvrages religieux que je rencontrais. A peine ai-je besoin d'ajouter qu'il n'y en avait point de catholiques. De la sorte les jours s'unirent en semaines et les semaines en mois, et la révélation si ardemment attendue ne vint point. Rien d'étonnant : je ressemblais fort à celui qui chercherait partout du regard ses propres yeux. Plus d'une fois, je tentai même d'enlever les choses de force. Je m'en allais seul, bien loin, à un endroit remarquable, de manière à fixer le lieu et le temps de la crise finale, et, en les fixant ainsi, à la provoquer. Je m'agenouillais, je regardais fixement et droit vers le ciel : « Je crois, — Oui, je crois ». En vain, — point de réponse, — point de révélation : toutes choses comme devant. Déçu dans mon espoir, je me levais, je rentrais pour reprendre la recherche.

Cela dura un certain temps, je ne saurais dire au juste combien. Il me semblait que je n'avais rien

gagné, que j'étais aussi loin que jamais du but visé. Mais jamais je n'eus la pensée d'abandonner la lutte. Où tant d'autres avaient réussi, je pouvais certainement espérer de réussir enfin.

CHAPITRE II

L'ACTE DE FOI

Ainsi allèrent les choses pendant de longs jours. Il semblait que je n'eusse rien gagné ; j'étais aussi loin que jamais du but si ardemment désiré. Or, en cela, je me trompais, comme le prouva l'évènement. Il allait en être de moi comme des grands fleuves des Indes quand ils s'enflent pour l'inondation. Leur crue est, dès le premier instant, continue, mais, pendant un temps assez long, ils ne s'étendent pas, ne se déversent point. Et puis, en une seule nuit, les derniers pouces sont franchis et, le matin, ce n'est plus qu'une vaste mer : ils ont débordé. Tel était mon cas. Le jour s'était préparé longuement, lentement, mais d'une manière si secrète que, jusqu'à la dernière heure, avant que son soleil se levât, l'ombre était aussi épaisse que jamais. Peut-être, en raison même de sa lenteur à venir, quand la lumière parut enfin, elle éclata pour moi, tout d'un coup, en pleine splendeur. Je lisais, le soir, seul dans ma chambre, étudiant chaque texte et chaque mot du livre sacré, lorsque j'arrivai à ces paroles

de Jésus : « Dieu a aimé le monde au point de donner son Fils unique, de sorte que celui qui croit en Lui ne périsse pas mais possède la vie éternelle ». Elles fixèrent mon attention de manière telle que jamais paroles ne l'avaient fait jusque là. La Parole de Dieu ! Au premier instant, j'eus le sentiment inexprimable que doit éprouver celui qui se trouve sur le bord d'un abîme, sent le sol se dérober sous son pas, est forcé de faire le saut et de se jeter dans l'inconnu. L'instant d'après, --- non, au même instant — j'avais sauté, et je prenais conscience de la puissance de Dieu qui me soutenait. A ce moment même, j'avais franchi l'abîme qui se creuse entre le jugement propre et la Foi divine, je m'étais abandonné à la parole de Dieu et je me sentais porté par Lui. Sans comprendre toute la portée de ce que je venais de faire — cela ne devait arriver que vingt ans plus tard, environ — je sentais cependant, et profondément, que mes relations avec Dieu étaient changées. Jusqu'alors, j'avais été semblable à l'homme qui, sans nager, s'enfonce toujours plus profondément dans l'eau en se tenant sur le fond solide ; à présent, j'étais le nageur qui se jette en pleine onde et sent la force de l'océan qui, seule, le porte. Je m'étais remis entièrement à Dieu et reposais sur sa Parole. Il m'avait donné son Fils. Il était vraiment mon propre Père, mon Père aimé, je

Lui appartenais comme étant vraiment à Lui et Il m'appartenait. Plus n'était besoin pour moi de lire jusqu'au bout le chapitre pour savoir que j'avais « passé de la mort à la vie ». Je sentais et savais dans mon cœur qu'il y avait maintenant quelque chose dans ce qui dépasse la vie et la mort. A partir de cette heure, tout ce qui était ancien se fana peu à peu, une réalité nouvelle naquit et se mit à croître. Mais, ici encore, la loi de la nature se vérifia : « La tige d'abord, l'épi ensuite, enfin le grain gonflant l'épi ». Il y avait loin de me mettre aux pieds du Christ à devenir semblable à Lui. Des hauteurs du mont Nébo, le Législateur des Hébreux vit dans toute sa beauté la Terre Promise, mais tous les combats devaient être livrés, le sol devait être conquis avant que le peuple élu entrât dans l'héritage.

Le bonheur rayonnant que me donnait la récente trouvaille de mon trésor dura quelque temps. J'aurais peine à préciser cette durée car jamais cette vague de sentiment ne retomba tout à fait. Ce fut certainement un temps assez long. Mon ciel était sans nuage et je jouissais dans l'ensoleillement de la présence de Dieu. Je ne dis rien à personne. Un amour absorbant, une pensée unique emplissait tout mon horizon, et c'est quand je me trouvais seul avec Jésus que j'étais le plus heureux. En toute vérité, je pouvais dire alors :

Sur moi le ciel est d'un bleu plus doux,
La terre qui m'entoure est plus doucement verte,
Depuis que j'ai su, comme maintenant je le sais,
Que je suis à Lui et qu'Il est à moi.

Car toute chose était pour moi transfigurée sous la lumière nouvelle qui était entrée dans ma vie. Tout était plein de Dieu. Aucun bonheur que j'eusse connu ne pouvait se comparer au bonheur de ce temps. C'était comme de baigner dans le soleil de l'amour de Dieu. Sans doute, je m'avisais bien de corriger mes fautes et d'amender les défauts de mon caractère; cependant, ce souci ne prenait qu'une mince part de mon attention. A vrai dire, je ne remarquais pas alors ces défauts, quelle qu'en fût l'évidence pour les autres. Aussi, sans que j'en eusse alors conscience, il y avait quelque danger que ma vie spirituelle ne s'évaporât en chaleureuses affections : l'arbre poussait une riche frondaison, mais ne portait que peu de fruit. Quoi qu'il en soit, ce furent là vraiment des jours heureux et leur souvenir devait être par la suite un soutien puissant, quand la vision spirituelle se trouva comme voilée par la souffrance et que la foi dut s'appuyer sur la mémoire.

Ces mois heureux, en effet, ne devaient pas durer toujours. Sur l'heure, il ne me vint pas à l'esprit que ce n'était point là le tout de la religion, que,

même, cela n'appartenait pas à son essence, que ce n'était qu'une phase religieuse de joie et d'exultation. Et pourtant, au milieu de ce bonheur, des avertissements de Notre-Seigneur me frappaient de temps en temps, par exemple : « Celui qui trouve sa vie la perdra et celui qui perd sa vie dans ce monde, pour moi, la gardera pour la vie éternelle »; ou encore : « Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé ». J'en éprouvai quelque temps une certaine perplexité : mon état présent ne pouvait, à coup sûr, point se traduire « une perte de ma vie dans ce monde », et il ne pouvait être question de « persévérer jusqu'à la fin » dans les conditions où je me trouvais. D'ailleurs, la religion, comme je l'envisageais pour l'avenir, à savoir l'accomplissement d'une grande œuvre pour Notre-Seigneur, l'achèvement pour Lui, dans l'enthousiasme, d'une ample moisson d'âmes — ne pouvait guère non plus s'appeler une ¹perte de ma vie. Cependant, je ne donnai pas un temps considérable à ces réflexions.

Je viens de dire que, durant ce jeune printemps de joie et de paix spirituelles, jamais l'idée ne me vint qu'il dût passer. Il ne devait le faire que trop tôt. Après quelques mois trop courts, tout au plus, un changement commença à se faire sentir. Des nuages venus je ne sais d'où s'assemblèrent dans

mon ciel. Très lentement, ils se firent de plus en plus lourds et sombres. Des scrupules surgirent, des idées s'imposèrent de force à l'imagination, des doutes jaillirent, comme des fantômes dans les ténèbres, des tentations de l'esprit me troublèrent, de vagues frayeurs prirent possession de mon âme. Et voici que, de jour en jour, tout cela prit une ampleur croissante; et, plus je me dérobaïs, plus je m'en sentais pressé. Les pensées tournaient au doute, les doutes à la peur, la peur à la terreur... Et puis ces terribles avertissements sur le péché sans rémission, le péché sans pardon ici-bas ni plus tard !... Comment l'idée m'en vint je ne saurais le dire; mais j'avais comme l'impression que j'en étais coupable : j'avais perdu ma part de Dieu qui, maintenant appartenait à d'autres — non plus à moi. Ah ! ce fut vraiment un temps douloureux d'une douleur telle que de l'avoir une fois endurée on ne pourrait jamais l'oublier. Cependant, du mal Dieu peut tirer du bien. Une pareille expérience, après coup, dans le recul, apparaît dans sa vraie lumière comme une purification et un affermissement de la vie spirituelle. Cette vie, pour qui a passé par là, n'est plus jamais ce qu'elle avait été auparavant. Longtemps plus tard, prêchant sur le péché sans rémission, je m'exprimai en ces termes, inspirés par l'expérience de cette période :

« Dans cet état, un doute mène à un autre doute,
» une terreur à une autre terreur, au point que l'es-
» prit redoute de penser à quoi que ce soit par crain-
» te de ce terrible doute. Rien n'est trop absurde
» pour causer du tourment. Les choses qui, en
» d'autres temps, seraient claires sont, alors, ob-
» scurcies ou déformées par la souffrance. L'esprit
» est dans un état de totale morbidité; la simple idée
» de quelque chose de contraire à la foi équivaut à
» une preuve de cette même objection. C'est alors
» que survient l'appréhension — puis la convic-
» tion qui brise le cœur — d'être coupable du péché
» sans rémission. La puissance des ténèbres règne
» vraiment alors. En tout autre temps, celui qui
» a péché sent qu'il peut aller au Père plein de mi-
» séricorde et demander le pardon qu'Il ne refusera
» point; mais quand il croit que son péché est tel,
» qu'il n'a plus aucun droit de s'agenouiller devant
» Dieu; quand, s'il s'agenouille, c'est dans les ténè-
» bres, c'est contre lui-même, c'est devant un Être
» qui ne peut plus l'entendre; quand il lui est im-
» possible de voir autre chose, Dieu lui restant
» caché, que les inextinguibles flammes de l'enfer,
» alors, oui, vraiment, c'est l'heure de Satan et le
» pouvoir des ténèbres. Dans une telle âme, l'ago-
» nie de Gethsémani et l'ombre du Calvaire trou-
» vent leur pendant. »

Lorsque je parlais ainsi, il en est bon nombre dont l'expérience personnelle pouvait rendre témoignage à la vérité de mes paroles.

Cette période de souffrance mentale et spirituelle et de tentation dura longtemps ; du moins il me sembla. Je n'en parlai jamais à personne. A quoi bon ? Peu à peu, insensiblement, le mal céda par usure. L'esprit reprit son équilibre. Les choses furent jugées sainement. Les ombres pleines de monstres ténébreux laissèrent se trahir les fantômes purement imaginaires ; les doutes, les frayeurs perdirent de leur acuité, cédèrent la place à d'autres moins troublants, qui, à leur tour, avec le temps, s'évanouirent. Cependant, longtemps encore, il se produisit des sursauts intermittents de terreur que ce temps d'épreuve ne reparût. Ceux-ci, à leur tour, s'espacèrent, faiblirent et finirent par tomber tout à fait.

Ainsi passa comme un songe cette période d'expérience spirituelle. Elle laissa cependant une marque ineffaçable, non nuisible, mais profitable : de cette lutte cruelle je retirais du bien ; j'étais trop meurtri, sans doute, alors, pour sortir glorieux d'un tel combat, même pour connaître le butin conquis ; et pourtant, il y avait un gain : le bonheur pouvait bien être moins exubérant, il y avait profit par la solidité et la profondeur de la vie spirituelle :

« Le chêne s'implantait plus avant d'avoir eu ses branches

« Ravagées par les souffles furieux ».

Une période suivit de monotonie indéfinissable et de désenchantement. L'époque de la joie jailissante ou de sa première ardeur avait passé. Je gardais la présence permanente en moi de ce que j'avais vu et expérimenté dans l'Acte de Foi, mais un sentiment de manque persistait. La monotonie de l'existence me reprenait : rien de spécial à faire pour Jésus, rien de spécial à souffrir pour Lui. Du moins, je n'en voyais pas le lieu dans ma vie. Point de pratiques religieuses, non plus, ni de dévotions pour donner issue à l'amour, à la foi — sauf le service du dimanche — et je sentais ce manque. Je ne savais ce qui manquait, mais je sentais nettement qu'il manquait quelque chose. Quant aux œuvres de charité, j'en ignorais tout, à part la visite des pauvres; or, comme il n'y avait dans le voisinage que deux familles pauvres de protestants, cela ne m'ouvrait qu'un champ bien restreint pour cette forme d'activité. Un incident de l'époque mérite d'être rappelé, il s'éclaire de la lumière des événements qui devaient suivre. J'avais appris qu'un jardinier protestant se trouvait alité dans une chaumière située à quelques milles. J'allai le voir à plusieurs reprises, malgré mon inutilité dans une chambre de

malade : car mon inexpérience égalait ma bonne volonté. Au bout de quelque temps, ayant entendu dire qu'il allait mieux, je cessai de m'y rendre pendant quelques jours. Or, j'appris, un jour, qu'il était mort, qu'il avait appelé, au dernier moment, un prêtre et était mort dans l'Église catholique. Je ne fus pas le moins du monde déconcerté par là, car je me fis cette réflexion que, s'il croyait en Jésus, il était parfaitement indifférent qu'il s'appelât protestant et reçut, à ses derniers moments, l'aide d'un pasteur ou qu'il s'appelât catholique et fût aidé par un prêtre. Dans l'un et l'autre cas, pensais-je, il est assuré du salut. Si, en revanche, il ne croyait pas en Jésus-Christ le Fils de Dieu, alors, pensais-je encore, il n'en a ni plus ni moins, et il est sans importance aucune qu'il soit devenu catholique ou soit resté protestant.

La conclusion allait de soi : dans l'un et l'autre cas, il était pour moi tout aussi peu important qu'il fût mort avec le pasteur ou avec le prêtre que sur le côté droit ou sur le côté gauche.

A coup sûr, quelque chose manquait, mais je n'aurais, pour rien au monde, pu dire ce que ce pouvait être. C'était comme une stagnation, c'était l'arrêt, par calme plat, de ma barque inerte après la course et la tempête.

CHAPITRE III

DANS LES ORDRES ANGLICANS

Quelques années passèrent. Sans arrangements bien précis, il fut convenu que j'entrerais dans le ministère de l'Église anglicane. C'était parfaitement en harmonie avec mes désirs : en réalité, jamais l'idée d'aucune autre carrière ne me vint à la pensée. Je me sentais irrésistiblement porté au sacerdoce. En conséquence, mon père m'envoya, à vingt ans, à l'université. Malgré la longue interruption de mes études, je m'en tirai bien au Collège : je fus premier de ma classe pendant tout le cours de quatre années et, à la fin, j'obtins encore la première place à l'examen pour le grade. En même temps, j'achevai le cours de deux années à l'école de théologie de l'université et reçus le « témoignage ». Il fallait, en passant, signaler ces faits, car bien des gens tentent de se débarrasser des remarquables conversions de notre temps en les attribuant à un défaut « de culture libérale » ou à un défaut « de saine formation théologique » chez ceux qui abandonnent le Jugement propre pour l'Autorité. On ne pourra invoquer

pour mon cas la seconde excuse car je fis mes études sous la direction du Docteur S., Prévôt de l'Université, théologien de marque en son temps, dont on peut dire que sa « spécialité » fut la « controverse catholique-romaine ».

Pendant ces mêmes années, je saisis l'occasion d'étudier les sciences modernes; je m'appliquai spécialement aux œuvres d'auteurs tels que Darwin, Huxley, Tyndall. Au premier contact, je ne fus pas sans être déconcerté quelque peu par les opinions que j'y trouvais sur l'origine des espèces et particulièrement sur l'origine et l'ancienneté de l'homme ; mais, à la réflexion, je vis que, quelque forme d'activité que Dieu eût choisie dans la création, fût-ce du corps même de l'homme, le christianisme et la foi en la divinité de Jésus n'en pouvaient être affectés. En accordant même que tous ces savants fussent unanimes sur l'évolution du monde et de l'espèce humaine, il n'en résultait que ce que Charles Kingsley avait dit depuis longtemps : cela prouvait seulement que Dieu était encore plus grand que nos ancêtres ne l'eussent rêvé, puisqu'Il était capable non seulement de faire l'homme mais de faire que l'homme se fît lui-même. A cette époque, la prévention était forte, dans les milieux évangéliques, contre ces savants et leurs idées qui révolutionnaient la science de la nature, mais jamais

mon père ne l'avait partagée et, en cela, je marchais sur ses traces. Ainsi donc j'étudiai consciencieusement leurs ouvrages et m'y instruisis beaucoup. Dans le domaine, s'entend, qui était le leur, à savoir la science, car, lorsqu'ils le quittaient pour assumer le rôle de docteurs religieux (ce qu'il faut dire, à leur honneur, qu'ils faisaient rarement) je les quittais à mon tour. Je n'avais qu'à me dire que, dans ce département, ils cessaient d'être des « spécialistes ».

Une autre branche que j'étudiai alors avec soin fut la « Haute Critique », si fort en vogue à ce temps précis. Là encore, je rencontrais les mêmes préventions très vives contre les vues nouvelles et, à première apparence, révolutionnaires, exposées au sujet de la sainte Écriture. Je n'en voyais pas de raison. Cheyne, Driver, d'autres encore sortaient alors du rang, disséquant l'Ancien Testament, contestant, ici, l'exactitude historique, là, l'unité d'auteur, plus loin, l'authenticité. Tout cela me paraissait très captivant, mais je ne saisisais point comment cela pouvait intéresser ma foi dans un sens ou dans l'autre. « Admettons, pensais-je, que le Pentateuque ait été composé selon la méthode que nous connaissons de nos jours, celle de « colle et ciseaux »; que Job se trouve être un drame religieux et Esther une parabole historique; que l'Ecclésiaste n'ait point été écrit par Salomon, mais bien par quelque autre

qui mit les paroles sur ses lèvres : qu'est-ce que tout cela peut bien avoir à faire avec l'incarnation du Fils de Dieu et la foi en Lui ? » Peut-être n'était-ce pas une position fort logique pour un protestant qui fonde sa religion sur la Bible et sur elle seule, mais, pour lors, cette inconséquence ne me frappait point.

Dans l'année qui suivit l'obtention de mon grade à l'Université, je quittai la maison pour recevoir, en Angleterre, l'ordination en vue d'une paroisse dans les Midlands. Je me conformai en cela à l'avis d'un oncle, recteur d'une grande paroisse rurale en Irlande, car mon père, qui avait toujours été opposé au projet d'accepter de l'occupation en Angleterre, était mort pendant mon séjour au Collège. Il pensait, en effet, — et l'évènement lui donna raison — que ma santé ne résisterait pas à la tâche. J'étais alors dans ma vingt-quatrième année, plein de zèle et d'espoir, mais dénué de toute expérience. Il y avait environ vingt-quatre candidats à l'ordination. Nous reçûmes une préparation soignée du Docteur G., alors Archidiacre, qui nous donna une retraite excellente. Après trois ou quatre jours, nous fûmes présentés à l'Évêque pour l'examen. Ce fut facile. Quelques jours après, eut lieu l'ordination. La cérémonie fut splendide et émouvante; la grande cathédrale était bondée; le « service » fut impressionnant.

Quant au profit pour moi, j'en retirai tout ce que j'en attendais et — je le sais maintenant — tout ce que ce rite pouvait me donner : le droit d'endosser une soutane, puis un surplis, de me rendre au lutrin pour lire les prières et de monter en chaire pour un sermon. Si j'ajoute que, à partir de ce moment, j'inscrivis « Rev. » devant mon nom au lieu de « Esq. » après, j'aurai correctement exprimé la totalité de la différence produite en moi par les Ordres anglicans, selon que je le pensais alors et que je le sais maintenant.

Un incident mérite d'être noté : il montre la différence de conception religieuse qui séparait les candidats ultra-évangélistes irlandais de leurs compagnons d'ordination anglais. Je me promenais, un soir, le long de l'eau, avec l'un de ces derniers ; je fis une allusion à la Réforme et à ses gloires ; quelle ne fut pas ma surprise d'entendre cette réponse : « Oh ! vous savez, la Réforme fut une erreur ! » Passablement étonné, je ne sus que demander : « Ah ! et à quoi rime alors notre présence ici ? » Bien des années après, je me rappelai le fait, un jour que, visitant mon Curé d'alors, je l'entendis qui me confiait, en y insistant : « Si j'avais un fils, je ne l'appliquerais pas maintenant au ministère : il y a nombre de jeunes pasteurs tout proches de Rome ». Il ne se doutait pas que son interlocuteur était de ceux-là !

Cependant, le jour de mon ordination marqua une époque dans ma vie : de ce jour, elle s'assombrît. Sans aucun doute c'était là l'effet du grand et brusque changement de ses conditions : pour la première fois, je me trouvais isolé parmi des étrangers, vivant seul dans un petit appartement, en ville, au lieu d'être, parmi les miens, maître d'une ample demeure à la campagne; mais, bien plus encore, c'était l'effet de l'œuvre que j'avais à entreprendre : elle m'apparaissait impossible grâce à l'erreur que je commis, au départ même, sur sa grandeur, et à l'ignorance où j'étais de mon insignifiance personnelle pour l'accomplir ; cette faute de jugement sur l'immensité de l'ouvrage et sur mes ressources devait, en effet, m'inspirer des espoirs sans cesse déçus et, par conséquent, me laisser l'impression de permanente impuissance et d'insuccès constants. Et, vu les conditions, même si j'avais été parfaitement préparé à l'entreprendre — et il s'en fallait ! — l'œuvre était, en réalité, impossible. La paroisse à laquelle j'étais attaché comptait environ quatre mille anglicans, et le Curé me priait de me consacrer spécialement aux quartiers pauvres.

Il y avait énormément à faire, car l'ignorance, l'indifférence et l'athéisme pratique traînaient partout. J'aurais à peine cru qu'il pût y avoir si peu de religion dans un pays chrétien. Et comment aborder

un pareil état de choses ? L'œuvre eût épuisé les forces même d'un prêtre expérimenté, muni de toutes les ressources spirituelles que le Christ a livrées pour l'accomplir. Que dire d'un jeune pasteur qui, non seulement, n'avait reçu aucune formation appropriée, mais était dépourvu de la connaissance du monde et des hommes et d'expérience pour traiter les pécheurs ? Que dire d'un pasteur qui, non seulement, ne disposait pas des ressources fournies par le Christ, mais qui devait à l'enseignement qu'il avait reçu de les nier, de les combattre partout où il en rencontrerait l'exigence ? Sans me rendre compte de l'état vrai des choses, je me trouvais dans le cas impossible des Israélites recevant l'ordre de faire des briques sans paille ; bien pis, j'avais sur eux l'infériorité d'être incapable d'en faire même avec de la paille ! Devant l'ouvrage j'étais sans outils. Une école dominicale de mission, tenue à une heure telle que je ne pouvais y être que quelques minutes ; une courte leçon par semaine, sur la Bible, leçon maintenue avec difficulté ; les « services » du dimanche, les visites à domicile : tels étaient mes moyens d'action sur mes pauvres en vue de leur amélioration morale et religieuse. L'office dominical ne pouvait guère avoir d'efficacité : ceux que je souhaitais surtout atteindre ne venaient que peu ou point du tout à l'église, et, de ceux qui venaient, bien peu appor-

taient un esprit de docilité obéissante. Pouvait-on s'en étonner dans ces conditions ?

Restait l'autre moyen : la visite à domicile. Je tâchai fidèlement d'en user ; mais c'était chose démoralisante. D'une maison à l'autre, d'une boutique à une autre boutique, impossible d'aborder la question religieuse et, si j'y parvenais, je n'en tirais rien. J'avais l'impression d'un homme qui, sans être invité, s'impose à des gens qui n'ont que faire de lui. Il n'était pas malaisé au Vicaire de gagner personnellement la bienveillance de tous et l'affection de quelques-uns, mais là s'arrêtait son pouvoir. Car il ne possédait pas de pouvoir spirituel proprement dit, ni d'autorité, et personne ne croyait qu'il en possédât. Le travail était donc terriblement pénible et, en même temps, terriblement stérile. Ce n'était pas la lassitude due à la dureté du combat et à la force de l'ennemi : on eût alors connu quelque chose de « cette âpre joie que des ennemis goûtent par des guerriers qui sont dignes de leurs armes » ; non, mais l'ennemi était invisible, insaisissable : impossible de l'aborder. Partout l'indifférence et l'infidélité et nul point où l'atteindre. L'esprit du monde, l'égoïsme minaient la vie de tous et je ne savais où les rencontrer. Le péché abondait et j'ignorais comment le combattre : d'ordinaire il se tenait assez loin pour échapper à mon regard. Car jamais per-

sonne ne rêva de solliciter une direction de conscience, moins encore de confesser ses fautes à un pasteur; personne même ne s'avisa jamais de demander la bénédiction du prêtre sur sa maison, sur son travail, sur ses enfants, sur rien qui fût à lui. La faute n'en était pas plus au peuple qu'à ses pasteurs : elle était au principe même de jugement propre, sur lequel s'appuyaient également les pasteurs et les paroissiens et qui excluait aussi bien l'autorité spirituelle d'un côté que, de l'autre, la foi divine.

Mais ce fut surtout dans la chambre des malades que je me vis aux abois. Je pouvais bien, évidemment, ouvrir la Bible et lire un passage choisi, ajouter, selon mes moyens, le commentaire le mieux approprié; je pouvais offrir de réciter une prière au pied du lit (et parfois cela même n'allait pas sans peine); mais l'impression s'imposait qu'il n'y avait nulle prise pour une action réelle, nul pouvoir de provoquer la foi, d'inspirer la charité. Ce sentiment d'impuissance et d'inutilité était terrible. Je quittais une maison après l'autre avec la sensation de n'avoir rien fait. Après des heures données à cette besogne, je laissais la ville derrière moi, je descendais jusqu'au vieux pont vers ses confins, et là, dans l'ombre et le silence de la nuit, je me demandais quel pouvait bien être le sens de tout cela.

Et c'était une immense et croissante tristesse.

Un fait se produisit alors qui montre la difficulté de faire quoi que ce fût pour le bien de ce peuple.

Il y avait dans la paroisse une maison où vivaient deux femmes d'assez mauvaise réputation, la mère et une fille déjà grande. J'avais fait mon possible pour les détourner de leur triste voie, mais sans le moindre succès, malgré le plaisir que leur causaient mes visites. Obligé par raison de santé de quitter la paroisse pour trois mois, j'allai les voir avant de partir. A ma grande surprise, je les trouvai dans un état de vive admiration pour l'Armée du Salut qui venait de paraître dans la ville : elles étaient prêtes à tout faire et à aller partout pour « l'Armée », comme elles disaient. Je leur dis : « Bon ! puisque vous avez trouvé une chose qui vous va tout à fait, soyez maintenant fidèles à l'Armée du Salut et tirez-en tout le profit possible. Faites bien ce qu'on vous dit et j'espère qu'il y aura du changement ». En les quittant, je me dis : « Tiens, je verrai ce qu'il sortira de là. Moi, j'ai entièrement échoué. L'Armée du Salut réussira-t-elle ? » A mon retour, je saisis la première occasion d'aller revoir ces gens. Ma visite les charma. « Eh bien, dis-je, où en êtes-vous avec l'Armée du Salut ? » A ma grande surprise, la mère répondit en mots brefs : « M'occupe plus de l'Armée. L'Église me suffit ». « Tiens, dit la fille, mais elle ne va pas à l'église ». Intrigué par ce brusque refroidissement

d'un si bel enthousiasme, je m'arrêtai à la Cure, en passant, et interrogeai le Curé sur cette histoire. « Oh ! dit-il, il y a beau temps que le tambour les en a mises hors ».

CHAPITRE IV

PREMIER CONTACT CATHOLIQUE

En moins d'un an, ma santé s'était entièrement délabrée. Je me démis de ma paroisse et regagnai l'Irlande. Peu de mois après, le repos m'avait rétabli suffisamment pour me rendre capable de chercher du travail. Je me rendis au bord de la mer, dans une paroisse du Nord de l'Irlande. C'est là que, pour la première fois, je fus en contact avec des catholiques. Rencontrant par hasard un agent de l'endroit peu de temps après mon arrivée, je lui parlai de logement. Il me recommanda une certaine dame C., veuve d'un capitaine de vaisseau, qui vivait, avec une fille adulte, dans la rue de la ville qui bordait la mer. Il ajouta qu'elles étaient catholiques, mais que, si je passais là-dessus, je me trouverais là très bien. Je m'y rendis aussitôt. Ces gens me parurent très bien, d'allure paisible, et l'appartement me satisfit pleinement. Comme leur religion ne m'intéressait dans aucun sens, je conclus sur l'heure un arrangement avec elles et, la même semaine, je m'établis à demeure. Je n'aurais pu

mieux tomber. C'était une petite maison commode, le long du rivage de la mer, tranquille et saine, et l'on eut pour moi des soins que je n'avais jamais connus en toute ma vie. Pour la première fois depuis mon départ de la maison familiale je repris des forces et, au cours des deux années que je passai là, c'est à peine si je fus malade un seul jour. On se fera une idée de ce que j'étais alors, quand on saura que jamais je n'eus un mot de remerciement ou un geste de gratitude pour tout ce que l'on faisait pour moi ; jamais je ne laissai voir que j'en faisais cas : en fait, je n'y fis jamais la moindre attention.

Mes hôtes étaient des personnes de valeur malgré la situation réduite où elles se trouvaient. Dès l'abord, j'eus pour elles le plus profond respect ; elles le méritaient. Bientôt, je fus presque de la famille. Cependant, la différence de rang social et plus encore de religion me laissait l'impression d'une distance entre nous ; elles le sentaient aussi, et la jeune fille me dit, un jour, non sans émotion : « Nous ne sommes rien pour vous ». Elle s'intéressait beaucoup à moi et exprimait souvent son ardent désir de ma conversion qui me permettrait de devenir prêtre. Plusieurs fois, elle laissa entendre qu'elle n'était pas seule à le désirer. En effet, soit à cause de mon séjour chez des catholiques, soit pour quelque autre raison inconnue de moi, les catholiques que je ne

fréquentais point, pour qui je ne faisais rien, avaient de moi meilleure opinion et montraient pour moi plus de sympathie que les protestants à qui je consacrais ma vie.

Souvent, à table, où elle servait, je discutais avec la jeune fille des questions religieuses. Ces entretiens restaient toujours cordiaux, car chacun avait pour l'autre personnellement du respect, quelle que pût être, dans l'abstrait, la pensée de chacun sur la religion de l'autre. Il est presque superflu de noter que c'était toujours moi qui attaquais, mais toujours aussi sans aigreur. Je produisais les objections courantes : « Les catholiques n'ont pas la permission de lire la Bible » sortis-je, un jour, tout triomphant, de mon arsenal. Elle repartit, en riant : « Vraiment ? » Et, quittant la pièce, elle rentra tout de suite avec une énorme Bible en 24 parties, une petite Bible, et trois Nouveaux Testaments. Dans une autre circonstance, elle m'apporta une Vie de Jésus-Christ et une Vie de la Vierge Marie, la première — je le remarquai avec satisfaction — beaucoup plus usée. A plusieurs reprises, je mis en avant l'Inquisition et le supplice par le feu des protestants. D'ordinaire, sur ce point délicat, elle évitait prudemment la discussion; mais, un jour, comme j'étais fort pressant, elle déclara, presque avec impatience : « Oh ! si les catholiques ont fait cela, ils le méritaient ».

Pauvre petite ! Il était clair qu'elle ne leur en voulait pas personnellement, mais voyait en eux la cause que des gens tels que moi étaient aujourd'hui hors de l'Église. Je prétendais aussi que les catholiques faisaient plus de cas de la Vierge Marie que de Jésus-Christ. Elle repoussa l'allégation avec force, mais, un jour, reconnut, presque à voix basse, qu'elle même, en passant le long des humbles maisons, avait, avec surprise, constaté qu'elle avait entendu le nom de la Vierge bien plus souvent que celui de son Fils. Une fois, un de mes paroissiens m'ayant donné à lire le livre de saint Alphonse de Liguori intitulé « Les Gloires de Marie », je me mis, à l'instant, à l'étudier et, tout triomphant, j'en citai des passages pour prouver la mariolâtrie. Elle dit simplement : « Cela ferait pleurer aux anges des larmes de sang de vous voir lire ce livre-là : vous n'êtes pas à même de le comprendre ». Je lui parlais, un jour, de l'opinion quasi universelle qui regarde les jésuites comme des gens astucieux, sournois, et le reste, et lui demandai ce qu'elle avait à dire devant un jugement aussi général et unanime. Elle se contenta de sourire et répondit : « N'avez-vous jamais remarqué que les meilleures choses sont aussi les plus maltraitées par la parole ? » Je me souviens que je la poussai fort un jour, sur cette question : « Pensez-vous, vraiment, que je sois sur le chemin de l'en-

fer ? » Ce qu'elle pensait là-dessus, naturellement, je ne m'en souciais nullement; mais je savais parfaitement que la question était pour elle très embarrassante, tiraillée qu'elle était par des sentiments opposés. Elle ne voulut rien répondre. J'insistai; alors, avec une sorte d'impatience mêlée de tristesse, elle dit : « Je ne sais pas; tout ce que je sais c'est que des gens tels que vous devraient appartenir à l'Église catholique ». Pour mon compte, je n'avais aucun dessein de prosélytisme ; cependant, un jour, après une conversation plus animée que de coutume, elle me dit avec un sourire : « Pourquoi toute cette ardeur ? Voulez-vous faire de moi une protestante ? » Je répliquai du tac au tac : « Certes non, je ne serais pas plus sûr du tout de votre salut que je ne le suis maintenant ». Je voulais dire par là que je croyais qu'elle avait une foi vivante dans le Christ, et que, la chose étant ainsi, il était de nulle importance qu'elle s'appelât catholique et fréquentât la chapelle ou qu'elle prît le nom de protestante et se rendit à l'église. Une fois, très découragé par l'apparente inutilité de tous mes efforts dans un hameau distant de ma paroisse, je ne pus me tenir, en parlant, de laisser percer quelque amertume. Elle remarqua simplement : « Vous vous plaignez parce que vous n'avez pas converti des masses de gens en ces quelques mois ; moi, pour vous tout

seul, j'aurais patienté sept ans, et je serais bien contente ». Et pourtant, pour étrange que cela paraisse, jamais, à cette époque, je n'imaginai qu'elles pensaient réellement à ma conversion ou y prenaient le moindre intérêt. C'est que, tout naturellement, je traduais leur pensée par la mienne, et que, n'attribuant que si peu d'importance à leur conversion au protestantisme, je n'avais pas même l'idée qu'elles pussent vivement souhaiter la mienne en sens inverse.

Ces discussions continuèrent plus de deux ans. Quel effet eurent-elles sur mes idées ? Autant que je suis capable de m'en rendre compte, elles n'en eurent d'autre absolument que de me confirmer dans la pensée que Jésus-Christ avait de vrais croyants et des âmes de choix dans toutes les Églises et que l'Église catholique romaine ne faisait pas exception. En dépit d'eux tous, malgré la vie catholique, malgré les exemples catholiques placés sans cesse sous mes yeux, je n'ai pas conscience, même à présent, que ma conversion soit due le moins du monde — directement — aux persistants efforts qui furent incontestablement déployés alors pour m'ouvrir les yeux. En fait, j'étais sûr de ma position de croyant dans le Fils de Dieu, et je ne me souciais de rien autre chose. Jamais il ne me vint à l'esprit qu'il pouvait y avoir des conséquences logiques de

cette position auxquelles je n'avais pas pris garde et qu'il faudrait admettre pour garder la foi elle-même. Et il valait mieux, en somme, que je n'y pensasse point, car, certainement, je n'étais pas disposé alors à accueillir ces conséquences. Il y en a d'autres que les Israélites qui ne peuvent pas être menés par les raccourcis en terre promise « de peur qu'ils ne voient la guerre se dresser devant eux et ne retournent en Égypte ». Mais, ceux-ci, s'ils sont fidèles, le temps viendra, pour eux aussi, où ils seront capables d'affronter la bataille nécessaire à la conquête. Alors, ils y seront appelés.

Ici, que l'on me permette un mot à l'adresse des catholiques qui prient pour la conversion de leurs amis protestants. Qu'ils ne s'étonnent pas que la réponse tarde. Une conversion n'est pas seulement une chose difficile, elle met du temps à mûrir : brusquer les choses est les gâter. Le fruit que l'on mûrit par « forçage » manque de richesse et de douceur. Dieu entend bien votre prière, mais il doit souvent en user avec ceux qui cherchent leur voie religieuse comme il le faisait, jadis, avec son peuple élu sortant d'Égypte : « Et il se fit que lorsque le Seigneur mena son peuple hors d'Égypte, Il les conduisit, non par le chemin des Philistins, quoique ce fût le plus proche. Car Il dit : de peur que le peuple ne regrette quand il verra la guerre se lever contre lui

et ne retourne en Égypte ». Il m'avait pris sept ans pour parvenir à l'Acte de Foi ; Dieu m'en donna dix-sept pour me préparer à entrer dans son Église : ce ne fut pas trop long d'un seul jour.

L'utilité et l'insuffisance de la seule lecture paraît dans cet incident de cette période — le seul qui me causa une courte hésitation. Trouvant, un jour, sur la tablette de ma cheminée, un catéchisme de controverse, je l'ouvris pour en voir le contenu. Par hasard, je tombai sur le passage que voici :

« La Sainte Écriture renferme toute chose nécessaire au salut, de sorte que tout ce qui ne s'y lit point ou ne peut être prouvé par là ne doit pas être proposé à croire à personne, ou cru nécessaire et requis pour le salut » (VI^e Article de l'Église Anglicane).

— Qui vous a dit cela ?

Je restai, un instant, intrigué : « Qui me l'a dit ? » — « Mais le monde entier sait cela », pensai-je en moi-même ; et, le moment d'après, la chose avait fui de mon esprit.

Mais, si ces années d'intimes relations avec des catholiques n'eurent sur ma conversion aucune influence directe, si elles n'eurent pas même la vertu de me faire réfléchir sur ma position de protestant,

elles eurent un résultat *indirect* incalculable : elles écartèrent des préjugés inconscients et m'inspirèrent un respect profond pour l'esprit religieux et la valeur personnelle des catholiques.

Pendant tout ce temps, j'avais poursuivi mon ministère pastoral, et parmi des difficultés plus grandes, à certains égards, qu'en Angleterre même. Là, c'était l'indifférentisme qui était le grand obstacle, ici, c'était le sectarisme; là, c'était l'esprit du monde, ici, c'était l'aigreur et l'esprit de parti; là, peut-on dire, le malheur était que personne n'avait de religion; ici, que chacun avait sa religion à soi. L'amertume et la durée des dissentiments étaient telles, même parmi les seuls paroissiens de l'Église d'Irlande, que l'un d'eux — qui n'avait pas sa propre clique de fidèles — me résumait ainsi la situation : « L'Église est la moins chrétienne de toutes les sectes ». Ainsi donc, d'abord, il ramenait l'Église à une secte, puis, déclarait qu'elle était de toutes la moins chrétienne. En fait, il n'y avait pas seulement les Presbytériens, les Méthodistes, les Salutistes, les Épiscopaliens, tirant tous dans des directions différentes ; mais, même dans l'intérieur de l'Église d'Irlande, les divergences, les dissensions étaient si graves qu'il était impossible d'obtenir aucune unité d'action.

Ici, encore, quelque chose manquait et j'en avais le sentiment. Il n'y avait point d'autorité spirituelle. Tout ce qu'il y avait, c'étaient des appels aux bons sentiments ou à la raison, des appels à la conscience qui semblait toujours rendre ses décisions en faveur du coupable. C'est par ces seuls moyens que je pouvais tenter de ramener à de meilleures dispositions mes prétendus subordonnés, heureux si mes observations n'étaient pas prises en mauvaise part. Un même jour, j'eus à faire, pour des fautes différentes, des remontrances à deux de mes paroissiens ignorants. L'un s'excusa en faisant remarquer qu'il pouvait bien avoir ses défauts, mais que, du moins, il valait mieux que l'autre qui, disait-il, n'avait jamais usé un seuil d'église; l'autre s'excusa en disant qu'il pouvait avoir ses défauts, sans doute, mais qu'il n'était, en tout cas, pas aussi mauvais que cet hypocrite qui battait sa femme, puis se rendait à l'église pour se donner des airs de saint.

Tous ces appels, en tout cas, étaient de peu de vertu contre la faiblesse de la nature humaine et la force des passions contraires.

Ici, il est vrai, comme ailleurs, je conquis assez facilement la sympathie de mes paroissiens; mais là s'arrêta mon pouvoir : pour la fonction de prêtre et son autorité nulle trace de respect. Quoi d'étonnant ? Ne nous accordions-nous pas tous à dénier

ces pouvoirs ? Ne prêchions-nous pas tous sur les toits le jugement propre ? Ne le pratiquions-nous pas tous personnellement ? La formation que nous avions reçue ne tendait-elle pas à l'usage du jugement propre et non à celui de l'autorité ? Alors, pourquoi nous étonner de notre impuissance à rien faire qui réclame l'autorité ? Et, malgré tout, je m'étonnais. Pourquoi sentais-je que quelque chose manquait lorsque manquait l'autorité ? Et, malgré tout, je le sentais.

Voici un incident qui manifeste tout cela et particulièrement les bornes du pouvoir de Vicaire.

Un jour, je rencontrai W., l'un des ivrognes notoires de l'endroit, que j'avais en vain tenté de corriger. Il sortait, évidemment, de boire. « Ah ! W., vous venez encore de boire ». Il le nia catégoriquement. « Inutile de nier, cela se sent... » W. se redressa plein de dignité : « Eh bien, si ce n'était pas que je vous aime bien, et que la ménagère vous aime bien, et que les gosses vous aiment bien, je ne vous le dirais pas ; mais je vais vous le dire », et, sur un ton de confidence : « Oui, je viens de prendre un verre, en descendant, avec etc. etc. etc... » Mais de ce qu'il « m'aimait bien », jamais il ne sentit le moindre penchant à m'écouter en cessant de boire.

Je ne percevais pas alors que le mal provenait plutôt du principe de jugement propre, qui nous

inspirait tous, que du clergé ou des laïcs. C'est lui, cependant, qui lançait des hommes sans armes ni formation pour mener une troupe au combat spirituel, puis déclarait que chefs et troupe étaient exactement sur le même plan pour l'autorité spirituelle. Dans l'interprétation de la Bible, l'individu était le juge final de ce que le christianisme devait être pour lui et le clergé n'avait aucune autorité pour intervenir. Même chose exactement en matière de conscience. Le principe, c'est que chacun doit « tenir ferme la Parole de Dieu », c'est à dire, garder son propre jugement sur le sens de la Bible protestante en matière de conscience; que personne ne doit « livrer sa conscience à aucun homme », c'est à dire, ne doit céder à l'autorité d'aucun prêtre. Est-il étonnant que même l'aveuglement païen puisse utiliser un subterfuge aussi simple pour éluder la religion et dire : « Si le christianisme est la religion du swecehachara (fais à ta guise), l'Inde n'a que faire d'une religion pareille ».

Un triste exemple de ce manque de pouvoir et de formation, je le tire encore de mon expérience de cette époque.

Il y avait dans ma paroisse un jeune homme avec qui j'avais lié connaissance. Nous nous voyions, parfois, le soir, tantôt chez lui, tantôt chez moi. C'était un ardent évangéliste qui aimait, ainsi qu'il disait,

« le pur Évangile ». Il avait, sans réflexion, porté des accusations graves contre un tiers et restait atterré de ce qu'il avait fait. Il essaya, mais en vain, de retirer l'affaire. Un ou deux jours plus tard, il vint me voir, en un pitoyable état de dépression nerveuse. Au lieu d'atténuer l'affaire, de le remonter, de lui promettre mon entremise pour arranger les choses, comme j'aurais certainement réussi à le faire sans trop de difficulté, j'eus la malencontreuse idée de lui parler du cas comme des plus graves. D'une manière parfaitement inconsciente, je cherchais à « grandir mon rôle », et je lui dis : « Pourquoi n'êtes-vous pas venu me trouver avant d'agir de la sorte ? » Il répondit en mots brefs : « C'est juste — je le vois maintenant — j'aurais dû faire cela ». Je tâchai de le rassurer; mais, m'apercevant que c'était inutile dans l'état où il était, je lui conseillai d'aller dans sa chambre, de s'agenouiller, d'avouer tout à Dieu, de remettre tout entre ses mains et de lui tout abandonner. Je percevais clairement qu'il n'était pas capable d'en entendre davantage. Peu de temps après, il me laissa. Plus tard, dans la soirée, il revint, « très excité, hors de lui », comme me le dit, après, mon hôtesse, qui ajouta : « Il désirait vous voir, mais comme vous ne vous sentiez pas bien et vous étiez couché tôt, je le congédiai ». Le lendemain, à quelques milles de là, en un lieu écarté, on trouva son cadavre dans la rivière.

CHAPITRE V

CANDIDAT AUX MISSIONS ÉTRANGÈRES

Après deux ans de cette vie au grand air et de travail modéré, j'étais assez fort de santé pour mettre raisonnablement à exécution le projet caressé depuis longtemps de m'engager pour la mission en terre païenne. Il était clair pour moi que ma santé m'empêcherait toujours de travailler dans nos grandes villes, et les petites paroisses rurales ne pouvaient offrir un champ suffisant à mes énergies et à mon ambition de faire de grandes choses pour le Christ. En conséquence, j'écrivis à l'Honorable Secrétaire de la Société de Missionnaires de l'Église pour lui exprimer mon désir de partir pour le Champ de la Mission . Après quelques informations, je reçus l'invitation d'aller le trouver à Londres, où, après avoir été dûment examiné, je fus accueilli pour la mission étrangère comme « un vrai évangéliste de l'ancien type ». J'étais destiné, selon ma demande, à la mission de Chine. Cependant, environ une semaine plus tard, je reçus une lettre qui me demandait, vu le besoin de missionnaires au Bengale, si je ferais

objection à être envoyé aux Indes. Je répondis que ce que je désirais premièrement et sur toute chose, c'était de me trouver là où l'on avait besoin de moi ; que j'étais donc tout prêt à me rendre au Bengale s'ils le trouvaient mieux ainsi. Ce fut conclu. Jamais un seul instant, je n'ai regretté d'avoir renoncé à mon intention personnelle.

L'annonce de ce départ fut pour mes bonnes hôtes un coup très dur. Je ne le compris pas alors, je ne devinai pas non plus combien nombreuses et ferventes avaient été les prières adressées à Dieu par elles pour ma conversion, ni quelles brillantes espérances elles avaient conçues de la voir aboutir. Je n'en eus d'elles que des indices que je reconnus par la suite des années. D'un seul coup tout s'écroulait ! Ah ! il y avait de quoi déconcerter la foi aux plus ardentes prières ! Oui, ce coup avait de quoi troubler, comme le prouva l'évènement ; mais, en toute vérité, il établissait une fois de plus que les voies de Dieu ne sont pas nos voies, que Ses pensées ne sont pas nos pensées, et qu'Il est indépendant de tout homme pour les mener à bien. Cette décision même qui m'éloignait pour toujours de celles qui espéraient par leur influence et leurs efforts me gagner à l'Église ; cette décision même qui semblait rendre stériles tous leurs efforts et vaines leurs prières, c'était en réalité le premier pas vers

l'accomplissement, et un accomplissement qui dépasserait leurs plus beaux rêves. Elles espéraient faire de moi un catholique, et cela, selon toutes les probabilités humaines, n'aurait jamais eu lieu si j'étais resté avec elles en Irlande; séparé d'elles, conduit par Dieu lui-même, j'ouvris ma voie vers la vérité dans les plaines de l'Inde. De la sorte, en réponse à leurs prières, en leur faveur, Celui qu'elles servaient, non seulement me ramena dans les limites de l'Église, mais fit de moi, dans son Église, un prêtre, un religieux, un jésuite, un de ceux dont elles avaient dit, un jour : « N'avez-vous jamais observé que les meilleures choses sont souvent les plus calomniées ? »

Celle qui, plus que tout autre, avait désiré de me gagner, qui s'était donné tant de mal pour refaire ma santé, pour sauver mon âme, sans un mot de remerciement, sans un indice de progrès, qui s'était si souvent approchée, en prières et en larmes, du trône de la grâce divine, pour moi, celle-là n'entendit pas, dans ce monde, la réponse à sa prière : peu de temps après mon départ d'Irlande, elle alla recevoir sa récompense. R.I.P.

C'est le moment de dire quelques mots sur mes idées religieuses à cette époque de ma vie. On peut les regarder comme caractéristiques de la vieille école évangéliste.

J'étais dans une entière bonne foi. Je n'avais aucun doute sur ma position de croyant en Jésus-Christ. Je ne faisais aucune réserve en signant les XXXIX Articles. Je les tenais pour le plus beau corps de doctrine du monde. Cependant, je ne pensais pas qu'un corps de doctrine quelconque fût du tout nécessaire, soit à la perfection du chrétien en ce monde, soit à son salut dans l'autre.

Quant à l'Église, elle ne pénétrait même pas dans ma théologie. Pendant plus de dix années de ministère anglican, je n'ai pas souvenance d'y avoir une fois fait allusion. Je ne m'avisais point qu'elle eût rien à voir spécialement dans la question du Christ ou de la religion chrétienne et jamais je ne lui donnai une pensée bonne ou mauvaise. Si j'en entendis faire mention (et ce fut le cas, grâce à l'un de mes voisins, vicaire ritualiste, en Angleterre), je ne sus jamais exactement que penser à son sujet et jamais non plus je ne crus qu'il fût nécessaire de penser à son sujet quoi que ce fût. Vaguement, je pensais que l'Église devait signifier l'ensemble de tous les groupements religieux qui prennent le nom de chrétien, ou encore, la société des vrais croyants au Christ, où qu'ils fussent et quel que fût le nom dont ils se nommaient. En réalité, je ne savais au juste que penser de l'Église, et je ne m'en souciais point, comme étant de nulle importance une fois acquise

la foi en Jésus-Christ, Fils de Dieu. Si l'on m'avait rappelé que Jésus-Christ avait parlé de l'Église, j'aurais probablement répondu : « Une fois, ou deux, en passant..... Il voulait dire les chrétiens ». Telle était, en effet, ma manière de lire la Bible à cette époque.

Les sacrements comptaient pour rien dans la maison paternelle, d'abord, et, ensuite, dans mes deux paroisses, lesquelles étaient nettement « Basse Église ». Mon opinion sur eux ne différait guère. Les deux seuls qui restaient n'étaient pas regardés comme important au salut. Je n'étais pas plus net sur la « régénération par le baptême » que sur « l'Église » ; j'inclinai seulement à admettre que c'était une sorte de marotte ritualiste, encore qu'il pût y avoir là-dedans quelque chose. Mais, du moins, j'étais bien assuré que peu importait, là-dessus, l'opinion de celui qui croyait en Jésus-Christ et vivait sa foi en Lui et son amour pour Lui. Mes idées sur la Cène, je me donnai, un jour, beaucoup de mal pour les exposer tout au long, peu de temps après mon arrivée dans ma première paroisse, à un organiste qui appartenait à la Haute, très Haute Église. Il m'écouta très attentivement jusqu'au bout, me posa, deci delà, quelques questions, puis conclut d'un air très réfléchi : « Je sais : vos idées sont les mêmes que celles de M. C. » —

« Ah ! et quelles sont ses idées ? » — « Il n'en a pas ». Ce M. C. était un Lecteur très pieux, mais parfaitement dépourvu d'instruction dans la plus basse classe évangéliste.

Quant aux autres sacrements, je n'en savais rien. Sur la pénitence, je tenais que le pardon (avec ce que j'appellerais maintenant indulgence plénière) était accordé librement aux croyants en Jésus-Christ lorsqu'ils se repentaient en leur cœur de leurs péchés et demandaient ce pardon par Jésus-Christ. J'entendais, évidemment, que le repentir devait être dans le cœur et se manifester par le renoncement effectif au péché. Cette question du pardon ne me préoccupa jamais autant que celle de la foi même en Jésus et de l'union avec Lui, d'où procède l'énergie de vivre sa vie. La raison de cette insouciance, c'est que, personnellement, je menais une vie régulière et que les autres ne me donnèrent jamais l'impression que ce sentiment du péché pardonné comptât fort pour eux.

Je dois parler de même du sacrement de l'Ordre. J'avais trop de bon sens pour me bercer de l'illusion que la cérémonie des ordinations anglicanes m'avait conféré aucun pouvoir sacramentel. Je n'avais donc pas besoin que le Pape m'informât que les Ordres anglicans étaient « absolument nuls et vains » dans le sens catholique d'« Ordres ». Seu-

lement, je ne croyais pas non plus que de pareils pouvoirs sacramentels fussent nécessaires. « Que celui qui entend l'appel vienne » : tel était mon titre à exercer le ministère, non une cérémonie quelle qu'elle fût. Sans doute l'Évêque, au cours de mon ordination, avait sur moi prononcé ces paroles : « Ceux dont tu remets les péchés, ils leur sont pardonnés ; ceux dont tu les retiens, ils leur sont retenus » ; mais c'étaient là, pour moi, des mots en l'air : « Vox et praeterea nihil ». Je constatai par la suite que les autres jugeaient comme moi. Personne au monde ne s'imaginait que j'avais ce pouvoir, non pas même l'Évêque qui m'avait ordonné. Alors, pourquoi aurais-je été me l'imaginer ?

A coup sûr, jamais on ne m'avait donné la formation qui eût été nécessaire à l'exercice d'un pareil pouvoir. Celle que j'avais reçue était suffisante pour mettre une Bible aux mains d'un homme et lui dire : « Lis toi-même ; interprète toi-même ; crois au Christ Jésus, mais n'abandonne à nul homme ton jugement ou ta conscience : suis l'un et l'autre fidèlement ». La formation requise pour un rôle si modeste n'était que peu de chose et ne comportait guère de difficulté.

Mon « christianisme » était vraiment fort simple. Il tenait en un article : « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé. » Par croire, je n'entendais certaine-

ment pas la conviction ferme du pardon des péchés ni de la prédestination au ciel quel que dût être le sort des autres ; j'entendais l'acte de l'âme par lequel l'homme se remet entièrement à Dieu et se trouve porté par Lui. Par croire en Jésus-Christ, j'entendais l'acte de foi qui se remet à la parole de Dieu (la Bible) affirmant qu'Il a aimé le monde au point de donner son Fils unique. Mais je tenais que, par cette croyance, toute la vie, tout l'être doit nécessairement aller à Lui. Appuyé sur Lui, comme Fils de Dieu, on aura confiance en Lui, on L'aimera, on Le servira, on Le suivra, et là où Il est on sera. Si l'on avait objecté que des croyants au Christ ne vivent pas, n'aiment pas de la sorte, j'aurais riposté : « Cela prouve uniquement que ceux-là n'ont nullement la foi. S'ils l'avaient, ils en useraient autrement ».

Si l'on avait insisté : « Mais l'acte de foi dont vous parlez, comment le ferai-je ? » J'aurais répondu : « Cet acte, il est vrai, est un don fait librement par Dieu, mais aussi sûrement que vous le cherchez et n'admettez pas de refus, aussi sûrement il vous sera fait. Cela peut se produire au premier jour où vous le recherchez, cela peut tarder dix ans, mais il vaudrait la peine d'attendre fût-ce dix mille ans. Quant aux moyens, prenez la Bible, étudiez-la chaque jour en priant avec ferveur, soyez fidèle à son enseigne-

ment dans la mesure où vous le comprenez : il vous sera donné de plus en plus, et, avec le temps, le don inappréciable de la foi vous sera fait ».

A l'instance: « Mais, une fois acquis ce don de la foi au Fils de Dieu, comment découvrir sa religion ? » j'aurais encore répondu : « La religion se trouve dans la ferveur qui procède de la foi ; que cette ferveur se porte sur tel enseignement, sur telle doctrine, c'est là chose secondaire. D'ailleurs, vous tirerez large avantage des enseignements du Nouveau Testament combiné avec l'Ancien. Étudiez-le, priez ardemment, et, avec le temps, plus de lumière vous sera donnée ».

Mais l'objection naissant d'elle-même que ceux qui en usent de la sorte découvrent dans la Bible des religions différentes, j'aurais expliqué : « La religion consiste à obéir par la foi, à se donner par l'amour, non point à tenir une doctrine. Ces différences dans la doctrine, d'ailleurs, tiennent, non à la connaissance, mais à l'ignorance de la Bible. Ceux qui, avec pure et grave intention, ont lu souvent la Bible diffèrent entre eux beaucoup moins que ceux qui l'ont peu lue et non uniquement pour trouver le Christ ; ou, si l'on veut, ceux qui ne veulent trouver qu'eux-mêmes dans la bible peuvent bien être en désaccord, mais non ceux qui ne prétendent y trouver que le Christ. Tous ceux qui l'étudient dans cet

esprit se rapprochent les uns des autres selon des lignes convergentes, même du point de vue doctrinal, tandis que les discordances tendent à disparaître; et, même, si, finalement, des divergences subsistent, la foi en la personne de Notre-Seigneur, l'amour pour Notre-Seigneur et l'amour de Notre-Seigneur pour nous n'en seront point affectés ; elles demeureront donc de peu d'importance. A l'audition d'un grand oratorio, des hommes de goût musical divers perçoivent des choses différentes et, peut-être, ne saisissent pas la « pensée » du Maître, de même, dans la Bible, des esprits de goût spirituel différent trouvent des choses diverses, et, peut-être, ne comprennent pas pleinement le sens qu'y a déposé l'Esprit-Saint. Qu'importe ? Tous les sens, en tant qu'expression de la foi au Fils de Dieu et de l'amour pour Lui, sont bons en eux-mêmes et, si l'un s'élève plus haut que l'autre, il réclame seulement plus d'humilité, plus de prière, plus d'étude, plus d'obéissance pour être atteint au temps voulu. Si l'on croit au Fils de Dieu, et que l'on vive en sa foi, il importe peu que l'on tienne une formule de croyance plutôt qu'une autre, que l'on s'affuble d'un nom ou d'un autre, que l'on croie l'Église visible ou invisible, que l'on reconnaisse sept sacrements ou que l'on n'en n'accepte que deux. »

Tel était mon système. Poussé à bout, il menait à

une position illogique ou à la soumission à l'Église catholique. Il comportait plusieurs vices rédhibitoires :

1. Il était sans autorité, étant de mon invention personnelle. Il n'avait pas été établi par le Christ et ne se trouvait point dans la Bible. Couché noir sur blanc, il ne se serait rencontré nul homme autorisé pour y apposer sa signature au nom de Jésus-Christ. La Bible, il est vrai, disait bien que quiconque croyait en Jésus-Christ ne périrait point, mais ne disait rien de sa propre autorité pour parler en Son nom, ni de ce privilège exclusif de contenir toute Sa religion.

2. Il était illogique. Tout l'édifice du christianisme, il le faisait reposer sur la Bible en tant que parole de Dieu; mais, la Bible, en tant que parole de Dieu, il ne lui donnait aucune base : autrement dit, le christianisme reposait sur l'autoiité et l'interprétation de la Bible, et l'autorité comme l'interprétation de la Bible reposaient sur ma propre autorité. Et si je disais : « Non point sur ma propre autorité mais sur le témoignage de l'Esprit-Saint dans mon âme », je n'échappais point à l'illogisme, à moins d'admettre que, en attestant l'autorité divine de la Bible, l'Esprit-Saint attestait — par voie de conséquence — l'existence d'un pouvoir infallible qui offrait la Bible. Ce système disait : « Vis par la foi

en suivant toujours ton jugement propre ». Il était voué à s'effondrer quelque jour. La seule question était de savoir, ce jour venu, si son auteur, laissant la foi, garderait le jugement propre ou laisserait le jugement propre pour garder la foi.

3. En outre, il supposait des conditions malaisées, par exemple, que tout le monde savait lire, que tout le monde aspirait ardemment à la foi, que tout le monde avait le temps, le goût, la force de fouiller indéfiniment le texte de la Bible... Les faits ne justifiaient nullement ces hypothèses ; je pus m'en assurer personnellement par mon contact avec des gens dont pas un sur cent ne savait lire et qui n'avaient aucune ardeur pour la foi au Christ, contents qu'ils étaient des objets offerts à leur culte. Un jour, j'exprimai à un Hindou ma surprise depuis mon arrivée aux Indes ; j'avais cru que tous avaient soif de connaître Dieu, que la seule chose à faire était de leur donner cette connaissance. Il me répondit : « Eh ! si les gens étaient ainsi altérés de Dieu, pensez-vous donc qu'ils auraient besoin de vous pour les informer à son sujet ? »

CHAPITRE VI

DÉPART POUR LES INDES

Je quittai l'Irlande pour Calcutta dans l'automne de 188..... J'étais alors dans ma 27^e année. Je faisais partie d'un groupe nombreux de missionnaires qui appartenaient à presque toutes les sectes, depuis un membre de l'extrême Haute Église jusqu'à un Free Lance, en passant par les Baptistes et les Méthodistes. En somme, nos rapports furent amicaux. Un Ritualiste, cependant, par ses airs de supériorité sur les non-conformistes se montra peu agréable. Un dimanche, invité à prêcher, il saisit l'occasion de s'en prendre assez lourdement à ces êtres malencontreux. Son texte était : « Aimez vos ennemis ». Comme j'avais, durant la traversée, lié partie plutôt du côté des non-conformistes, l'un d'eux qui m'accompagnait me dit, tout furieux, au sortir du salon : « Aimez vos ennemis..... aimez, d'abord, vos amis...! » Et pourtant, ce malheureux Ritualiste méritait plus encore la pitié que la colère, car tous les efforts qu'il déployait pour faire admettre ses prétentions n'obtenaient aucun succès. Les catho-

liques romains qui se trouvaient à bord en petit nombre l'ignoraient, naturellement, lui-même tout autant que ses « revendications » ; les non-conformistes n'en concevaient que de l'irritation ; ses confrères de l'Église Anglicane étant tous Basse Église, ne faisaient qu'en sourire. Il était donc dans un « splendide isolement ». Cela ne l'empêchait point de parader avec sa « messe » et ses « La sainte Église déclare » et ses revendications qu'il lançait à la face, non seulement de toute la chrétienté, mais de l'univers, comme s'il eût suffi à lui seul pour décider ce qu'était et n'était pas le christianisme. Contre cette infaillibilité de fait, le Pape n'aurait pu lutter avec avantage.

Notre traversée, sans incident notable, fut pleine de charme. Nous débarquâmes à Calcutta, en excellente santé, allègres, pleins d'espoir pour l'avenir. Nous qui faisons partie de la Church Missionary Society, nous reçûmes du Secrétaire de la mission un chaleureux accueil. Après quelques jours d'explorations dans la ville, nous fûmes envoyés à l'intérieur du pays pour nous initier à la langue dans la mission rurale de K.

J'avais, en entrant dans la carrière, un avantage sur mes compagnons : ils sortaient du séminaire et n'étaient nullement initiés au travail du ministère ; j'avais, au contraire, une expérience de trois années ;

je connaissais une partie des difficultés de la tâche et je n'ignorais point mes lacunes personnelles. Je me rendais compte que l'œuvre à entreprendre était exceptionnellement malaisée et réclamait des ressources exceptionnelles. Aussi, tandis que mes compagnons avaient hâte de s'y mettre au plus tôt, avais-je résolu par devers moi, me trouvant trop peu préparé et muni, de consacrer au moins cinq ans à étudier mon nouveau milieu avant de me risquer à enseigner. Je décidai donc de commencer par une étude complète de la langue et de la littérature des indigènes, de leurs us et coutumes, de leur philosophie, de leur religion, en un mot, de tout ce qui pouvait avoir un rapport avec mon œuvre auprès d'eux ; alors, seulement, à la lumière de cette connaissance, je pourrais entreprendre, parmi eux, l'enseignement et la prédication de l'Évangile de Jésus-Christ. De ce parti jamais je ne déviai — d'autant moins que sa nécessité se manifesta sans cesse à moi par des preuves nouvelles. Le seul correctif que je fus amené à introduire c'est que, au lieu de cinq ans, j'en mis sept à me préparer, et je n'eus pas de temps de reste.

CHAPITRE VII

LES CHRÉTIENS INDIGÈNES

Le missionnaire de la Société des Missionnaires de l'Église est censé, à partir de son arrivée, donner une année entière à l'étude de la langue. J'en profitai pour observer de près les chrétiens indigènes. Je ne parle, évidemment, que de cette seule mission que je fus à même de connaître personnellement. Ce fut une déconvenue. Je m'attendais à moitié à un mécompte, mais non de cette gravité ni de ce genre. Ce n'était pas, en effet, la quantité de mal et de vice ou de superstition païenne encore à demi vivace qui causait ce désappointement, c'était plutôt le caractère négatif, indéfinissable de toute la situation. Nous le sentîmes tous dès l'abord et le temps ne fit qu'accentuer cette impression. Ce qui régnait, c'était une indifférence apathique, pour la religion, pour le christianisme, pour ses rites, ses pratiques, ses doctrines. Dans les villages païens d'alentour, les symboles religieux abondaient, on n'en rencontrait pas un seul dans les villages chrétiens — sauf la maison de la mission et l'église, une église qui

ne portait pas même le signe de la croix et qui restait toujours vide, excepté une heure ou deux le dimanche. On pouvait voir, parmi les Hindous et les Mahométans, des pratiques et des cérémonies variées; rien à découvrir, car il n'y avait rien, dans la communauté chrétienne. Je fis, alors, cette observation : les Mahométans pouvaient se reconnaître à leurs « namaz » (prières et prosternements à heure fixe, le jour et la nuit); les Hindous, à leurs « pujahs »; les chrétiens indigènes à leur abstention de tout. Il était évident qu'ils trouvaient peu de fierté et de joie dans leur religion et donnaient peu de confiance à ses ministres. S'ils venaient trouver le missionnaire européen, toujours c'était pour un service matériel ; il semblait que l'idée ne leur venait pas à l'esprit de s'adresser à lui pour un avis spirituel ou une bénédiction ; même pour leurs affaires temporelles ou leurs enfants, dont il était censé le ministre, ils ne songeaient nullement à lui en demander. C'étaient les païens, plutôt, rarement, il est vrai, qui lui demandaient parfois une prière ou une bénédiction. Quelquefois, j'accompagnais l'un des anciens missionnaires dans sa tournée par les villages des environs, et j'observais qu'il n'y avait aucune tentative de profiter de l'occasion pour tirer de cette visite un avantage spirituel. Son arrivée ne suscitait guère plus d'intérêt que celle d'un paysan

quelconque du hameau voisin. Le cathéchiste à gages et les autres membres du personnel de la mission de l'endroit étaient presque les seuls à faire état de sa visite — à moins qu'on n'eût besoin de son aide pour quelque affaire d'intérêt. Rares étaient les signes extérieurs d'une religion quelconque parmi ces gens, à part la présence clairsemée à l'église, le dimanche matin, de pauvres gens plus ou moins assoupis et excédés par nos interminables offices anglicans traduits de l'anglais.

Avec le temps, ce qui me frappa presque autant que cette religion négative, ce fut le caractère amorphe de tout ce monde. Les Hindous, les Mahométans étaient des types caractérisés : on les reconnaissait et les distinguait à première vue ; le chrétien indigène était indéfinissable ; il n'avait pas de caractère. La communauté chrétienne indigène — si toutefois l'on peut appeler de ce nom une chose sans organisation pratique, sans cohésion, sans coordination en vue de fins sociales, sans esprit public, même en germe, — ressemblait à une boule faite non de neige, mais de grêlons maintenus ensemble tant bien que mal par la pression du dehors. Chacun allait à sa guise ; les païens eux-mêmes le constataient et disaient : « Si le christianisme est la religion de « Swecehachara » (fais comme il te plaît), alors d'une telle religion l'Inde n'a que faire ». Moins de

six mois après mon arrivée, un Hindou me jeta à la face : « Quand nos prêtres décrètent une fête d'obligation, pas une seule main ne se lèverait pour exécuter le moindre travail; vous, quand vous défendez à vos gens de travailler, par exemple le dimanche, qui donc s'occupe de vous ? » Ce n'était que trop vrai.

La soumission à l'autorité du missionnaire se mesurait exactement à la crainte qu'inspirait le pouvoir du missionnaire, et non une ligne plus loin. « Bien, bien, allez commander cela à ceux qui mangent vos roupies (c'est à dire, qui sont payés par vous et ainsi dépendent de vous) nous, nous vous narguons » : voilà ce que j'entendis moi-même crier par une foule de chrétiens indigènes au missionnaire qui exigeait d'eux une chose contraire à leur idée. C'était là l'opinion commune: quiconque recevait l'argent de la mission renonçait par là à son indépendance; s'il gardait cette indépendance, il ne se souciait pas du missionnaire. S'il arrivait au missionnaire de refuser une demande par la raison que l'usage de la mission s'y opposait, on lui répliquait souvent : « Niyama aponader iccha » (la règle de la mission, c'est votre volonté). Quant à l'obéissance à l'autorité spirituelle, l'obéissance de foi, on ne pouvait pas plus s'y attendre qu'elle n'était de fait obtenue. Nous pouvions bien défendre de travailler le di-

manche, mais le travail et le jeu continuaient le dimanche comme d'habitude — hors de la vue du missionnaire. Nous pouvions bien « excommunier » les coupables de fautes publiques — tels ceux qui épousaient la sœur de leur femme défunte, — interdire les relations avec eux; mais les relations continuaient derrière notre dos ; et même, il y avait dans le cas cité des catéchistes à nos gages, si bien qu'un nouveau converti en appuya ses plaintes quand cette permission fut refusée à son frère. Si nous avions eu en face de nous une société stricte où personne n'eût admis ces sortes d'unions, c'eût été parfait; mais si tels les ont admises, si tels les admettent, que dire? De même, il nous était loisible de prohiber les mariages au dessous de l'âge de quinze ans, mais on les pratiquait quand même. Si le ministre anglican refusait de les célébrer, il y avait toujours à portée des Baptistes ou des Presbytériens qui n'étaient pas si regardants, et les indigènes de l'Église Anglicane ne se faisaient aucun scrupule de traverser la route pour se faire marier par d'autres protestants si les anglicans se dérobaient. Quant aux mariages avec belles-sœurs (prohibés alors, non plus maintenant) ils avaient lieu avec la connivence, et même avec la participation de nos catéchistes. Dès lors, il était clair pour moi que, comme le disaient de nous les catholiques, « nous

jouions à la religion, nous apprenions à nos convertis l'indépendance à l'égard de tout le monde, spécialement à l'égard du Dieu tout-puissant ».

Avec le temps, autant que par cette indétermination de notre christianisme, je fus frappé par son individualisme égoïste. Le principe semblait être : « Chacun pour soi et le missionnaire pour tous ». Mais, à part soi, on entendait que le missionnaire ne prenait pas son rôle dans l'affaire et n'était que pour soi tout autant que les autres. » Je ne sais pas, me dit, un jour, pensivement, un converti de plusieurs années, comment vous pouvez être entre vous; mais à notre égard vous êtes bien égoïstes ». Et le missionnaire se prenait pour un modèle à leurs yeux de toutes les vertus de dévouement et de sacrifice, lui qui, pour eux, avait quitté maison, patrie, espérances humaines... Eux, ce n'était pas sous ce jour qu'ils voyaient les choses. Je me souviens que, dans sa « lettre annuelle », un missionnaire d'alors écrivait en Angleterre que « quoique les indigènes ne prêtassent que peu d'attention aux instructions du missionnaire », cependant, ils avaient, du moins « pour les élever un peu, l'action affinante d'une famille anglaise ». Or, les natifs, d'abord, se croyaient parfaitement capables de se suffire à cet égard, et, de plus, une opinion courante (que j'entendis émettre aussi en Angleterre, dans un hôpital) regar-

daît le missionnaire comme un homme qui, ne pouvant jouer chez lui qu'un personnage assez médiocre, se donnait, aux Indes, des airs de maître et seigneur et n'avait guère eu en vue que cela. Quant au désintéressement, au sacrifice personnel, de la part du missionnaire européen, personne n'y croyait, personne ne lui savait le moindre gré — malgré le maladroit rappel risqué de loin en loin par l'intéressé lui-même. Un jour, un natif m'avait fait compliment sur mon abnégation à venir prêcher l'Évangile aux Indes. Je lui répondis : « Croirez-vous que je pense avoir plus reçu de l'Inde que je ne saurais jamais lui donner ? » Aussitôt il reprit : « Ah ! cela fait du bien de vous entendre ainsi parler ; je suis excédé d'entendre toujours mentionner les sacrifices que vous avez faits pour nous ».

De tout cela l'on conclura que le christiansime indigène était pur individualisme et pur égoïsme. Chacun ne pensait qu'à soi. L'exception, s'il y en avait, se perdait dans la masse. Un jour, j'avais parlé sans grand ménagement de ceux qui ne se soucient que de leurs proches immédiats, comme leurs femmes et leurs enfants, et n'ont pas une pensée pour leurs parents éloignés ou leurs voisins pauvres. Au retour, mon cathéchiste me dit : « Je puis vous assurer que nous regardons comme très méritant celui qui s'occupe même de ses parents les plus pro-

ches ». Oui, les temps étaient changés, et non pas en mieux. Avant nous, l'Hindou qui s'était enrichi se faisait gloire de bâtir des temples ou de construire des réservoirs d'eau pour le village; maintenant, les rares indigènes qui mettent de côté un peu d'argent n'ont d'autre ambition que de se faire une maison de briques — comme celle du sahib — de jouer des jeux coûteux, comme les siens; de mener grand train, comme lui; de s'habiller à grands frais, comme lui; et, comme il vient de le faire, d'aller en voyage à Puri ou Darjeeling. En fait, presque tous les chrétiens indigènes étaient aux prises avec les dettes et la pauvreté ; mais si l'un ou l'autre arrivait à émerger de cette misère, la dernière chose dont il semblerait s'aviser était de regarder en arrière vers ces bas fonds de détresse et de tendre la main pour offrir une aide. Il y avait plus de chances qu'il se fît une maison de briques, achetât un lot de raquettes à bon marché et invitât de jeunes Hindous des hautes classes à des thés de l'après-midi et des parties de tennis.

Je constatai aussi de plus en plus la prodigieuse ignorance de l'indigène converti, tant de sa religion que de toute religion. La cause n'en pouvait être le manque d'enseignement : les écoles dominicales, les leçons sur la Bible, les sermons, les conférences ne cessaient pas ; mais l'enseignement ne portait pas,

l'intelligence ne mordait pas, l'esprit restait béant. Voici un exemple qui en dira long sur ce que j'entends.

Savidh était un roulier du village, né chrétien, habitant à cent pas à peine de l'église où, chaque dimanche, avait lieu le « service ». La veille de Noël, l'inspecteur de la mission se rendit chez lui et le catéchisa sur des points élémentaires de religion. Savidh n'étant pas à la hauteur, on passa à des questions plus simples encore, et l'on finit par en venir à celle-ci : « De qui célèbre-t-on la naissance demain ? » Comme il restait bouche bée, on l'aida : « Quel est le nom de Notre-Seigneur ? » Ce fut en vain. L'inspecteur, de retour, me raconta le trait en riant. Un jour ou deux après, je me mis en quête du héros de l'incident : « Savidh, lui dis-je, vous n'allez pas me prétendre que, quand on vous demanda le nom de Notre-Seigneur, vous ne le saviez pas !... » Et lui, confus : « Eh bien, pour dire vrai, au moment même, je ne parvenais pas à me le rappeler ».

Et combien j'aurais de souvenirs de ce genre !

Sans doute, le cas de Savidh est plus fort que la moyenne, cependant, il ne fausse pas la note pour la classe des cultivateurs : là, l'ignorance des vérités les plus simples du christianisme tenait du prodige. Et nous, nous enseignions, nous prêchions sans cesse. Et voici un autre exemple de l'effet pro-

duit. Le même inspecteur dont je viens de parler était allé, le samedi saint, dans un village; il saisit l'occasion de demander à l'un des paysans s'il avait été à l'église la veille, vendredi saint. L'autre répondit : « Oui. » Le missionnaire lui demanda alors sur quoi on avait prêché. L'homme ne s'en souvenait plus; pour l'aider, le missionnaire reprit : « Quel évènement commémorons-nous le vendredi saint ? Pourquoi y a-t-il un office ce jour-là ? De quoi étions-nous en train de parler ? » Enfin, il y eut sur la face de son interlocuteur un éclair d'intelligence, et le missionnaire, le remarquant : « Ah ! bien ! nous y sommes ! Eh bien, de quoi s'agissait-il ? » — « Il s'agissait de religion ».

Ce qui était évident, c'est qu'ils étaient incapables de comprendre notre religion comme nous la leur enseignions. Ils n'en pouvaient saisir la portée. Ils ne savaient où ils en étaient; plus nous leur infligions de sermons et de leçons de la Bible, moins ils voyaient de quoi il retournait et où nous voulions en venir. La plupart semblaient avoir renoncé à comprendre la religion du sahib : il était aussi inutile de tenter d'y parvenir que de prétendre comprendre le sahib lui-même. Le résultat, c'est qu'ils ne prenaient pas à cœur leur religion. Et leur religion sonnait faux : c'était une respiration artificielle; c'était une galvanisation; ce n'était pas la vie.

De prosélytisme, chez les natifs, il n'y en avait pas trace. Sauf quand ils avaient été surchauffés pour un temps par la présence et l'insistance du missionnaire, ils ne manifestaient aucun zèle à convertir même leurs proches. Il n'y avait pas eu de conversion depuis plusieurs années dans le district où j'étais de résidence; et, d'après mes informations, les chrétiens indigènes n'en souhaitaient pas : un plus grand nombre de convertis, c'était un plus grand nombre de prétendants aux largesses du missionnaire et, par conséquent, une diminution personnelle de l'aubaine. Mes observations ultérieures me confirmèrent dans cette certitude de l'opposition des indigènes aux conversions nouvelles, mais ta raison m'apparut différente de celle que l'on me donnait alors.

En résumé, ce que je constatai dans la communauté des chrétiens indigènes, ce fut ce caractère négatif et misérable de la religion. Cette misère éclatait en tout : intelligence, dévotion, spiritualité, piété. Et c'était universellement la même chose. Misère de connaissances, réduites à un contenu insignifiant; misère d'intelligence: on ne pouvait tirer d'eux, on ne pouvait mettre en eux quelque idée, rien qui fût vivant et personnel ; tandis qu'il m'arrivait rarement d'avoir causé avec des Hindous, même de la campagne, sans avoir trouvé au moins

un aspect nouveau d'une chose, pour ainsi dire jamais je n'appris rien d'un indigène chrétien. Misère morale aussi : ils n'étaient pas mauvais, mais ils n'avaient pour aucun de nous aucune affection réelle, quoiqu'ils fussent capables, au moment même de faire semblant de nous aimer : « Je puis bien vous donner tout ce que j'ai, disait l'un d'eux dans un rare accès de franchise, je puis bien faire tout ce que vous me direz; mais je ne saurais vous aimer ».

Par dessus tout, ils manquaient absolument d'initiative, d'originalité, d'élan, de « cran » d'aucune sorte. Évidemment, il y avait un grave défaut : la machine était bloquée, faute de vapeur, et gisait comme une masse inerte. S'il lui arrivait de bouger, elle vous donnait l'impression d'une machine qu'on pousserait par derrière. Ce n'était pas le moteur où l'homme s'est installé et qu'il mène en manœuvrant ses leviers. Quand on cessait de la pousser, à l'instant même, cette machine de la mission se calait sur place.

Jusqu'à présent, je n'ai parlé que de l'impression produite sur moi par la masse des chrétiens indigènes; lorsque je fus amené à entrer en relations avec les agents indigènes, ce fut pire encore: il y avait, dans leurs rapports avec les missionnaires européens et dans la manière dont ils s'acquittaient de leurs fonctions des défauts très graves.

Dans les relations avec nous, aucune confiance, aucune cordialité. La plainte amère du missionnaire portait sur l'insuffisance générale des agents indigènes ; non moins amère était la plainte des agents indigènes portant sur le peu de sympathie du missionnaire qui ne comprenait rien au pays ni à ses usages. Un excellent missionnaire de ma connaissance était si peu satisfait de ce personnel qu'il prit le parti de ne plus s'en faire accompagner dans ses tournées de prédication; il déclara qu'il ne pouvait y voir qu'un obstacle. Il est certain qu'il nous mettait à une pénible épreuve. En revanche, un catéchiste, dans un moment de franchise peu habituelle, me dit ce que tous pensaient : « Vous, missionnaires d'Europe, vous êtes le plus grand obstacle à la conversion du pays; si vous aviez la bonne idée de vous en aller en masse, les choses en iraient beaucoup mieux ». Je lui fis observer que, si nous partions, notre argent devrait bien s'en aller aussi. Il en demeura déconcerté un instant, puis, il reprit brusquement : « Eh bien, même à ce compte, il y aurait profit à votre départ ». Le missionnaire d'Europe n'avait aucune confiance dans ce personnel ; il voyait trop clairement que tous ces subordonnés, insoucieux de l'œuvre, ne s'intéressaient qu'à leurs profits et avantages personnels. Ils ne faisaient pas le moindre effort pour enseigner ou prêcher effica-

cement le christianisme. Ni leur esprit ni leur action ne méritaient notre approbation; eux, de leur côté, ne goûtaient ni le caractère du missionnaire, ni sa manière de les conduire, ni les instructions qu'il donnait, ni les armes spirituelles dont il les munissait. Il n'existait donc ni considération ni confiance réciproques. On s'en fera une idée par l'article suivant paru dans un journal dirigé par des chrétiens indigènes. Cette feuille intitulée « Dipti-prakasika », publia, vers cette époque, les lignes que voici :

« L'ŒIL DE FAVEUR »

« Nek-nazar, ou « l'œil de faveur », n'est pas une
« expression reçue en anglais; mais tout le monde
« connaît la chose. Nous pourrions traduire par « le
« regard partial », mais ce serait énerver l'original.
« « L'œil de faveur » peut être vu dans toute sa beau-
« té, tout à son avantage, dans la communauté chré-
« tienne du Bengale. Il n'y a là ni règle ni loi. Tout
« dépend de l'œil favorable ou défavorable du maître.
« Il tient à vous? On vous garde. Il n'y tient pas?
« On vous renvoie. Pas le moindre égard au mérite
« ou démerite des gens, à leur situation présente,
« à leurs longs services. Pourquoi il en va de la sorte
« dans la maison de Dieu, il serait malaisé de le dire.
« Mais ceux qui sont employés à la mission passent

« leurs jours dans l'inquiétude, et, faisant taire de
« leur mieux leur conscience, s'engagent dans la
« voie de la flatterie. S'ils n'en sont point capables,
« il leur est bien difficile de garder leurs fonctions.
« Les hommes francs et véritables ne peuvent que
« rarement gagner leur vie en travaillant à la mis-
« sion; en revanche, un tel, qui est loin d'être net,
« grâce à l'œil de faveur, peut devenir un personnage
« très réputé. De la sorte, les gens estimables sont
« mis dehors avec la même facilité qui fait accueillir
« les gens qui ne le sont point, sous le fallacieux pré-
« texte de « sincère pénitence ». Une fois qu'ils ont eu
« la bonne fortune de tomber dans le champ visuel
« de l'œil de faveur, ces gens indignes s'arrangent
« pour vivre de leur aubaine, tandis que les
« gens honnêtes n'ont rien à se mettre sous la
« dent. Apprenant et voyant tout cela, nous sommes
« dans une étrange perplexité sur la conduite à te-
« nir. Quel principe doit régir l'œuvre de la mission ?
« Personne ne saurait le dire, personne le décou-
« vrir. Nul ne saurait indiquer avec certitude quel
« savoir est requis. Est-ce la science de la flatterie ?
« Est-ce plutôt la théologie ? Est-ce le savoir pro-
« fane et mondain, la camaraderie et l'entregent,
« ou la franchise et la droiture ? Qu'est-ce qu'il faut
« apprendre pour acquérir la réputation dans cette
« œuvre de la mission ? Nous nous fatiguons à y

« penser; nous ne trouvons pas de réponse. Dans les conditions présentes, il n'est au pouvoir de personne de définir quel genre d'instruction et de formation il convient de donner à nos jeunes gens qui se destinent à l'œuvre de la mission ».

Quelle est la justesse de cet article amer, il n'est pas aisé de l'établir; mais on peut y voir l'expression du sentiment intime de nombre d'agents indigènes. Je crois probable, après des années d'observations, que la plainte est loin d'être sans fondement; mais l'intérêt de l'article provient plutôt du fait que des agents indigènes l'aient écrit que de leur bien fondé à l'écrire : qu'il soit juste ou non, il prouve où en était la confiance mutuelle. Les missionnaires savaient à quoi s'en tenir sur les dispositions de leurs agents. On peut le voir par cet extrait d'un article très modéré, dû à l'un d'entre eux, sur les divisions entre chrétiens hindous :

« Les laïcs ne tiennent pas à entretenir ces divisions; ils souhaiteraient qu'il n'y eût qu'un corps; mais les agents indigènes des différentes sociétés ont intérêt à le faire : de l'existence de ces divisions résultent pour eux des « débouchés » et de bénéfices: et c'est là une compensation aux inconvénients qui proviennent de ce fait regrettable que missionnaires et agents ne s'entendent guère ».

Mes observations personnelles m'amènèrent, moi, à la conclusion que voici : il était clair comme le jour que les agents indigènes, loin de faire de la cause chrétienne leur affaire propre, ne lui accordaient aucun intérêt. Ils exécutaient ce qui leur était imposé, rien de plus. Ce qu'ils faisaient, ils n'y mettaient point leur cœur. En tournée, ils accompagnaient, matin et soir, pour le sermon, le missionnaire dans les villages du district, exactement selon le service commandé; mais, pendant la journée, ils se contentaient de flâner dans leur tente, sans se préparer jamais à prêcher, à plus forte raison, sans jamais prendre aucune initiative de zèle auprès des natifs qui les venaient trouver. A peine partis de quelques jours, pressés de rentrer, ils demandaient congé sous quelque prétexte, et, si le missionnaire refusait, ils devenaient tout simplement intraitables. « Amar man kharaph haiya giyache » était leur refrain, qui revient à dire : « J'ai le cafard ».

Presque sans exception, ils étaient réfractaires à toute étude et montraient une véritable horreur pour la lecture. Pour obtenir qu'ils lisent un peu de théologie, on en vint à désigner un livre religieux à lire au cours de l'année, sinon ils n'auraient rien lu ; et l'ardeur avec laquelle ils maudissaient ce livre et l'examen correspondant était merveilleuse

à constater. Les menaces les plus graves ne parvenaient pas à les traîner jusqu'à l'étudier. Cette résistance, je pus m'en assurer, n'était pas due autant à leur paresse qu'au manque d'intérêt, pour leur goût, de la littérature religieuse que nous leur imposions. Ils n'y trouvaient nulle saveur et n'attendaient de son étude aucune utilité.

De là, l'infériorité lamentable de toute leur activité, particulièrement de leur prédication, pour le fond et pour la forme. Il était souvent bien mortifiant pour le missionnaire présent de rester là et d'entendre de telles banalités et un si parfait radotage. Cela donnait une impression de robinet qui s'ouvre pour un temps donné, puis se referme. Et il n'était pas rare que cette opération s'accomplît par devant des Hindous d'instruction et d'intelligence supérieures. L'effet ne pouvait manquer d'être le dédain de nos prédicateurs et de la religion qu'ils prêchaient. Jouant sur les mots comme ils aiment à le faire, ils appelaient nos catéchistes « pratharakas » au lieu de « pracharakas » : tricheurs au lieu de prêcheurs. Souvent, ils les déconcertaient par d'absurdes questions, pour voir s'ils savaient de quoi ils parlaient. Un exemple. Ils avaient posé nombre de questions de ce genre et serraient de près le catéchiste — pataugeant dans la doctrine de l'enfer --- pour savoir de lui où se trouvait cet enfer dont il leur parlait.

Je les priai d'avoir la bonté d'attendre, pour interroger, la fin de la leçon. Ils se turent. A la fin, je leur dis : « Maintenant, reprenez votre question ». Ils revinrent à la même question de lieu. Je leur dis : « Mais ne savez-vous donc pas que l'enfer est un lieu, comme cet univers tout entier est un lieu ? » — « Nous le savons parfaitement, mais nous voulions voir si votre catéchiste le savait ».

L'idée qu'ils avaient de la sincérité et de la loyauté de nos agents, on en peut juger par le crédit qu'obtenait chez eux l'histoire suivante. Un catéchiste indigène avait discouru sur le bonheur d'être chrétien avec les sahibs. Un païen le prit à part et lui dit : « Nous sommes de vieux copains, de vrais amis; voyons, dis-moi la vérité : en est-il bien ainsi ? » L'autre, dans le tuyau de l'oreille : « Puisque tu m'interroges au nom de notre vieille amitié, non, il n'y a pas un mot de vrai là-dedans : reste comme tu es ».

Moi-même, je demandai, un jour, à un vieil Hindou, très respectable, pourquoi, d'après lui, les gens ne se faisaient pas chrétiens et j'obtins cette réponse : « Eh bien, vous, les missionnaires, vous ne pratiquez pas ce que vous prêchez et votre personnel indigène ne fait pas sienne la cause de votre religion ».

J'étais depuis plusieurs années déjà dans le pays,

quand le trait suivant me fit saisir sur le vif le sentiment de notre personnel à l'égard des maîtres d'Europe.

Un chrétien indigène, engagé dans les ordres anglicans, me dit, un jour, dans la conversation, que jamais un Hindou ne disait sa vraie pensée au missionnaire européen. Je répondais que je croyais bien qu'ils me l'avaient dite à moi. Il semblait en douter. Pour le convaincre, je lui racontai comment, à Darjeeling, me trouvant isolé des Bengalis, j'avais recherché un hôtel fréquenté par eux. A ma première visite, ils se tinrent sur la réserve; mais à la seconde, ils s'ouvrirent quelque peu. J'en profitai pour leur demander pourquoi les indigènes ne se faisaient pas chrétiens. Mon interlocuteur me dit : « Je vais vous en donner une raison : c'est que vous n'aimez point vos convertis ». Un autre Bengali, trouvant que c'était assez peu aimable pour moi, intervint : « Cela est vrai des Anglais en général, mais non des missionnaires ». Le premier, tranquillement, reprit : « Missionari-gon thik tahai » (Les missionnaires sont exactement pareils aux autres). Le pasteur, avec qui je causais et qui, jusque là restait sceptique, s'écria, alors, très étonné : « Ah ! *pour cette fois*, et à vous un indigène a dit toute sa pensée et la vérité ».

De la sorte, ce n'était pas seulement l'esprit dans

lequel les agents indigènes travaillaient qui me causait des mécomptes, c'était tout ce qui manquait dans leurs relations avec leurs supérieurs. D'aucun des deux côtés, il n'y avait ni confiance ni affection. Les plaintes étaient réciproques: il n'existait aucune entente, aucune aide mutuelle, aucune convergence de l'effort vers un but commun. J'arrivai à comprendre que chacun pour soi faisait ce qui lui paraissait bon à ses propres yeux : le missionnaire européen comme le personnel indigène; et ce qui était bon aux yeux de l'un, presque toujours était mal plus ou moins aux yeux de l'autre — particulièrement aux yeux des subordonnés.

Qu'on n'aille pas croire que je me rendis compte de tout cela dans l'instant même, ni, à vrai dire, en quelques mois. Sans doute, dès le début, j'eus comme la sensation d'une ombre tombant sur moi; mais ce ne fut qu'après de longues relations et avec les chrétiens indigènes et avec les païens que je fus fixé petit à petit. Quand je parvins à cette constatation finale, naturellement je me mis à rechercher les causes de cet éloignement apathique, de ce manque d'initiative et d'énergie, de cet individualisme égoïste et de cette activité dissociée, de cette ignorance religieuse de nos chrétiens indigènes et de l'indifférence correspondante, de cette absence générale de confiance et de fidélité dans les relations

d'inférieurs à supérieurs. Je ne fus pas long à en découvrir quelques unes des plus visibles. Elles me révélèrent des défauts graves dans le système religieux dont nous étions les apôtres et dans la méthode que nous appliquions pour gagner les gens de ce pays.

CHAPITRE VIII

CAUSES DE L'ÉCHEC ANGLICAN AUX INDES

Le phénomène que j'entreprends d'expliquer est donc le caractère négatif et incolore du christianisme indigène et sa misère intellectuelle, morale et spirituelle. Pourquoi, d'abord, était-il si pauvre en vitalité morale, si bien qu'on n'avait rien à mentionner en fait d'initiative, de vigueur, de constance, de force, de bonté, de générosité, de désintéressement; pour tout dire : à peine quelque vertu naturelle en aucun genre? Ensuite, pourquoi cette pauvreté de vie intellectuelle, sans indice de pensée originale, sans aucune puissance de déduction? Pourquoi ces gens étaient-ils incapables de composer et d'écrire quoi que ce fût d'instructif ou d'édifiant — exception faite pour quelques brochures dues à un agent indigène et qui pouvaient passer pour l'idéal de l'insignifiance morne? Pourquoi nul d'entre eux n'avait-il le moindre goût pour la lecture de nos livres religieux, pour l'étude des questions de religion? Enfin, pourquoi le christianisme indigène

était-il si pauvre de vitalité spirituelle, si bien que l'indifférence, l'apathie même, voire le dégoût, régnaient généralement ? D'où venait cette absence de zèle pour leur religion, de foi véritable en leur Église et en ses missionnaires ? D'où provenait cette abstention de méditation, de prière, de louange pieuse et de culte ?

Et puis, pourquoi notre personnel indigène ne s'intéressait-il point à son œuvre ? Pourquoi n'entreprenait-il jamais rien de son propre mouvement et sans être payé ? Pourquoi aucun catéchiste n'ajoutait-il jamais une heure d'évangélisation à celle qu'il venait d'achever contre rétribution ? Pourquoi ne trouvait-on en aucun d'eux le moindre désir de se perfectionner par l'étude et l'exercice dans la pratique de sa vocation ? Pourquoi n'avaient-ils nulle confiance dans leurs maîtres ni dans la cause qu'ils représentaient ? Et surtout, pourquoi le seul homme — un converti — le contraire en tout de ce que je viens de décrire, le seul qui s'emparait vraiment du christianisme d'une manière réfléchie, et à l'orientale, qui, sans cesse, plein d'amour pour lui, s'ingéniait à découvrir et à combiner des moyens de le présenter à ses congénères, pourquoi était-il si méconnu, si dédaigné, si rebuté par nous tous, et, parmi nous, découragé ?

Pourquoi cette impression de froid partout où

j'entrais en contact avec le christianisme indigène ? Cela donnait le frisson. Qu'est-ce donc qui valait cet air artificiel à ce christianisme, qui le rendait plus semblable à une galvanisation entretenue par des étrangers, à coups d'argent, qu'à une vie, à un esprit, à un souffle palpitant ? Quelle était la cause de cette inertie morale, de cette langueur intellectuelle, de cette stagnation spirituelle ? Ce qui rendait plus frappant pour moi cet état de choses, c'était le violent contraste qu'il offrait avec l'état de choses dans la communauté hindoue, de classe égale, qui m'entourait. Là, c'était comme une saturation de tous par leur religion et pour elle une vraie ardeur. « Sahib, me dit un jour un Hindou que j'étais parvenu à calmer un peu après une dispute avec un de mes agents, Sahib ce que vous dites peut être vrai, mais ce que je sais, c'est que quiconque touche à la religion hindoue est pour moi le diable ». Leurs « gourous », c'est à dire leurs docteurs religieux, n'avaient pas la réputation d'être tous des saints, il s'en fallait, et cependant, la vénération des gens pour eux était sans bornes, leur obéissance sans limites. Leurs devoirs religieux semblaient presque sans fin et ils les observaient scrupuleusement. Ce n'était pas, d'ailleurs, que leur religion leur proposât un idéal commode et ne leur demandât aucun sacrifice : leur idéal était élevé ; ils pouvaient nous

jeter le défi : « A ce qui vous fait trembler de peur, nous frissonnons de joie » — allusion à l'anéantissement personnel de l'état de Nirvana — et, pour exprimer ce que leur religion exigeait d'eux, ils disaient d'un ton de triomphe : « Votre religion, c'est comme vos cotonnades, fabriquées en masse, ne coûtant guère d'effort, mais aussi sans durée la nôtre, c'est comme nos étoffes hindoues, lentement tissées au prix de longs labeurs, mais dont chacune vaut une rançon de roi et dure à jamais ».

Or, pour maintenir cette religion, on ne versait pas de l'étranger des sommes d'argent, on ne lançait pas des armées de prédicateurs : au contraire, l'un la tournait en ridicule, l'autre la ravalait, un troisième la démolissait scientifiquement; et, pour elle, ils versaient des cent mille roupies, ils auraient donné leur vie, tandis que nos chrétiens, pour celle que nous leur avions apportée, n'auraient pas donné un jeton ni remué un doigt. Nous étions, nous, les gens qui poussent par derrière, avec un labeur d'Hercule, une machine qui stoppait dès que nous cessions la poussée; ils étaient, eux, installés sur une machine qui cheminait gaiment, à pleine vapeur. Comment expliquer tout cela ?

Quelle que fût l'explication, je voyais bien que le mal n'était pas dans les hommes et, par conséquent, qu'il devait se trouver quelque part dans le sys-

tème de notre activité : autrement dit, ce n'était pas la mauvaise qualité du personnel étranger ou indigène qui était cause du mal : ce mal était trop universel et trop constant pour s'expliquer par des défauts individuels; il faut, d'ailleurs, ajouter que la corporation des missionnaires était un beau groupe d'hommes plutôt au dessus qu'au dessous de la moyenne, et, quant aux indigènes, ils n'étaient pas de mauvaise volonté.

I. — La première des causes que je découvris était le caractère abstrait de la religion que nous venions proposer. C'était, au mieux, une âme sans corps. Religion intérieure, pour l'esprit, sans rien pour les sens. Un squelette préparé dans un cabinet d'anatomie, nullement le portrait de l'homme vivant dans l'atelier du peintre. Cela pouvait convenir à des Anglais cultivés, habitués à lire, à penser dans l'abstrait: cela ne s'accordait pas avec les exigences de ces primitifs et frustes enfants de la nature; cela pouvait convenir aux habitants des régions froides où les tempéraments sont moins ardents et moins sensibles aux impressions matérielles : cela ne s'accordait pas avec ceux des climats chauds où la nature est exubérante et les gens portés aux démonstrations extérieures, particulièrement, cela ne correspondait pas au caractère de ces hommes de l'Inde, accoutumés à la beauté de la nature tropi-

cale, y trouvant une vive jouissance, amoureux des déploiements, des somptueux cortèges, des cérémonies, incapables de goûter des sermons didactiques, des conférences dialectiques, des classes bibliques pleines d'érudition, faute d'aucun entraînement dans ce genre par leur religion indigène. J'ai pu constater combien les natifs se complaisent dans les défilés pleins de mouvement et de couleur; comment la fête du Char les emplit d'une sorte de griserie religieuse; comment les vastes foules de dévôts à leurs « melas » (foires) transportent les masses d'un enthousiasme religieux; comment ils jouissent de leurs pèlerinages aux tombeaux fameux par tout le pays; quel secours tire leur religion de leurs bains sacrés dans le Gange, de leurs « jatras », drames religieux, de leurs musiques, de leurs danses, pavois, lumières, tableaux, statues, autels, « charmes », lustrations, sacrifices, prosternements, et des milliers d'autres expressions de leur émotion religieuse; comment la vie de tous les jours est tout entière et colorée et entretenue savoureusement par le système si vaste et si complexe de leurs pratiques extérieures. Il était impossible de ne pas saisir son heureuse convenance à leur caractère, son action extrême sur leur piété, le vide que laisserait son remplacement par notre protestantisme abstrait. D'autre part, je ne constatai nullement que tout cet appareil

extérieur gênât le moins du monde ceux des Hindous — et il y en avait parmi eux — qui étaient portés à une religion purement spirituelle ; au contraire, il semblait les avoir aidés dans les premières démarches de leur progrès spirituel — quoique, par la suite, les esprits de cette trempe, ne sentant plus le besoin de ces aides des sens, les laissassent tomber pour se faire Sannyassis et servir l'Être Suprême seul et directement. En tout cas, j'arrivai à cette évidence que, quel que fût le degré d'élévation de cette religion extérieure, elle était, dans l'état présent des choses, absolument nécessaire si l'on voulait que la masse de la population hindoue fût amenée à prendre goût à une religion quelconque.

Or, cela aussi était évident, nous n'avions, nous, pratiquement rien de ce corps sensible et extérieur de religion et, sans cesse, nous le dénoncions comme un « retour aux éléments inférieurs » ; nous insistions sans fin sur l'esprit intérieur, ignorant ou condamnant l'œuvre extérieure. « Vous auriez dû faire ceci, et ne pas omettre cela » : c'était là un précepte dont la seconde partie était perdue pour nous. Nous donnions bien notre approbation au « jugement, miséricorde et foi » ; mais « la dîme de la menthe, de l'anis et du cumin », nous l'ignorions. Nous commandions : « Repentez-vous ! » ; mais nous repoussions : « Faites pénitence », et nous ne fixions aucune œuvre

de pénitence. Quant à la confession, nous montions devant elle la garde, sabre au clair. « Croyez ! » articulions-nous ; mais nous entendions que tout se passât dans le cœur et nous proscrivions même un signe de croix comme expression extérieure de cette croyance ; « Adorez ! » clamions-nous ; mais nous précisions avec insistance : « en esprit et en vérité », et nous ne prescrivions aucun acte extérieur d'adoration, nous n'avions ni prosternement ni même genuflexion : sans doute, il était permis de s'agenouiller, mais les natifs s'en privaient, même pendant l'office dominical, parce que cette attitude était trop incommode et que, d'ailleurs nous n'insistions point. « Priez ! » ordonnions-nous ; mais nous accentuions « dans le secret », par une supplication du cœur, et nous ne marquions aucun temps ni aucune forme de prière, tandis que les Hindous avaient leurs « Gayatri », les Mahométans, leur « namaz », les catholiques, leur « angélus ». « Aimez ! » commandions-nous ; mais nous ne signalions aucun geste pour l'exprimer, cet amour. Quant aux sept œuvres de miséricorde corporelle ou spirituelle, loin de les prêcher, nous n'en connaissions pas même la liste. Nous ne possédions pas même, entre nous, un crucifix ou un rosaire, et nous nous en vantions. Et ainsi du reste. Toute notre religion, intérieure, spirituelle, tendait à l'âme,

cherchait à saisir l'âme, mais l'âme seule, car, le corps, nous le tenions en suspicion et nous aurions voulu l'exclure et le proscrire. Il était fatal que, ayant banni le corps, nous n'eussions pas l'âme; que, ayant proclamé tabou l'acte extérieur, nous n'eussions point l'esprit non plus. Nous avions rejeté autel, prêtre, sacrifice : et maintenant, dans ce christianisme indigène, il ne restait rien non plus du sacrifice intérieur de louange, d'action de grâces et de mortification ; nous avions pros crit le sacrement de pénitence avec la confession, l'absolution, la satisfaction: nos chrétiens ne connaissaient plus même la pénitence intérieure du cœur repentant et de l'esprit contrit ; nous avions éliminé la présence sacramentelle sur nos autels et, partant, toute genuflexion ou adoration devant eux: nous ne trouvions plus le respect intérieur dû à la maison de Dieu et à son nom ; il n'y avait point le lieu aussi désert durant six jours et vingt-trois heures de la semaine que l'église du village ; nous avions écarté l'invocation des Saints et toute marque d'honneur aux grands serviteurs de Dieu: maintenant, nous aurions en vain cherché la vénération intérieure pour eux et même pour leur Maître ; nous avions condamné les prières pour les défunts: maintenant, il ne restait aucun culte pour le souvenir des proches décédés, des amis disparus, bien moins encore des fidèles

morts en paix ; nous avons exclu tous les signes extérieurs de piété, les cierges, les fleurs, les offrandes, les actes quelconques de dévotion : il n'y avait plus maintenant la moindre piété du cœur ; nous avons banni les vœux, les ex-votos : il ne restait maintenant aucune gratitude intérieure pour les bienfaits reçus ; nous avons effacé jusqu'à la trace des crucifix, des médailles, des cierges, de l'eau bénite, de tout signe sensible de foi, d'espérance et d'amour, d'humilité, de piété, d'action de grâces et d'adoration : maintenant, même l'esprit de foi, d'espérance, de charité, d'humilité, de gratitude s'était éteint, ou presque, dans la masse de nos chrétiens indigènes, et il y avait un tel sentiment de froideur glaciale au contact de leur christianisme tout négatif que l'on en frissonnait malgré soi. Nous n'avions laissé aux gens que la lecture de la Bible et la prière, et eux, ne sachant comment lire et incapables de méditer, se dispensaient de ce double reste. A la fin, comme je l'ai dit, on reconnaissait l'Hindou au « pujah », le mahométan au « namaz » et le chrétien indigène à l'absence de toute pratique de piété.

Mais, dira-t-on, en Occident, bien des gens s'accrochent fort bien de religion sans manifestation extérieure, ou d'un minimum de ces manifestations, pourquoi n'en irait-il pas de même de nos Hindous ? — J'en discernai deux raisons : 1^o, sans

cet élément sensible, ils sont incapables de saisir le christianisme lui-même qui reste, pour eux, une religion étrangère, la religion du sahib; 2°, le christianisme, sans lui, ne fournit pas de prise à leur dévotion.

Examinons la première. Les gens de mon entourage étaient presque tous des illettrés, incapables de lire et d'écrire, paysans ignorants et peu doués. Leurs idées se limitaient à ce que leurs sens pouvaient leur en fournir. Des gens de cette sorte sont hors d'état de s'emparer d'idées nouvelles par le moyen de sermons, de leçons, d'explications, de classes bibliques et le reste. Le tenter était perdre son temps : on aurait eu autant de succès sur le bœuf devant la charrue que sur l'homme derrière elle. Ce qui entrait par une oreille sortait par l'autre : ils restaient béants. Exemple. Mon catéchiste hindou était en train d'expliquer les commandements de Dieu à un groupe nombreux de villageois ; il arrive au : « Tu ne tueras point » ; il voulait amener son auditoire à comprendre le précepte par cet autre texte : « Celui qui hait son frère est un meurtrier » La première chose à obtenir était de les faire protester qu'ils n'étaient pas des meurtriers. Parcourant des yeux ses auditeurs, il avise celui qui lui semblait le plus intelligent : « Eh bien, vous, avez-vous jamais commis un meurtre ? » L'homme fit un geste de

vague dépréciation : « Oui, monsieur, j'en ai commis ». — « Allons donc, vous allez me dire que vous avez tué des gens ? » Le pauvre diable, parfaitement ahuri, lui répondit : « Oh oui, des quantités de gens ». Ainsi donc, il fallait, d'abord, lui expliquer qu'il n'était pas un meurtrier, ensuite, qu'il en était un. Qu'est-ce qu'il pouvait retirer de la leçon finie ? La Bible exposée sur les grands chemins, le catéchisme expliqué en classe, les brochures glissées aux mains des passants : tout cela revenait au même. On les voyait s'efforcer de lire les imprimés tenus à l'envers. Ceux qui savaient lire ne savaient par quel bout prendre le sens, et ils nous l'avouaient. Souvent, sous nos yeux, le livre était mis en pièces et jeté aux chiffons. Même avec les meilleures intentions, ils ne pouvaient rien récolter de toute cette littérature. « On me donne un livre, m'écrivait dans sa détresse un malheureux converti, comment veut-on que je tire de la religion de la lecture d'un livre ? » La seule voie par où des gens de cette sorte pussent apprendre était celle des sens ; la seule religion qu'ils fussent à même de pratiquer était celle des actions extérieures.

Seconde raison : à savoir qu'une religion extérieure était indispensable pour fournir à ces paysans incultes l'aliment à leur dévotion. L'expérience me prouva coup sur coup que la philanthropie que nous

recommandions, comme la seule expression de la foi, de l'espérance et de l'amour de Dieu, ne leur suffisait pas ; elle les laissait de glace. Ils éprouvaient le besoin d'actes religieux accomplis directement pour Dieu — ne fût-ce que de mettre une fleur sur un autel, de placer, devant, une chandelle, de parer d'oripeaux une statue. Je compris que c'était bien naturel. L'enfant qui aime tendrement sa mère ne se contente pas d'un amour purement intérieur ; il ne lui suffit même pas de faire, par amour pour elle, quelque bien à ses frères ; il réclame les baisers et les caresses de sa mère : d'elle, rien de moins et rien autre chose ; et, à son tour, il a besoin de faire quelque chose pour elle personnellement. Si cela est défendu ou rebuté, le cœur se reploie sur lui-même et l'affection intérieure elle-même se refroidit. Or, ces gens n'étaient que des enfants. Ils étaient si ignorants et incultes qu'ils ne disposaient d'autres moyens, pour exprimer à Dieu leurs sentiments, que ces mêmes pratiques extérieures de piété, que l'usage de ces mêmes objets sensibles, que ces symboles dont, précisément, nous étions dépourvus et que nous proscrivions. « Pauvres gens, venais-je à me dire en moi-même, qui n'ont d'autre issue pour leurs sentiments religieux que celle que nous leur fermons. Mais, spirituellement, ils sont donc voués à l'inanition ? Offrir à quelqu'un une chose ; mais

telle que sa nature y est réfractaire, dans de telles conditions qu'il n'en peut user, qu'est-ce autre chose qu'étouffer sa dévotion et lui interdire toute vitalité ? »

Par la suite, ces observations m'amènèrent à toucher un autre défaut grave de notre enseignement et de notre œuvre. Nous ne cessions de détruire. Sous prétexte que ceci était idolâtrie, que cela était superstition, qu'autre chose sentait son « romanisme » ou son « ritualisme », nous ne faisons que condamner, défendre, saccager, démolir. Le pis, c'est que nous ne mettions rien à la place. Exemple : la caste et, solidaire de la caste, le système familial de l'Inde. Ce n'était peut-être point la perfection, mais c'était, du moins, quelque chose ; c'était une vaste organisation qui correspondait à nos « work-houses », sociétés de secours, d'assurances, de bienfaisance, d'asile et ainsi de suite. Nous détruisions la caste et ne la remplaçons par rien. Au bout de fort peu de temps, les parents ne faisaient plus rien pour leurs parents en détresse, les compagnons de métier rien pour leurs camarades sans travail, l'aide mutuelle et organisée était chose dissoute et l'on aboutissait au « chacun pour soi ». Nous avions exclu la force d'union qui tenait ces gens debout tous ensemble ou bien les laissait couler tous à la fois ; fort bien, mais, à présent, la masse était sans aucune

cohésion. Autre exemple. Nous avions condamné et éliminé la doctrine hindoue du mérite et des œuvres satisfactoires sans la remplacer par quoi que ce fût. Résultat : tandis que les Hindous riches, désireux de mériter, multipliaient les bonnes œuvres, comme d'entretenir les religieux et les pauvres, de vêtir les malheureux, de prendre à leur charge leurs proches dans le besoin, d'adopter des orphelins, de construire des réservoirs et des fontaines, d'ériger des temples et des chapelles le long des routes, hélas ! l'aumône, la bienfaisance d'utilité publique, les dons pieux, tout avait disparu d'entre nos chrétiens, s'était évaporé comme rosée au soleil de notre religion désintéressée et du pur service de Dieu. Pour remplacer tout cela, on se construisait à son usage sa maison de briques, comme celle du sahib, on achetait pour soi une montre avec une chaîne, comme celle de sahib, et des souliers de cuir, de marque connue, et un beau casque de liège.

Comme il apparaissait, à la réflexion, ce caractère destructif ! Les païens, eux, s'en rendaient bien compte. Un jour que je prêchais à Devagram, un Hindou me parla non sans tristesse de cette action que nous avions sur le peuple : « Il ne nous restait, me dit-il, que notre religion et vous faites tout ce que vous pouvez pour la détruire ». Je lui

répondis que nous n'étions pas venus détruire la religion, mais l'accomplir. Il reprit, plein d'amertume : « Vous, l'accomplir ? Ah, vous ne pouvez que détruire ! »

Nos intentions étaient bonnes, sans doute, nous prétendions bien édifier; mais, en fait, nous détruisions, nous rejetions, nous condamnions — sans cesse. Nos efforts à construire échouaient, nous n'arrivions à rien exécuter. Nous galvanisions, nous ne donnions pas la vie; notre communauté chrétienne croissait comme croît un tas de pierres où l'on en jette d'autres de temps en temps, non comme un organisme vivant, par séparation de cellules et développement vital.

II. La seconde cause du caractère indéterminé, indifférent, apathique de notre christianisme indigène, c'était le manque d'unité organique et de régulière subordination entre les différents membres et les différents groupes de l'ensemble et l'absence d'une loi commune, invoquée et appliquée uniformément. Il n'y avait point de solidarité dans notre christianisme indigène; on ne trouvait là qu'une accumulation d'unités indépendantes et parfois de petits groupes. Pas d'unité d'organisation chrétienne spirituelle ou sociale. Chaque secte avait ses propres chrétiens indigènes et son petit agrégat indépendant. Même là où, théoriquement, était reçue la loi,

la règle d'une secte déterminée, l'Européen, laissé à lui-même, l'adaptait si bien à son idée et à son jugement personnel que les natifs disaient couramment : « Niyama aponader iccha : La règle, c'est votre bon plaisir ». Cela tuait le respect des natifs pour le christianisme, et toute confiance en lui, et que dire de l'amour pour lui ? Je n'étais pas seul à le constater, on le verra par cet article d'un missionnaire protestant :

« A la campagne, chaque société use d'ordinaire
« de son privilège exclusif de prêcher et d'organiser.
« Mais, même dans les missions rurales, l'existence
« d'autres sociétés qui travaillent à quelque dis-
« tance gêne, par leur action, la discipline. C'est un
« gaspillage de ressources; nous sentons tous les
« inconvénients de ce système. Si tous les chrétiens
« bengalis appartenaient à un seul corps, on n'aurait
« nulle peine à trouver du personnel capable pour
« tout travail de mission. La division des chrétiens
« en plusieurs corps a donc pour effet une grande
« perte de ressources et l'emploi forcé des incapables.
« Ajoutez le passage d'une mission à une autre qui
« détruit la discipline et le bien acquis... Les laïcs
« ne voient aucune nécessité de maintenir ces divi-
« sions, ils souhaitent l'union en un seul corps; mais
« le personnel indigène a tout intérêt à les entre-
« tenir... Les agents de la mission sont favorables à

« une union spirituelle, non à une unité organique;
« les laïcs, eux, se rendent compte que l'absence
« de cette unité organique est au fond de cette
« lenteur du progrès, à la fois, de l'œuvre d'évangé-
« lisation et de la vie sociale chrétienne. »

Plût au ciel que les maux provenant de cette absence d'unité organique se fussent bornés à une perte de ressources et à une gêne pour la discipline ! Il y avait plus et pis que cela !

Il y avait, d'abord, le criant scandale de la désunion des chrétiens, qui écartait les païens et décourageait les chrétiens. « Entendez-vous, d'abord, entre vous, sur ce qu'est le christianisme, puis venez nous le dire » : voilà, ce que, sans cesse, les païens nous jetaient à la face. Si nous ripostions que nos divergences n'étaient point essentielles : « Raison de plus pour les régler tout de suite » nous répondait-on : et nous n'avions plus rien à dire. Et nous ne parvenions pas à les régler, car personne ne se souciait d'abandonner les « saines doctrines et le pur Évangile », c'est à dire son interprétation propre. D'ailleurs, à qui céder ? Nous étions tous dans le même cas : nous n'étions en possession que de nos vues personnelles. Nous avions donc Église contre Église, christianisme contre christianisme, au scandale des païens et au détriment des chrétiens; et le seul moyen qui nous rendit possible

l'existence commune, c'était de nous accorder à différer, à avoir nos « sphères d'influence », avec engagement mutuel de ne pas empiéter sur les terres réservées à chacun.

Il y avait aussi, nécessairement, manque de continuité dans l'œuvre de mission : les missionnaires avaient, naturellement, des idées différentes sur l'évangélisation des païens; ce que l'un avait commencé, le suivant l'interrompait; ce qu'avait édifié le premier, le second le jetait bas; ce que l'un établissait et enseignait, un successeur le défendait et le blâmait. L'un organisait des asiles, des refuges, des orphelinats ; l'autre, abandonnant tout cela, ouvrait des écoles rurales et poussait l'enseignement primaire; un troisième, survenant, se désintéressant des écoles primaires, favorisait l'enseignement secondaire et montait de grandes écoles centrales pour la collation des grades anglais; un quatrième venait alors qui, sans goût pour l'éducation, érigeait de vastes salles pour la prédication dans les villages païens et n'avait de vigueur que pour le prosélytisme direct. C'était une suite d'à coups, au lieu de l'effort soutenu, des tractions divergentes en tout sens. Imaginez le jeu du câble : les trois quarts des lutteurs pesant à la corde, tandis que le dernier quart donnerait des secousses en tirant à la fois dans toutes les directions.

L'effet tout naturel, c'était la tension des rapports entre Européens et indigènes employés à la mission, le mécontentement des supérieurs et celui des inférieurs, et, finalement, l'état amorphe de nos chrétientés indigènes. D'où, trop ordinairement, méfiance et antipathie, récriminations renvoyées d'un groupe à l'autre, dégoût et découragement des natifs, et, enfin, indifférence parfaite au succès de la cause chrétienne. La « Cause chrétienne », à vrai dire, elle n'existait point — à moins d'englober sous ce nom collectif toutes les vues personnelles qui croyaient la représenter.

III. La troisième cause générale des maux dont j'étais le témoin m'apparaissait dans la raideur de notre système anglican, dans sa cristallisation qui le rendait incapable de s'adapter à la vie hindoue.

Les Indes ne sont pas l'Angleterre, l'esprit hindou n'est pas l'esprit anglais. Pendant peut-être des milliers d'années, l'esprit et le caractère se sont développés, aux Indes, selon une certaine ligne, et selon une tout autre, en Angleterre. En conséquence, la pensée et la spiritualité, les idées et les goûts, les objets poursuivis et les aspirations sont différents de ce qu'ils sont pour des Anglais et parfois opposés. Il s'ensuit que les difficultés d'un Hindou ne sont point celles d'un Anglican, les besoins ne sont pas les mêmes, et la morale d'un

Hindou comme ses maux spirituels sont notablement différents de ceux d'un Anglican et réclament donc un traitement autre et d'autres procédés. Deux races, et, par conséquent, des cures médicales et des régimes adaptés. La conception même de la vie différerait des uns aux autres et nous ne cherchions pas seulement à revêtir la nôtre d'une forme hindoue : nous nous bornions à une transcription matérielle et mot pour mot d'un anglicanisme du XIX^e siècle, incapables — quand nous n'y étions pas opposés — de glisser les plus insignifiantes modifications, à part l'admission à l'office du dimanche de quelques cantiques de langue et de mélodie hindoues. Si nous avions pu réussir (mais c'était impossible) nous aurions fait de l'Inde une pauvre copie de l'Angleterre, de l'Hindou une contrefaçon de l'Anglais — et le monde se serait appauvri d'autant. C'était impossible. Et c'était notre impuissance à nous adapter qui nous barrait le chemin du succès. Par notre raideur, nous n'avions point de prise sur l'imagination hindoue ni d'attrait pour le cœur hindou. Tout ce que nous avons produit était entièrement artificiel et ne se maintenait que par artifice, heure par heure, prêt à disparaître à l'instant même où se retirerait la main d'Europe qui soutenait l'ouvrage. Notre champ de mission, dont les blés ondulaient, voici comment il était

fait: c'étaient des tiges de paille achetée au marché, au bout desquelles on avait collé des grains et que l'on avait fichées côte à côte dans le sol choisi. La religion que nous avons apportée ne pénétrait même pas dans la vie hindoue, comme le sucre se mêle au thé : c'était comme le beurre étendu sur le pain. Elle ne s'assimilait rien du pays, elle ne produisait rien de vivant, n'ayant aucune puissance productive. Elle restait pour les natifs la religion du sahib, qu'ils ne parvenaient point à comprendre et qui les laissait parfaitement indifférents pour leur compte personnel. Quoi d'étonnant ? Sous sa forme anglicane, elle était impuissante à satisfaire leurs besoins, à répondre à leurs aspirations, à régénérer leur vie morale, à combler leurs désirs spirituels.

CHAPITRE IX

LA RACINE DU MAL

En réfléchissant à tout cela, — absence de « corps religieux », absence d'unité organique, raideur inflexible de système, — je vins peu à peu à comprendre que tout le mal montait d'une racine unique: l'absence d'une autorité chrétienne suprême et universelle, en d'autres termes, l'absence d'une voix qui pût parler au nom et avec l'autorité de Jésus-Christ lui-même.

Comment j'arrivai à cette conclusion finale, c'est ce que je vais montrer.

1. La première cause du caractère négatif et indigent de notre christianisme indigène était l'absence d'un « corps » religieux qui, du moins, méritât vraiment ce nom. Comme je l'ai dit, l'expérience établissait à mes yeux sa nécessité pour les gens avec qui nous avions à traiter. Mais, en y pensant, je me rendis compte que, avant qu'un pareil « corps » pût atteindre son objet, avant même qu'il en pût être question, il fallait une autorité chrétienne, à la fois universelle et, suprême, à laquelle il fût possible

que chacun se soumît, comme à Jésus-Christ même présent devant lui. Tant que cela manquerait, le « corps » religieux, qui m'apparaissait nécessaire, ne pouvait exister. Et ceci pour deux raisons graves :

Premièrement, l'usage universel d'objets de culte, comme le crucifix, les rosaires, les images ; la pratique générale d'actes religieux, comme le signe de la croix, l'usage de l'eau bénite, la récitation de l'angélus, le port du scapulaire, ne pouvaient être imposés à la communauté indigène d'une manière uniforme, à moins qu'il n'existât une autorité chrétienne universelle et souveraine, capable de les introduire et de les imposer. Ceci était évident. Sans cela, quel que fût le nombre des partisans de ces usages, il y aurait des opposants pleins de dédain, et, par le fait même, tout cela perdrait sa valeur de signification et d'expression de la piété chrétienne. Cela ne serait, encore une fois, pas autre chose que la fantaisie de quelque missionnaire ou de quelque secte : ce serait, sur la défroque bigarrée, un nouveau lambeau d'étoffe colorée, et les choses n'en iraient que plus mal.

Deuxièmement, toute la valeur d'une religion extérieure de ce genre — qui seule peut lui donner du prix aux yeux de Dieu — provient de son observation par une obéissance de foi, directement pour Jésus-Christ. C'est là seulement, en effet, ce qui

peut faire de ces objets ou pratiques des moyens de religion ; car je me rendais bien compte que, en eux-mêmes, ces pratiques, comme ces objets, étaient dénués de valeur religieuse : une gémuflexion pour renouer son lacet était, en soi, le même acte qu'une gémuflexion à la majesté de Dieu. Tout cela, accompli en vertu de la volonté propre, par autorité privée, ou même, comme par les Ritualistes, au nom d'une autorité acceptée pour elle-même, avait peu de valeur en tout cas, et, dans le cas présent, pour la fin en vue, n'en avait aucune. Au contraire, ces actes extérieurs, accomplis par obéissance au nom et à l'autorité de Jésus-Christ, tels qu'ils étaient, en fait, présentés, devenaient des actes de la plus haute religion, et souvent les seuls actes religieux à la portée des paysans bengalis.

2. La seconde des causes immédiates découvertes par moi étant le manque d'unité organique et de subordination dans la chrétienté indigène, la réflexion me fit voir que l'origine en était aussi le manque de cette même autorité universelle et souveraine. L'organisation exige l'autorité ; pour être générale et universelle, l'unité organique suppose une autorité universelle capable de l'effectuer. La subordination, toujours pénible à l'humaine nature, devient cependant possible, quand du plus haut jusqu'au plus bas, tous s'inclinent devant une

autorité souveraine. Au contraire, si l'homme à qui l'on vous invite, l'on vous oblige, à vous soumettre ne se soumet pas à son tour, mais n'en fait qu'à son goût et à sa tête, cette soumission est rendue non seulement difficile, mais pratiquement impossible. Naturellement, l'inférieur suit plutôt la conduite que le précepte de son supérieur. Je vis donc que, pas plus qu'il n'était possible d'avoir un « corps » religieux formé de toute la communauté chrétienne, à moins d'une autorité souveraine et universelle, pas plus, sans elle, on ne devait espérer que se réalisât l'unité organique générale. Mais il y avait une chose que je ne voyais pas encore, que je ne devais voir que plusieurs années après, c'est que, sans cette autorité, il ne pouvait même exister aucun christianisme réel. C'est seulement vers la fin de mon premier séjour aux Indes que je devais arriver tout près de cette vérité. Alors, parfois, me venait à l'esprit cette pensée : « Possédons-nous tous, tant que nous sommes, un Jésus-Christ réel, indépendant des idées personnelles que nous nous faisons de lui ? Les Ritualistes en ont un, les Presbytériens un différent, les Baptistes encore un autre : celui que les uns aiment, les autres le haïssent ; celui que les uns prêchent les autres le proscrivent... » Et je ne savais comment trancher.

3. La troisième cause immédiate de l'état de nos

chrétientés étant la rigidité et la fixité de notre système anglican, incapable de s'adapter aux conditions de l'Inde, il m'apparut que ce mal, comme le manque d'un « corps » religieux et d'unité organique, tenait à la privation d'une autorité telle que j'ai dit. Et en effet, au delà du système anglican lui-même, des XXXIX Articles et du Livre de la Prière Commune, nous ne possédions rien où nous appuyer, nous n'avions en commun aucune autorité chrétienne. Ces trois choses ôtées, que restait-il de l'anglicanisme? — Rien du tout! Nous ne possédions pas, derrière notre système, supérieure à lui, capable de l'adapter au pays et au temps, une autorité vivante et qui ne changeât point. Je voyais si bien que, si nous avions eu pareille autorité derrière nous, il nous eût été bien plus facile de nous adapter à ce vaste monde oriental par les détails de notre système, par la discipline, et même, par le tour de la pensée et de l'interprétation de notre foi affranchie enfin! Mais, cette foi, elle n'existait pas; ni cette autorité pour décider; alors c'est le système lui-même qui devenait l'objet de la foi; en fin de compte, l'adaptation était une pure impossibilité. Nous étions bloqués. Quelle que fût notre initiative privée, nous n'osions point, officiellement, changer quoi que ce fût au système que nous avions, tel quel, apporté avec nous d'Angleterre: c'eût été l'écroule-

ment du protestantisme lui-même. On le voit : l'inflexible rigidité de notre système anglican, le caractère artificiel de notre christianisme anglican-hindou provenaient du manque d'autorité, à la fois souveraine et universelle. Notre système ne convenait qu'à des Anglais, en Angleterre, et encore, à des Anglais du XVI^e siècle (1).

Le résultat de tout ceci est que ma confiance au protestantisme allait diminuant, d'année en année de mon séjour aux Indes. Les chrétiens indigènes avaient ordinairement et partout une assez mauvaise réputation; à mesure que j'avancais, je trouvais que, à en juger par ceux qui m'entouraient, l'opinion générale n'était que trop fondée. On disait que les protestants, chez eux, avaient moins de foi en leur Église et se montraient plus égoïstes que les catholiques; mais je n'accordais pas beaucoup d'importance à ce propos : il me semblait que les indi-

(1) On me dira : "Comment l'anglicanisme ne souffre-t-il pas de ce manque d'autorité ?" Je réponds qu'il en souffre, que de là naissent bien des difficultés et l'incessante multiplication des sectes. Mais, en Angleterre, la situation est différente. Là, le christianisme possède une machine dont on a coupé la vapeur en pleine marche ; en vertu de la vitesse acquise, la machine, quoique ralentissant, continue d'aller : le manque de vapeur ne se fait pas encore sentir, du moins pleinement, et les choses peuvent durer tant bien que mal, même sans l'aide immédiate de l'autorité. Les effets de l'autorité passée, du passé, agissent encore dans le présent, et les effets du manque d'autorité dans le présent ne sont pas encore sentis. Tel était l'état de choses en Angleterre ; mais non pas aux Indes : là, il faut mettre la machine en marche.

gènes, catholiques ou protestants, ne s'attachaient pas encore avec intelligence au christianisme, ni ne l'aimaient comme une chose qui fût à eux. Les catholiques indigènes me paraissaient un peu meilleurs que les protestants; ce n'était cependant pas leur supériorité qui me conduisait vers le catholicisme, mais beaucoup d'autres raisons, dont les unes ont été exposées, les autres le seront bientôt. Je n'avais à m'occuper que des protestants. Or, personne ne tenait à avoir affaire à eux : les civils, d'ordinaire, ne voulaient pas de leurs services; les missionnaires eux-mêmes, entre eux, en témoignaient peu d'estime ; les païens les appréciaient moins encore.

Mon expérience personnelle était triste. Il y avait moins de respect pour la religion, pour l'autorité, moins d'humilité et d'obéissance, moins de respect de soi et des autres, moins de vertu naturelle chez nos chrétiens indigènes que chez les Hindous. En général, les païens donnaient plus et se contentaient de moins ; ils montraient plus de ressources et se laissaient moins tomber dans la misère ; ils étaient plus satisfaits de leur sort et se montraient plus reconnaissants pour le plus léger service. Il est certain que nos chrétiens provenaient presque tous de la classe à peu près la plus basse de la population; cependant, il m'apparaissait que les travers qu'on leur reprochait : la prétention, l'égoïsme, l'incurie,

le manque de piété, de sûreté, de soin pour la religion, tenaient bien plus à notre méthode et à notre direction religieuse qu'à leur propre nature mauvaise. Et il n'y avait point de remède. Lorsque je parlais de pratiques et de symboles sensibles, on me répondait que c'était du Ritualisme ou du Romanisme ; quand je mentionnais l'autorité, on me disait que c'était une marotte ; si je me risquais à déclarer nécessaire l'obéissance à nos évêques, leurs fantaisies m'étaient jetées à la face ; quand je réclamaïis l'unité organique, on me faisait observer que ce dont l'Écriture faisait mention, c'était « l'unité de l'esprit » et je devais avouer que, du point de vue protestant, on avait raison : ce que je cherchais à faire prévaloir n'était pas le protestantisme, et même n'était pas conciliable avec lui. Ce ne fut qu'à la fin des mes sept années de séjour aux Indes que je vins peu à peu à m'en rendre compte ; alors, dans la même mesure, se mit à décroître ma confiance au protestantisme, jusqu'au moment où son nom même ne m'inspira plus que de l'horreur. Le protestantisme, du moins pour l'Inde, était une erreur totale ; je ne pouvais plus espérer que jamais, par lui, Jésus devînt cher au cœur des Hindous ou fût le sauveur de la race hindoue. Je devais porter ailleurs mes regards.

Or, cela m'était possible. Jamais, en effet, je

n'avais regardé le système religieux, dans lequel j'avais été élevé, comme lié intérieurement et vitalement à la foi dans le Fils incarné de Dieu. L'acte de foi divine en Lui m'était toujours apparu comme une chose indépendante de tout système et de toute Église. Pour moi, cette foi au Fils de Dieu et ses effets qui nous mènent droit à Lui, c'était proprement le joyau; l'anglicanisme, le méthodisme, et même le catholicisme romain (considéré du point de vue de l'Évangile) n'étaient que des écrins variés, destinés à le contenir. Le joyau, on n'y pouvait renoncer que pour de bonnes raisons, proportionnées à sa valeur; mais l'écrin, on pouvait le modifier, ou en changer. Puisque le protestantisme se démontrait définitivement une erreur pratique, il restait d'explorer le catholicisme romain. Je l'avais depuis longtemps regardé confusément comme une sorte de terrain réservé et inconnu où, en cas extrême, je pourrais opérer ma retraite, dans le dessein de gagner au Christ ces Indes si malheureuses et si aimées. La question se posait de savoir s'il pouvait être admis par un croyant au Christ. En ce temps là, je ne savais rien du catholicisme romain, sinon que certainement il possédait des éléments, reconnus par moi nécessaires pour que nos chrétientés indigènes fussent ce qu'elles auraient dû être, ou même pour que l'hindouisme fût vaincu.

J'ai montré jusqu'ici comment l'observation des faits dans nos chrétientés indigènes et la réflexion sur ces données d'expérience m'avaient conduit à reconnaître les graves défauts du protestantisme et de son principe même, qui l'empêchaient de jamais devenir la religion des Hindous. Mais son illogisme interne et l'inconséquence de ma position, à moi qui avais la foi au Christ et demeurais dans le protestantisme, cela, je ne m'en rendais nullement compte.

Je vais maintenant montrer comment mes conclusions d'observation et d'expérience dans les chrétientés indigènes furent confirmées par mes relations avec les Hindous et l'étude consciencieuse de leur philosophie et de leur religion. Pendant ces années, en effet, un autre courant de pensée et de spiritualité avait agi sur moi, dont je n'ai rien dit encore. A mesure que faiblissait en moi l'estime du protestantisme en général et de l'anglicanisme en particulier, le respect pour la pensée hindoue, pour la spiritualité hindoue, ayant éclos, avait grandi jusqu'au développement complet. Il en résulta, comme on va le voir, la destruction du protestantisme et de son principe de jugement propre comme n'étant, en réalité, à aucun titre, une religion. Il est, en effet, certain que personne, après une étude intelligente et approfondie de la pensée hindoue, ne peut demeurer chrétien protestant. Si l'on n'a pas réelle-

ment connu Jésus-Christ, ou que, ayant entendu sa parole, on ne l'ait pas accomplie, on peut être emporté hors du christianisme et vérifier le mot du Maître : « Celui qui n'a rien, ce qu'il semblait avoir lui sera enlevé » ; mais si l'on a connu le Fils de Dieu et vraiment cru en Lui, non pas cru seulement, mais accompli sa parole, alors, on ne sera pas emporté, car le Père est plus fort que tout. Seulement, le protestantisme restera détruit et l'on deviendra catholique. La pensée hindoue, en effet, est, dans son ordre, aussi irrésistible que la foi chrétienne ; elle réduit en miettes le protestantisme, considéré tant du point de vue logique que du point de vue religieux ; car elle aboutit à cette conclusion, que la religion n'est pas autre chose que le sacrifice à Dieu de tout soi-même, jugement propre compris, pour s'identifier avec cet Être Souverain, prenant en toute chose son attitude et adoptant sur toute chose sa pensée.

Alors, pourquoi l'Hindouisme n'adopte-t-il point le catholicisme ? La réponse existe ; elle peut être fournie, mais non pas ici, ni maintenant. Bornons-nous à dire qu'il n'est pas donné à tous de saisir les conséquences logiques, impliquées dans leurs principes ; ajoutons qu'il est, malheureusement, vrai de dire que beaucoup d'Hindous ne comprennent pas plus le sahib que le sahib ne comprend les Hindous,

en ce sujet de pensée religieuse et de spiritualité.

L'Hindou, jusqu'ici, ne se rend point compte que la religion catholique est l'achèvement et le terme transcendant de sa « religion éternelle ». Le catholique ne se rend pas compte pleinement que le « Sanatana Dharma » est le naturel « pédagogue menant au Christ ».

CHAPITRE X

L'APOSTOLAT CHEZ LES HINDOUS

L'œuvre de la mission anglicane aux Indes se partage entre l'évangélisation, ou apostolat direct auprès des païens, et le ministère pastoral auprès des convertis. Je fus appliqué à la première de ces œuvres. Cela correspondait pleinement à mes désirs et à mes goûts ; je m'y adonnai donc de tout mon cœur ; aussi le temps que je consacrai à la communauté chrétienne indigène représente-t-il peu de chose au prix de celui que je donnai, de tout mon effort, à l'apostolat auprès des Hindous.

J'avais décidé, ai-je dit, d'employer au moins cinq ans à la préparation de mon œuvre de missionnaire avant de m'y consacrer expressément. Je n'attendis pas pour mettre en pratique cette résolution.

Mon premier travail fut l'étude de la langue. Le bengali de mission était fameux chez les Hindous. Je tenais à ne pas confirmer personnellement cette opinion. En conséquence, pendant toute la première année de mon séjour, ce souci, pour moi, prima tous les autres. En même temps, je me saisis

avec empressement de toute occasion rencontrée de connaître quelque chose du caractère de ce peuple, de son état moral et religieux surtout. A cet effet, je lus avec soin tous les ouvrages qu'il me fut possible de trouver sur l'histoire, la vie sociale, la philosophie, la religion de l'Inde; et, aussitôt que je fus capable de joindre ensemble quelques bouts de phrases, je recherchai les occasions de causer avec les gens de la meilleure classe et les plus intelligents d'entre eux, pour me rendre compte de leur nature et de leurs idées en religion. Je n'avais ni maître ni méthode ; je me trouvai devant une jungle impénétrable ; lorsque, finalement, je me fus ouvert un chemin, il n'en alla guère mieux de longtemps. C'était le maquis de la confusion. Imaginez un paysan qui voit, pour la première fois, les machines d'une grande filature et demeure confondu d'émerveillement, devant l'inextricable machinerie en mouvement, à laquelle il ne peut rien comprendre: c'est ainsi que, même quand il me fut donné de voir de mes yeux ce qui se passait devant moi et autour de moi, je fus incapable de saisir rien de tout ce que cela signifiait. La forme bizarre des idoles, les pierres à rayures de couleur, les salagramans, les pierres coiffées de vermillon, les symboles idolâtriques et les amulettes, la face de ces idoles barbouillée d'ocre et de vermillon, leur dépouillement et leur immer-

sion dans le fleuve, les cercles autour des autels, les prosternements, les sacrifices enguirlandés, les grands chars avec les images bizarres promenées le long des rues, les étranges cortèges, les tortures volontaires et mille autres choses nouvelles me restaient lettre close. Je n'en pénétrais pas le sens, non pas même d'une seule d'entre elles. Qu'est-ce que ceci voulait dire ? A quoi rimait cela ? Quelle pouvait être l'idée blottie au fond de tout cela ? Au courant des mois, j'observai un plus grand nombre de faits, j'élargis mon information, mais longtemps j'eus l'impression d'être aussi loin que jamais de tenir la clef, de saisir le rapport des faits et le but poursuivi par les pratiquants de ce culte. Cependant j'avais sur mes confrères cette supériorité que, tandis qu'ils expédiaient le tout en bloc comme une supercherie sans fondement des brahmanes, indigne de leur examen, je percevais qu'il devait y avoir, là-dessous, quelque chose : car jamais je ne fus homme à constater l'existence d'un vaste système pour me contenter de conclure supérieurement, comme le fit, dit-on, Macaulay devant le fait de l'Église catholique : « Rien de moins qu'une pareille organisation ne serait capable de soutenir une doctrine pareille ». Ce qu'il y avait là, je ne le pouvais dire ; mais il y avait quelque chose.

Le premier fait qui jeta quelque lumière sur la

question, ce fut cette affirmation d'un natif que, dans la religion hindoue, tout tendait à acquérir « l'absorption » ou « l'extase » (samâdhi) comme moyen d'atteindre l'Être Suprême. La première forme, d'après lui, était l'acquisition de la « connaissance », et la forme postérieure, l'acquisition de « l'amour » du Suprême. D'où, dans le cas de l'idolâtrie, la forme des idoles: par exemple, Jagernaut n'avait pas de cou, la tête se fixait directement au tronc, parce que, dans la profonde méditation, la tête retombe sur le buste et il se produit une profonde inconscience; puis, les marques du visage et particulièrement au bout du nez avaient pour but d'aider à immobiliser les yeux et à concentrer l'attention, à les fixer sur l'idole quand on recherchait l'absorption. Les pierres rayées avaient aussi pour but de marquer l'attention; elles étaient des aides pour la concentration de l'esprit dans la période de l'absorption. L'esprit n'avait pas besoin d'aide pour l'absorption qui venait de l'ouïe, ou extase. Puis, il y eut une longue explication du triple fil sacré autour du corps et diverses autres choses.

Et, plus j'étudiais ces gens et leur passé, plus j'étais convaincu que l'objet de mes recherches était bien plus profond que ne l'imaginaient mes confrères. L'histoire, en effet, m'apprenait que l'hindouisme était d'une prodigieuse antiquité et ne

s'était formé que très lentement. J'y lisais que, deux fois au moins, dans sa carrière, il s'était trouvé en lutte mortelle avec deux des plus grandes religions et que, les deux fois, il en était sorti, blessé, peut-être, mais vivant encore. Ce fut le bouddhisme qui surgit d'abord et fit une invasion telle qu'à peine quelque trace de la religion hindoue fut laissée dans le pays; et cependant, après un millier d'années, l'hindouisme se releva de ses cendres et réduisit son rival à tel point, que c'est à peine si le nom de bouddhiste survécut pour témoigner du combat. Comme il venait d'échapper à cette guerre, sur lui s'abattit et fit rage la furieuse et vaste persécution du mahométisme. Les « idolâtres » furent massacrés par milliers et centaines de milliers à la fois, leurs temples détruits, leurs idoles mises en pièces, leurs sacrifices interdits. Et pourtant, l'hindouisme, haï et proscrit, vivait encore en dépit de tout. Cela, je l'avais lu; ce que, maintenant, je voyais de mes yeux, c'était la résistance tenace qu'il opposait aux efforts des missionnaires chrétiens. De notre côté, se trouvaient bien des éléments de succès: le prestige officiel, la position sociale, l'instruction et l'éducation, les ressources d'argent. De son côté, à peu près l'inverse. Or, je le constatais, nous progressions peu ou point. Quelques milliers d'illettrés et gens de rebut, à peu près 1/2 % de la popula-

tion, avec une poignée imperceptible de gens des meilleures classes : voilà tout ce que nous pouvions exhiber ; et ceux-là mêmes, pour la plupart, semblaient être venus à nous, plus ou moins, par souci d'avantages temporels et non par conviction de l'esprit.

A mesure que j'observais de plus près la vie et la conduite de beaucoup d'indigènes et constatais combien profondément la religion y pénétrait, je me confirmais dans mon idée qu'il y avait en tout cela quelque chose de très profond, sous-jacent à tout l'ensemble. Leur vie entière semblait saturée de religion comme de sel l'eau de mer ; ils aimaient les entretiens sur la religion ; des livres de lecture de l'enseignement primaire, où je trouvais le symbole sacré inséré entre les deux premières lettres de l'alphabet, jusqu'aux ouvrages les plus élevés de philosophie, tout m'apparaissait imprégné de religion ; depuis les cérémonies religieuses accompagnant la naissance, unies au mariage — qui, pour les Hindous, est un « sacrement » — jusqu'à la mort, où l'on dépose le sel dans la bouche du défunt, où, pour le repos de l'âme, sont accomplies les cérémonies dites sraddah, partout le brahmane est présent, partout la religion pénètre la vie. Et cela me frappait d'autant plus, que cela contrastait si nettement avec le caractère de chétive pauvreté du christianisme pro-

testant de nos indigènes, dont il a été longuement parlé. De tout cela il fallait rendre compte; je me mis donc à rechercher ce que cela signifiait et quelle était la force agissant là-dessous.

Pendant la première année de mon séjour dans le pays, j'eus assez peu de relations avec les natifs païens, mais les années suivantes m'en offrirent beaucoup d'occasions. Mon principal moyen d'information consistait en visites quotidiennes aux brahmanes et aux Hindous de la meilleure classe dans les grandes villes où j'avais été posté; pendant les froids et les pluies, en tournée, je me mêlais aux paysans hindous des villages environnants : alors, je me trouvais seul pendant des semaines avec les natifs. Je fus toujours dans les termes les meilleurs avec les pauvres et les riches, les lettrés et les illettrés. Cela tenait à ma manière de les aborder. J'ai dit déjà que j'étais très sensible aux difficultés de l'œuvre entreprise par nous et à mon ignorance et inexpérience. Cette impression m'enlevait dans mes relations avec les indigènes l'air de supériorité que j'aurais été tenté de prendre autrement. Jamais je ne me sentis porté à « les asseoir sur le siège du dédain », ni moi sur celui « d'instructeur de poupons ». J'étais beaucoup plus soucieux d'apprendre que d'enseigner, tout disposé même à admettre qu'ils pouvaient posséder des choses de valeur dont j'étais

dépourvu comme je croyais posséder une chose inappréciable dont ils étaient, eux, jusqu'à présent, dénués. Ils avaient assez de finesse pour saisir que je n'avais pas de préjugés à maintenir ni d'idées préconçues « à n'abandonner à aucun prix », que j'étais occupé à rechercher la vérité sur leur compte, aussi porté, peut-être plus, à trouver en eux et en leur religion du bien que du mal — et plus heureux si tel était le cas. Un fait qui date de cette époque montrera mieux que tout discours l'esprit dans lequel je travaillais alors.

Ayant constaté que j'étais gêné dans mon œuvre par ma résidence dans le grand bungalow de la mission, situé aux confins de la ville, je louai une maison indigène dans le bazar et allai m'établir parmi les natifs. Je donnai à la maison le nom de « Dharma-sikshalaya » ou « maison d'instruction religieuse ». J'avais alors pour catéchiste un nommé Dharma-nanda, récemment converti de l'hindouisme, d'un type très différent de ceux dont j'ai plus haut fait mention. C'était un garçon réfléchi, profondément religieux, dont j'appris beaucoup. Peu satisfait, sans doute, de cette idée de « Dharma-sikshalaya » et de ce qui s'y faisait, il vint, un jour, m'y trouver, écouta mon appréciation sur les visites que j'y recevais et sur ma manière de procéder, puis me dit, non sans une nuance d'impatience : « Mais alors, pour-

quoi êtes-vous donc ici dans le bazar ? » Je lui expliquai que, si je n'avais pas l'occasion d'enseigner grand'chose aux natifs, du moins j'apprenais toujours, et qu'ainsi ce n'était pas du temps perdu. Il se tut un moment, puis, d'un air pensif : « Ah ! je saisis ; voici ce que vous avez en vue : vous *recevez* l'instruction religieuse et voilà pourquoi vous appelez la maison « Dharma-siskshalaya ». Parfait : le mot sanscrit peut avoir aussi ce sens-là ».

Les Hindous, d'ailleurs, ne s'y trompaient point. Je me rappelle que, comme je faisais, un jour, appel à leur ouverture de pensée en faveur de ce que j'avais à leur dire, invoquant mon exemple d'écouter toujours leurs dires et d'accueillir toujours ce que j'y trouvais de juste et de bon, et les adjurant de faire de même, on me riposta de cette manière assez imprévue : « Et pourquoi donc nous écoutez-vous ? Uniquement pour enrichir de nos dépouilles votre Jésus ? Merci ! A d'autres ! »

Mes relations, maintenant familières, avec les natifs me firent reconnaître qu'ils étaient bien plus riches à tout point de vue que nous, missionnaires, ne le croyions. Il est certain qu'ils possédaient des vertus naturelles d'une haute qualité, quand, du moins, ils n'avaient pas été gâtés par la civilisation occidentale. Ils étaient très laborieux, sobres, contents de fort peu, d'une patience presque excessive.

L'intempérance était chose presque inconnue : c'est à peine si je rencontrais parfois un ivrogne sur les routes dans le district rural où je vivais ; c'est, d'ailleurs, par religion que la plupart d'entre eux s'abstenaient de l'excès dans la boisson. Pour l'autorité civile ou religieuse ils avaient le plus grand respect et apparaissaient pleins de soumission à la loi. Leur honnêteté était alors proverbiale, et jamais rien ne me fut dérobé, malgré ma négligence extrême à laisser traîner mes effets et mon argent. Le missionnaire que j'allai rejoindre me dit que je pouvais continuer en toute sécurité, que l'on ne toucherait à rien. Dans toutes mes relations personnelles, je les trouvai loyaux. Ils étaient hospitaliers à l'extrême et ne regardaient pas à la dépense pour mettre même un étranger à l'aise dans leur maison. Dans l'aide aux pauvres et la bienfaisance religieuse, ils étaient prodigues. Je découvris, en outre, en eux beaucoup, d'autres qualités aimables qui, pour nous, sahibs, demeuraient reléguées dans l'ombre, jusqu'au moment où le respect, l'affection, la politesse exacte, les attentions pour leurs goûts les faisaient paraître. Ils étaient affectueux et presque trop empressés à rendre les menus services en leur pouvoir, étonnamment reconnaissants pour toute marque de prévenance, de personnelle bonté, de dévouement à leur égard. Ils ne faisaient pas grand cas, naturellement

de l'argent qu'un sahib leur donnait; mais il eût été difficile de surpasser leur gratitude, preuve de leur jugement réfléchi, pour toute peine que l'on se donnait en leur faveur. Il y avait eu un missionnaire du nom de Long qui, trente ans auparavant, avait pris en mains la cause des paysans contre la tyrannie des planteurs d'indigo de ce temps-là et avait dû, pour son attitude, faire un mois de prison. Les paysans n'avaient pas oublié le « sahib Long », et, quand les païens dépréciaient les missionnaires, ils leur jetaient à la face : « Hé! que dites-vous du sahib Long? » Mais les païens avaient beau jeu de riposter: « Hé! combien en avez-vous de sahibs Long? » Ces gens de la campagne me disaient qu'ils auraient donné pour le sauver de la prison des milliers de roupies, mais qu'on n'aurait pas voulu les prendre.

Plus je me rendais compte du caractère élevé de leurs vertus naturelles, plus je me demandais en moi-même : « Mais d'où vient donc tout cela? Ce terrain de la race hindoue semble un fameux terrain! Pourquoi notre christianisme n'y prospère-t-il point? »

Or, ce n'était point là tout l'objet de ma surprise: outre leurs vertus naturelles, je découvrais en eux de la pensée et de la spiritualité. Ils étaient penseurs, penseurs originaux et religieux, montraient une très grande finesse et une vraie puissance d'observation.

Je parle, évidemment, surtout des brahmanes; mais aussi des paysans. Je constatai qu'ils avaient sur leur religion plus de savoir que nous ne le pensions; qu'ils en avaient saisi de telle sorte les principes qu'ils étaient capables de tirer de là, pour leur compte, des déductions très importantes et de les éclairer par des analogies frappantes et des traits heureux. Maintes fois, leur force logique m'étonna aussi et la profondeur de leur pensée qui, cependant, semblait toute simple. Ils avaient leur manière à eux de considérer le monde et la libération, la vie et la mort, les limbes et le purgatoire, le ciel, la terre et l'enfer; cette manière différait certainement de la mienne, mais ne lui paraissait pas inférieure. Bien au contraire, souvent elle me paraissait plus logique et plus profonde que ma pensée anglicane systématisée. C'était là aussi, évidemment, leur idée, même après nos explications les plus complètes. Ils nous disaient souvent : « Votre religion a été faite trop vite; brûlée au dehors, elle est plutôt crue en dedans ». Il s'en fallait que leurs idées religieuses fussent arbitraires et leur connaissance superficielle; elles se tenaient mieux que nos idées protestantes; elles portaient plus loin; leur connaissance allait plus à fond et distinguait avec plus de fermeté. Je veux dire que, tandis que, pour nous, protestants, la connaissance religieuse formait comme une masse

de faits acquis, pour eux, c'était une vérité unique qui, par la pensée réfléchie, s'était épanouie en rameaux nombreux. Nos agents n'étaient pas à la hauteur pour discuter avec les Hindous, et même les missionnaires ne savaient souvent comment répondre aux objections subtiles qu'ils leur apportaient. On racontait, à ce sujet, qu'un missionnaire, agacé d'être sans cesse interrompu par les Hindous dans son discours, les pria d'attendre la fin; alors, il donnerait réponse à tout. A la fin, les brahmanes lui posèrent 33 questions; le missionnaire ne répondit point à une seule. Je donne l'histoire pour ce qu'elle vaut; elle montre, en tout cas, que je n'étais point seul à trouver subtile l'intelligence des Hindous.

Il est une chose que je puis affirmer avec certitude : jamais je n'ai rencontré de gens avec qui il fût plus facile d'entrer en relations d'idées que les Hindous, ni qui fussent plus intéressants dans ce genre de causerie, ni qui eussent plus de goût pour cette sorte de conversation. « On peut presque voir jaillir l'étincelle de la pensée originale en causant avec lui », me disait d'un brahmane un catholique de ma connaissance; et, moi-même, j'eus souvent cette impression dans mes rapports avec beaucoup de mes vieilles relations hindoues. Seulement, il fallait apprendre leur langue métaphysique et reli-

gieuse et pouvoir parler en termes répondant à leur pensée ; quand nous leur servions les formules de nos conceptions religieuses, ils ne comprenaient guère et goûtaient moins encore. Même observation pour notre musique vocale ou instrumentale, pour notre peinture, notre dessin et le reste : ils ne l'appréciaient point et semblaient incapables de se l'assimiler ou de l'utiliser.

Mais il y avait mieux encore que cette promptitude d'intelligence pour la vérité religieuse et abstraite : lorsque ces gens n'avaient pas été gâtés par le matérialisme d'Europe, ils étaient simples et naturels et leur élan religieux était extraordinaire. Leur cœur tout entier semblait s'élancer vers les objets de leur vénération. Souvent, l'expression de leur visage, leur regard, le ton de leur voix, le frémissement de leurs mains qui se joignaient marquaient la profondeur de leur émotion ; parfois, toute leur personne était comme transfigurée par le soulèvement puissant de leurs sentiments. Deux fois je fus témoin personnellement de l'état d'inconscience dit « samadhi », sorte de vague de sentiment qui emporte comme une marée, jusqu'à la transe pâmée. Leurs sentiments religieux ne se renferment pas, d'ailleurs, dans les suavités. Avant qu'il fût longtemps, mon séjour me rendit témoin de ces extraordinaires mortifications qui sont célèbres. Je vis les broches de fer

entrer dans la chair vive, sur le pourtour des bras et du tronc et le feu qu'on y appliquait après les avoir ramenées ensemble par devant; je vis les ongles des doigts croissant à travers la paume de la main fermée, pendant des années d'austérité immobile. Les sacrifices qu'ils faisaient sans cesse pour leur religion me remettaient en pensée qu'il devait y avoir quelque chose de vraiment profond en tout cela. Marques sacrées sur le visage, amulettes sacrées sur les bras, grains sacrés dans les mains, cordes sacrées sur la poitrine, ablutions sacrées de leurs corps, lavages sacrés de leurs ustensiles, prières sacrées sur leurs demeures, temples consacrés par douzaines à la fois, chapelles sacrées partout, pèlerinages sacrés, cortèges, et tout le reste : la religion était dans tout. Je me disais : « Pour boire une tasse de thé, ce peuple tournerait l'anse à gauche plutôt qu'à droite et, de se désaltérer, il ferait un acte de religion ». De fait, je découvris que la religion déterminait quel côté de la feuille de bananier un natif choisissait pour manger son riz : l'Hindou prenait la face supérieure et le mahométan la face inférieure.

Ce qui m'intrigua le plus ce fut l'idolâtrie hindoue. Elle envahissait tout; et, au premier abord, il semblait qu'il n'y eût pas autre chose dans l'hindouisme; à y regarder de plus près, on s'apercevait cependant qu'il n'en était pas ainsi. En tout cas, il y

avait en elle un caractère panthéiste qui en rendait l'analyse bien difficile. Par exemple, des actions réellement et « historiquement » accomplies par Rama étaient parfois mises sur le compte de Krishna, et, lorsque l'erreur était signalée, ils l'écartaient, comme une vétille : « Rama ou Krishna, Vichnou ou Siva, qu'importe ? Tous sont l'Un, donc cela revient au même ». Ils auraient même facilement accueilli notre Jésus parmi les formes de l'Un. Un petit Hindou bavardait avec moi, tandis que je dressais ma tente, dans une tournée par les villages; il parla de la bonté de Rama ; je lui dis : « Oui, il était bien bon, mais j'en connais un meilleur ; nous l'appelons Jésus ». Il répondit vivement : « Non, sahib, pas meilleur, le même ».

Ils ont une curieuse cérémonie (1) qui consiste à parer les idoles, à les mener en cortège, à les dépouiller de leurs ornements sur la rive du fleuve, à les y précipiter; après quoi les gens rentrent chez eux. S'ils pensent que l'image est un dieu, comment peuvent-ils en user de la sorte ? On me répondit, naturellement, que le bois ou la pierre ne sont rien; mais que, par la cérémonie « Pran-prathta », les brahmanes confèrent à ces choses la qualité de siège de la divinité (d'où le nom : installation de

(1) " The curious *visarjan* ceremony ".

vie) ; par un procédé analogue, peut s'opérer la désécration, après laquelle tout est remis dans l'état primitif. Avec insistance les Hindous nous affirmaient que l'idole n'était qu'une commodité, comme le signe x , employé par les algébristes pour désigner la quantité inconnue. « Il nous faut, à nous, un objet matériel sous les yeux pour fixer notre esprit dans la prière; vous, qui êtes spirituellement plus avancés, vous pouvez prier un Dieu incorporel et invisible ». J'en venais à me demander jusqu'à quel point ce culte des choses créées méritait, pour eux, le nom d'idolâtrie.

Très tôt, en tout cas, je m'assurai que l'idolâtrie ne pouvait être le tout de l'hindouisme, car, même les plus incultes savaient parfaitement qu'il ne saurait y avoir dans l'idolâtrie, directement, un moyen de se sauver du monde. Ils s'y adonnaient pour obtenir des vaches, des enfants, des biens temporels; mais jamais dans l'idée qu'il leur fût possible d'atteindre directement par là « le Suprême » ou d'être libérés du monde. Un jour, je leur demandai: « Puisque vous savez si bien que vous ne pouvez par là parvenir à Dieu ni vous sauver du monde, du moins directement, pourquoi donc ne renoncez-vous pas à l'idolâtrie pour adresser votre culte au seul vrai Dieu ? » Unanimement, ils déclarèrent que la libération finale était le lot des héros du renonce-

ment, tels que Arjuna ou Yudhisthira, mais que cela pour le moment, était tout à fait hors de leur portée; tout ce que, maintenant, ils pouvaient espérer, c'était une ascension sur les degrés de l'univers, grâce au culte, non des démons mauvais, mais des dieux bons; que, plus tard, marche par marche, ils pourraient s'élever de plus en plus haut, sur les gradins, jusqu'à l'instant où le salut final ne serait plus seulement le pleur impuissant du nain pour prendre la lune. J'eus l'impression que cette aspiration vers une chose qui dépassait de beaucoup tout plaisir sensible indiquait un état élevé de clairvoyance spirituelle.

Je ne fus pas long non plus à m'apercevoir que nous errions grandement en pensant que les Hindous étaient convaincus intérieurement de la fausseté de leur religion et de la vérité de notre anglicanisme; qu'ils admiraient en secret notre protestantisme et n'étaient arrêtés de l'embrasser que par crainte de sacrifices matériels. Non. Ils avaient une foi presque sans limite en leur religion : d'elle ils attendaient vraiment ce qu'elle leur promettait ; mais elle ne leur promettait pas le salut dans tous les cas. Au contraire, notre protestantisme ne leur disait rien et ils n'en désiraient rien. Ils pouvaient bien, par politesse, dire que notre religion était la vraie; mais c'était là pure flatterie de nos indigènes euro-

péanisés ; lorsqu'ils étaient certains de pouvoir parler librement, sans danger de froisser le sahib et sans risque pour eux, ils changeaient de style.

En résumé, les paysans hindous, dans l'ensemble, me laissaient une impression aussi favorable que nos chrétiens indigènes m'impressionnaient défavorablement. Nous ne gagnions, comme le disaient les Hindous, que la balayure du pays, et ce, pour des motifs qui n'avaient rien de spirituel. Pourquoi il en allait de la sorte je ne parvenais pas alors à le comprendre. Je ne voyais pas mieux pourquoi ces mauvaises herbes hindoues, si mauvaises herbes il y avait, ne s'amélioraient point par notre culture spirituelle. Cependant, la profonde vie religieuse des Hindous, la ferveur de leur dévotion, le sérieux de leur ascétisme et de leur mortification, la force logique et le tour spirituel et saisissant de leur pensée exerçaient sur moi, tout le temps, une puissante influence. J'appris d'eux beaucoup, grâce, d'abord, à la manière nouvelle de penser qu'ils me suggérèrent, ensuite, aux vues nouvelles qu'ils m'ouvrirent sur l'univers et sur moi-même, enfin, à l'intelligence qu'ils contribuèrent à me donner de la grandeur et de la ferveur que doit avoir notre piété pour Dieu et notre anéantissement devant Lui, pour espérer assurer notre salut. Et, malgré l'ignorance où j'en étais alors, toute science nouvelle et tout nouveau pro-

grès était pour moi un pas en avant vers ma vraie demeure de croyant au Christ, l'Église catholique. Je ne le voyais pas encore, j'avais besoin d'une préparation encore longue, le temps était encore éloigné.

A mesure que grandissaient mon respect et mon affection pour ces gens et ce pays, que je sentais grandir aussi leur affection avec leur respect pour moi, le désir croissait en moi d'être le privilégié qui pourrait leur rendre quelque chose du bien qu'ils m'avaient fait. Ce que j'ambitionnais par dessus tout, c'était d'être l'homme qui leur ferait connaître Jésus-Christ, d'une manière telle qu'ils le pussent vraiment voir, qu'il devînt cher à leur cœur et leur Sauveur véritable. Je voyais bien, en effet, qu'ils avaient besoin de Lui, plus encore que je ne l'avais imaginé, quoique d'une autre manière. S'ils n'en avaient pas besoin comme les Crétois « toujours menteurs, bêtes méchantes, ventres paresseux », ils Le réclamaient comme Corneille, « homme dévôt, qui craignait Dieu avec toute sa maison, donnait beaucoup d'aumônes au peuple et priait Dieu sans cesse ». Or, on fait plus pour sauver des Corneille que des Crétois. Et nous, je m'en rendais compte, de la manière dont nous leur présentions le Christ, ils ne pouvaient le voir, ils ne pouvaient trouver en Lui la satisfaction de leurs besoins ni l'objet de leurs aspirations. Ainsi présenté, ils ne L'accepteraient jamais.

CHAPITRE XI

ÉTUDE DE LA LITTÉRATURE HINDOUE

Cependant je m'étais mis à l'étude des livres sacrés de l'Inde. Je commençai par des traductions du sanscrit en anglais, mais je reconnus que je ne tirerais de là que peu de chose. La langue anglaise n'était évidemment pas capable d'exprimer la pensée des auteurs, à moins d'admettre qu'ils n'eussent écrit plutôt pour cacher que pour exprimer leurs idées. Souvent la traduction était obscure au point d'être inintelligible, et, même là où l'on pouvait comprendre, les idées paraissaient tellement étranges que je n'en pouvais tirer pratiquement aucun parti. Il me devint rapidement évident que les termes anglais ne pouvaient correspondre exactement aux idées qu'ils prétendaient rendre, si bien que d'étudier les livres sacrés des Hindous dans des traductions anglaises était pis qu'une perte de temps. Il fallait me tourner vers la version en bengali des originaux; à la fin de ma première année, je savais, en effet, un peu cette langue.

Je commençai donc l'étude des mêmes ouvrages

traduits en bengali, en m'aidant des commentaires rédigés par les Bengalis eux-mêmes. Le succès fut meilleur; je constatai que ce qui était si étrange en anglais rayonnait de sens en ce langage du pays. J'en conçus un désir plus vif de lire les livres sacrés des Hindous dans la langue originale, le sanscrit. Après environ trois années de séjour, je me mis au travail pour l'acquisition de cette langue, assez, du moins pour étudier la littérature philosophique et religieuse des Indes, à sa source même. C'est alors que je reconnus, ce que j'avais fortement soupçonné, que la langue anglaise ne rendait ni ne pouvait rendre la pensée de l'original et que les traductions n'étaient utiles qu'aux mains de ceux qui connaissaient par ailleurs le tour de pensée hindou. Souvent leur usage ne se bornait pas à être inutile, car non seulement la pensée n'était pas rendue ni saisie, mais, à sa place, dans l'esprit du lecteur, s'établissait une absurde contrefaçon.

Voici comment je procédai dans cette étude des livres sacrés. J'avais remarqué que, partout, les Hindous marquaient une forte tendance à identifier le « Christ » que nous leur prêchions avec une de leurs divinités, appelée « Krishna » (les deux noms se prononcent, au Bengale, presque de la même façon : Krishto), tandis que jamais ils ne l'assimilaient à aucune autre de leurs divinités. Ayant

interrogé mes compagnons de mission sur ce Krishna, je m'aperçus que le personnage en cause avait une très mauvaise réputation; cela me surprit; je ne voyais pas comment ils pouvaient si constamment l'identifier avec le Christ, s'il était un tel coquin. Mais, n'aimant pas à me faire une opinion sur quelqu'un d'après ses ennemis, remarquant, en outre, que mes confrères s'intéressaient peu à ce problème, je ne voulus pas en rester à leur jugement et cherchai à savoir des Hindous qui était Krishna; et, après tout, c'était bien là ce que je voulais savoir: ce que Krishna était *pour eux* (1).

Il y avait de quoi piquer ma curiosité. Vraiment, de Krishna mes confrères ne savaient rien! — rien de ce qu'il était pour ses dévôts. Je me mis à rédiger, à leur intention, un écrit où je groupais tout ce que j'avais appris sur lui de remarquable et signalais la position unique occupée par lui dans le système hindou. A cette fin, je poussai, sur son compte, plus minutieusement encore mes études dans les livres sacrés et dans la pensée des paysans qui nous entouraient, lesquels étaient, pour la plupart, des fidèles de Vichnou en son incarnation de

(1) Une fois pour toutes, je fais observer que ce que j'expose dans les pages qui suivent c'est la doctrine des Hindous qui m'entouraient, et non pas nécessairement celle de tous les Hindous. La souche hindoue pousse beaucoup de branches.

Rama ou de Krishna — des « Vaishnavas ». A mesure que j'écrivais, le petit opuscule devenait brochure, la brochure volume, et le sujet ne s'épuisait pas.

Mes principales découvertes, et qui ont rapport au présent ouvrage, peuvent se résumer ainsi.

I. L'hindouisme enseigne que le Suprême s'est incarné, depuis le commencement du monde, en une série ascendante de manifestations. Ces manifestations, pour la croyance populaire, sont au nombre de dix; elles commencent par celle du « Poisson », pour sauver l'humanité des effets de l'inondation, qui couvrait la terre à une époque lointaine de l'antiquité; elles finissent par une autre, qui porte le nom de « Kalki », encore à venir, à la fin du monde, pour rétablir un âge nouveau de rectitude. Telle est du moins la manière dont les Vaishnavas l'exposaient.

Nous croyions, nous, missionnaires, que Krishna était la huitième des incarnations; c'était Balarama, son frère, qui était le huitième dans la série (on écrit parfois : Bal-Krishna) ; Krishna, en réalité, demeurerait entièrement hors de la série. Je vis tout de suite la signification de cette découverte: Krishna était comme qui dirait un astre errant parmi les étoiles fixes du panthéon hindou. Suivant cette piste, je trouvai que Krishna ne s'occupait point de

caste, tout comme Bouddha : c'était une piste nouvelle; une autre encore était celle-ci : Krishna est la seule divinité hindoue qui offre le salut à *tous*, librement : aux basses castes, aux illégitimes, aux femmes sans caste aussi bien qu'aux autres. Ma conclusion était qu'il faut voir dans Krishna une importation dans l'Inde, non un homme d'une caste, tels que Rama et autres. L'Inde, pour ainsi parler, serait la mère de Krishna, c'est d'elle qu'il tire son sang; mais l'Inde n'est point son père : ce n'est nullement à elle qu'il doit son origine.

II. Le second point dans mes découvertes fut que Krishna est une sorte de dieu vivant, en ce sens qu'il a été et qu'il est même encore à l'état fluent, en formation. Il fut tout d'abord simplement un héros, puis un roi, puis une incarnation du Suprême, ensuite une incarnation dans toutes les Incarnations, finalement, « Tout homme pleinement inspiré et saturé de divinité est Krishna ». A son sujet, toutes les opinions trouvaient encore des partisans. Un jour, je demandai à un natif instruit : « Mais que disent donc de lui les Hindous ? » Il me répondit en riant : « Ils ne savent que penser à son sujet ». En fait, entre les mains hindoues, Krishna est encore en train de se modeler. Beaucoup de traits semblent avoir été empruntés à la vie de Notre-Seigneur ou aux apocryphes; du moins la vie de

Jésus-Christ a été connue de l'auteur de la légende de Krishna.

III. La troisième et dernière découverte que je fis dans le « Gita » et aussi dans d'autres livres sacrés, c'est que l'on fait parler Krishna personnellement comme Dieu ou comme « l'Homme Idéal » : par exemple : « Je suis la voie suprême », « Je suis le véritable », « Je suis la mort, et moi, moi seul, suis l'immortalité », « Je suis le Siège du Suprême », « Je suis l'offrande et je suis le sacrifice », « Je suis la source de toute chose, tout l'univers procède de moi ». Il parle aussi de sa double nature : « Les insensés me dédaignent revêtu de mon corps humain, ignorants de ma nature plus haute, comme Seigneur souverain de tout ». D'ailleurs, comme je viens de le dire, il est le seul parmi les dieux hindous qui offre le salut accessible à tous : « Ceux qui trouvent refuge en moi, quoique conçus dans le péché, les femmes aussi, et les gens de basse caste, tous vont à la plus haute voie ; combien plus les saints brahmanes et les rois pieux ». Ce qu'il y a de plus frappant, ce sont ces mots dans lesquels il est censé résumer tout le « Gita » : « Oyez maintenant mes suprêmes paroles, les plus mystérieuses de toutes, car vous êtes grandement aimé de moi, je parle pour votre bien. Livrez-moi votre cœur, adorez-moi, sacrifiez à moi, vous viendrez à moi. Je vous le

promets en vérité, car vous m'êtes cher. Renonçant à tout mérite, venez à moi comme au seul refuge. Je vous libérerai de tous vos péchés, ne vous attristez point. Cette doctrine ne doit pas être confiée à qui ne pratique pas la mortification de soi-même, ou qui jamais n'adore, ou qui ne tient pas à entendre etc. » (Gita, XVIII, 64.)

Avec le temps, la question, très grave, se posait : « Comment traiter tout cela ? »

La manière courante consistait à nier le caractère historique de leurs livres, à établir des comparaisons entre le Christ et Krishna. L'expérience me fit reconnaître qu'on n'aboutissait à rien par aucune de ces deux voies.

1^o. On ne gagnait rien à contester la valeur historique de leurs livres.

Si nous le faisions et prétendions que jamais Krishna n'avait tenu les propos qu'ils lui attribuaient, la risposte se produisait infailliblement : « Vos livres à vous, non plus, ne sont point historiques et jamais Jésus n'a dit les mots que vous lui prêtez ». Alors commençaient les âpres disputes sur l'authenticité rivale de leurs livres et des nôtres, et que pouvaient voir à de pareilles discussions des manœuvres et des coolies ? Comment auraient-ils pu trancher ou distinguer qui, du sahib ou du prêtre de chez eux, avait tort ou raison, dans des affirmations portant

sur des faits passés des milliers d'années auparavant? Ils savaient qu'ils en étaient incapables, et nous savions, nous, qu'ils ne pouvaient manier de telles données. Il devait y avoir d'autres manières de vider de pareilles questions, concernant des livres composées des milliers d'années avant leur naissance. Je me rappelle un missionnaire qui parlait de la visite de Notre-Seigneur au temple à l'âge de douze ans et de son entretien avec les docteurs. Un mahométan qui se trouvait là remarqua : « Qu'est cela? Notre Mahomet, à six ans, répondit à 200 questions des plus difficiles ». Le missionnaire répartit : « Oui, mais vous savez que c'est faux ». Et le mahométan de répliquer : « Et ce que vous dites l'est tout autant. »

2° On ne gagnait rien à faire appel à la valeur morale comparée — du moins, vu la disposition des esprits qui voyaient les choses sous des jours si différents.

Cet appel au caractère moral restait sans succès; des choses où nous ne voyions rien de répréhensible, par exemple, tuer un animal, les Hindous les regardaient comme une faute grave; inversement, des choses qui nous apparaissaient moralement graves par exemple, la bigamie, les Hindous n'y reconnaissaient aucun mal. Quand, donc, nous signalions dans Krishna ce qui, pour nous, était une faute de l'ordre

moral, ils répondaient en reprochant au Christ des fautes graves selon leurs idées morales. Quand nous citions, d'après les Puranas, les entreprises de Krishna auprès des vachères et en marquions l'immoralité, ils avaient cette explication que Krishna était la moralité même, qui se détournait quand une des jeunes filles cédait un moment à une pensée impure; puis, ils faisaient diversion en reprochant au Christ son caractère pusillanime, qu'ils établissaient par sa réponse : « Rendez à César ce qui est à César »; ils reconnaissaient que tous deux, le Christ et Krishna, s'étaient montrés grands, en temps de paix, par les idées métaphysiques; mais, en temps de guerre, Krishna s'était, en outre, révélé soldat sans égal. Ils cherchaient aussi des arguments dans les apocryphes, et, quand nous leur disions que nous ne reconnaissions pas ces livres, ils répondaient que c'était là une différence entre eux et nous : eux, ils reconnaissaient tout ce qui leur était parvenu sur Krishna, nous, nous ne nous gênions pas pour rejeter, de ce qui nous était venu de lui, ce qui ne nous agréait point. Que pouvait à cela répondre un protestant ? Krishna, en fait, était au dessus de leur critique, critique d'esprits orientalisés, tout autant que Jésus-Christ l'était pour nous. Comment nous y prendre pour décider entre Krishna et le Christ ? Convaincre, d'abord, leurs gourous ? Eh bien, cela,

j'allais bientôt me rendre compte que, protestants, nous étions incapables de le faire.

Mais, au cours de ces études, une chose surgit devant moi auprès de laquelle mon intérêt pour Krishna faiblit d'abord, puis tomba tout à fait. En fouillant ces livres, dans la langue originale, je rencontrai de temps en temps des expressions qui dépassaient tout ce que j'avais lu en dehors de la sainte Écriture (je ne savais rien encore de la littérature des ascètes et des mystiques catholiques).

La profondeur de l'anéantissement de soi-même, en même temps qu'elle m'attirait, me rebutait et m'effarait. Assurément, pensais-je, ces choses nous sont en général inconnues, sinon, nous aurions de la pensée et de la spiritualité de ce pays une idée bien plus haute qu'il ne semble que nous en ayons. Et, certainement, il faudrait une spiritualité beaucoup plus haute et un ascétisme plus profond, que ce dont nous nous contentons dans l'anglicanisme, pour espérer d'avoir une influence sur un peuple qui a produit de tels penseurs religieux et de telles âmes d'ascètes.

Il y avait cependant une question plus urgente. Pourquoi s'adonnent-ils à de pareilles austérités ? Est-ce pour le Nirvana ? Mais quel Nirvana ? A coup sûr, ce ne peut être pour l'absorption dans la divinité, ainsi que nous traduisons ! Et cette paix in-

finie et immuable qu'ils comparent à l'azur sans nuage de leur ciel indien, ce ne peut être simplement une sorte de stupeur ou de sommeil. Et qu'est-ce donc que ce samadhi dont ils parlent, cette libération du monde, cette absorption en Dieu qui éteint le monde dans le cœur de Nirvana ? Qu'est-ce, en réalité ?

Je consultai, là dessus, les dictionnaires, je consultai les auteurs d'Europe, je comparai les livres sanscrits : j'étais certain d'une chose : ce n'était pas ce que décrivaient mes livres, un pur et simple anéantissement. Car, comme le disait le Samkhya en faisant allusion à cette question : « le grand vide ne saurait être l'objet de l'ambition de l'homme ». Il y avait donc erreur dans cette affirmation de l'un de mes livres : « Dans le Nirvana, Dieu ne gagne rien, et je perds tout » (1).

(1) Parmi ces expressions étaient celles-ci : « Le salut n'est pas dans la voûte des cieux, là-haut, ni dans les abîmes, en bas, ni dans le sein de la terre ; mais la paix silencieuse qui vient du cœur lorsque tout espoir terrestre a été aboli, c'est là le salut. » (Yoga Vasistha).

« La tranquille paix qui vient lorsque toute espérance terrestre s'est éteinte, c'est le salut.

« A quoi bon beaucoup de paroles, une fois née dans le cœur cette contemplation indéfectible de Dieu ? Alors, ce pur état de paix qui se lève comme une aurore sur le cœur, où s'est apaisé tout plaisir dans les choses sensibles et toute joie des sens, c'est là ce que les sages appellent le salut ».

« Point de regard comme la Connaissance (de Dieu). Point de mortification ascétique comme la Vérité. Point de tristesse comme la convoitise. Point de joie comme le renoncement.

Deux ou trois ans passèrent ainsi. Je sentais que quelque chose dans la religion hindoue se dérobaît à moi. Je ne la saisisais pas, sans savoir pourquoi. Cependant, un jour, comme je méditais cet enseignement, ce perpétuel enseignement sur le Nirvana et le Samadhi, essayant d'en sonder le sens, Dieu, je pense, vint à mon aide. Comme dans la lueur d'un éclair, je perçus ce que ces formules cachaient peut-être plus qu'elles ne l'exprimaient; je me rendis compte, je « réalisai » le terme sublime de l'aspiration hindoue, cet idéal qui fascinait tout esprit hindou, qui influait sur toute activité hindoue. Ce fut plutôt une illumination intérieure qu'une découverte. Une seule fois, avant celle-ci, j'avais ainsi vu quelque chose. Cela défiait toute description.

Comme je l'avais déjà deviné, ce n'était pas, ainsi que certains le prétendaient, une absorption physique en Dieu — comme celle d'une goutte de pluie dans un fleuve; — c'était une chose bien plus grande qui exerçait son attrait sur le cœur hindou. Ce n'était pas, non plus, une absorption métaphysique en Dieu. C'était un état psychologique, l'état d'être absorbé, comme, j'imagine, pourrait l'être quelqu'un qui contemplerait un spectacle splendide ou écouterait une œuvre magnifique. Il n'y avait, certainement, pas extinction de la personnalité, extinction

de l'être; mais plutôt une réalisation de personnalité dans une absorbante communion de splendeur infinie.

Essayant d'expliquer ce véritable Nirvana, je disais en ce temps :

« Nous connaissons tous, pour l'avoir éprouvé, le
» pouvoir de l'absorption; nous savons comment il
» varie selon l'objet qui produit cette absorption et
» la fixité de sa contemplation. Nous constatons que
» même des objets de beauté uniquement terrestre,
» de charme terrestre, sont capables de produire
» une absorption devant laquelle s'évanouit dans
» l'oubli le monde extérieur tout entier, et où l'objet
» contemplé remplit tout l'horizon de l'esprit
» Voilà ce que nous constatons. C'est alors qu'in-
» tervient la conjecture de la raison. Si l'absorption
» peut atteindre ce point dans le cas de la simple
» beauté, du simple charme de la terre, que doit-il
» se produire quand la beauté incréée du Suprême,
» en Sa gloire sans voile, prend possession de l'âme ?
» Si un attrait terrestre peut, pour un temps, englou-
» tir toute la nature qui nous entoure, que sera-ce
» quand la lumière du Suprême éclate sur l'âme en
» splendeur sans nuage, lumière au prix de laquelle
» celle qui emplit cet univers n'est qu'une ombre,
» plus pure que la plus pure, plus douce que la plus
» douce, et plus douce encore ? Que sera-ce, sinon

» une absorption tellement profonde, que l'esprit
» plonge dans cette beauté infinie, n'ayant plus con-
» science de rien autre chose que de cette source de
» joie qu'il éprouve. Ainsi absorbée en une union
» transcendante, l'âme ne voit que le Suprême, n'est
» consciente que du Suprême. Inconsciente d'elle-
» même, sinon dans la mesure où elle est consciente
» de Lui, pour elle, les plaisirs sensibles s'en sont
» allés avec la souffrance, les espoirs avec la crainte,
» les désirs avec les répugnances, la vie avec la mort,
» car elle est, maintenant, là où tout cela est pour elle
» comme s'il n'était pas. Que dirons-nous ? Pour
» qui se trouve ainsi en présence de l'éternel, rien
» ne semble demeurer, sinon en Lui, de cette flot-
» tante fantasmagorie, rien, pas même l'être propre,
» qui, quoiqu'il existe de fait, — puisqu'il connaît
» et jouit infiniment de connaître — n'est cependant
» pas connu consciemment, tant il est absorbé dans
» la contemplation.

» Rien ne reste, sinon cette « réalisation » du
» Suprême qui transfigure l'esprit en soi-même par
» une transfiguration éternelle.

» N'est-ce point là ce Nirvana dont rêvaient les
» rishis de l'Inde et qu'ils éprouvèrent peut-être
» dans leur samadhi le plus profond ? Le Nirvana,
» à la fois, l'abolition de tout et la réalisation de tout ;
» l'abolition de toute la fantasmagorie du sens et du

» temps, de toutes ces ombres qui, quelle que soit
» notre estime pour elles, *ne sont pas*, quoi qu'elles
» puissent être, quand nous « réalisons » le *Seul* qui
» *est*.

» Mais combien différent est cet état, où l'on est
» absorbé dans la contemplation de Dieu, de cette
» absorption en Lui que tant de gens supposent !
» Non, ce n'est pas la disparition d'une petite chose
» dans une plus grande ; comme je l'ai dit, c'est bien
» plus et mieux qui attire à soi le cœur des enfants
» de l'Inde. Ce n'est point l'absorption physique ou
» métaphysique, c'est l'absorption psychologique
» de l'amour. En un sens, c'est bien une transe finale
» d'anéantissement et d'extinction — mais de quoi
» donc ? Non de quoi que ce soit qui puisse subsister
» devant l'éternel ; mais seulement du souci de soi,
» qui brûle dans le cœur, et de toute ignorance de
» la vérité ; c'est l'extinction de la préoccupation
» de tout rapporter à soi, l'extinction de toute vie
» d'égoïsme. Ce n'est point une extinction, mais une
» réalisation, la réalisation du VRAI par le *vrai* .. »

Ainsi écrivais-je, essayant de décrire ce que j'avais
vu « quoique seulement par transparence, obscuré-
ment ». Mais ce que j'avais vu, je l'avais vu. Dans
un éclair, j'avais saisi ce dont l'Inde était en quête,
et, à partir de ce jour, tout le thème de mon ensei-
gnement fut : « Sépulture et Résurrection », sépul-

ture de l'égoïsme pour revivre en Dieu, perte de sa propre vie pour la retrouver purifiée et transfigurée. Pour mes confrères, c'était un thème à sourires; pour moi, pour mes Hindous, comme j'allais bientôt le découvrir, un thème dont la grandeur dépassait toute idée.

Je ne tardai pas, en effet, à mettre à l'épreuve ma connaissance nouvellement acquise. Pendant la seconde année de mon séjour aux Indes, je m'étais trouvé en rapports avec un converti récent de l'hindouisme. Il s'appelait Dharmanand. C'était un homme de pensée et de spiritualité, très au courant de l'hindouisme qu'il avait présenté avec talent et succès. Il avait visité les principaux pèlerinages du Nord de l'Inde. Il possédait bien la littérature sacrée du pays et les idées religieuses en cours. Il parlait bien et se faisait bien accueillir des Hindous, qui l'exceptaient toujours de leur dédain général pour les convertis au christianisme. J'ai entendu des païens dire : « Rameswar (Dharmanand) ayant vu quelque chose, nous ne savons quoi, est allé vers vous, mais ses frères le regretteront ». Et, de fait, tous ses frères finirent mal. Une autre fois, comme il avait énuméré ses anciens pèlerinages, un vieil Hindou observa : « Et avec tant de mérite, il en est venu à ceci ! » Mais ils ne savaient pas la valeur ni le vrai mérite de ce converti, qui était venu au christia-

nisme pour des motifs bien différents de ceux qui l'emportaient d'ordinaire et d'une manière bien différente aussi. Certes, il ne ressemblait guère à beaucoup d'autres par son intelligence, sa compréhension du christianisme, son attachement à lui; et cependant, il était, parmi nous, désolé, et parfois je lui ai entendu dire : « Ah ! si je pouvais de temps en temps entendre de pareilles choses, mon cœur s'élargirait de dix coudées; mais j'ai le cœur brisé et je ne puis rien faire ».

C'est lui que j'allai trouver tout d'abord pour lui exposer ce que j'avais découvert et lui demander si c'était bien là ce dont les Hindous parlaient si souvent comme de leur but. Comme je poursuivais ma description, toute sa physionomie changea, et ce fut avec une sorte de tristesse sur le visage que, soupirant, il me répondit : « Oh ! samadhi très profond ! Sahib, vous avez trouvé. C'est là le trésor du cœur hindou. C'est la seule chose qui mérite qu'on la cherche. Continuez comme vous allez. » Il me conseilla quelques livres où la matière était traitée plus pleinement. Mais, après, plus d'une fois, il me dit d'une voix émue : Vous, l'Inde vous aime ».

Je continuai donc. A mainte reprise, je mis à l'épreuve cette clarté nouvelle, et partout avec succès ; même les plus incultes me renvoyaient un écho. Décrivant la chose dans un langage aussi sim-

ple que possible, en invoquant des faits tirés de la vie ordinaire, je voyais les visages les plus inertes s'allumer et j'entendais ces exclamations : « C'est cela ! Vous avez trouvé ! » Puis, en réaction, c'était le désespoir qu'eux leur causait le rappel de leur propre condition : « Mais ce n'est pas pour nous : ce serait le nain pleurant pour avoir la lune. Heureux si nous y atteignons après bien des renaissances ! »

Les paysans n'étaient point seuls à reconnaître ici une chose à quoi ne les avaient point habitués les missionnaires ; les brahmanes aussi le sentaient et le marquaient par leur manière de me parler, — avec hostilité, parfois, comme si le sahib n'avait aucun droit sur les choses de l'Inde ; mais parfois aussi avec plaisir : « Vous autres, les missionnaires, vous ne comprenez pas la religion, cependant, vous avez, vous, quelque chose pour vous : parmi eux, vous êtes le plus « spirituel ». Un autre me fit cette observation : « Vous avez beaucoup appris depuis notre rencontre il y a deux ans ». Je répondis : « Je ne vois pas grand changement ». — « Tout de même, vous avez beaucoup appris, » répéta-t-il. Une fois, j'employai une formule usuelle chez les Évangélistes : « Je suis sauvé ». Le brahmane avec qui je causais me lança un regard aigu et me dit : « Comment cela ? Je n'en vois pas de signe dans votre attitude ». Puis il ajouta : « Mais, pour vous, cela viendra certaine-

ment ». Un jour, je causais avec un brahmane, sur le bord du fleuve, quand un autre survint et, comme le sujet l'intéressait, il prit part à la conversation. Au bout de quelque temps, il se tourna indigné et dit à son confrère : « Quoi donc ? Vous, un enfant de l'Inde ! Et le sahib en sait plus long que vous ! » Un autre me disait : « Tout ce que vous avez qui vaille, c'est de nous que vous l'avez appris ».

De tels indices pourraient être multipliés indéfiniment. Par delà les mots, il y avait aussi l'attitude des Hindous à mon égard. Je pouvais y voir que j'avais saisi l'idéal hindou.

« Mais, demanderez-vous, les Hindous ne pensaient-ils peut-être point que vous renonciez au christianisme ? » Je ne le remarquai jamais et n'en eus jamais le moindre indice. Ils savaient ce qu'est un caractère ; ils ne s'arrêtaient pas à la pensée que j'étais en train de devenir un « néo-hindou ». Ils ne le désiraient, d'ailleurs, point non plus. Mes confrères, qui jugeaient avec justesse que l'anglicanisme perdait sa prise sur moi, ont pu croire que c'était la foi que je perdais : ce n'était pas la foi, c'était le protestantisme qui se minait lentement. Les Hindous ne s'y trompaient point.

J'ajouterai deux faits. Après six ans de séjour dans le pays, j'eus l'occasion de visiter, au cours d'une maladie, un brahmane récemment converti, étudiant

à l'université, qui promettait beaucoup. Je le trouvais dans un état de grande dépression religieuse, déçu complètement de la religion que nous lui donnions. Au bout de quelque temps, je me mis à lui parler du déracinement du moi par le moyen de la mort et de la résurrection mystique. A mesure que je parlais, son apathie se changeait en vif intérêt et il me dit avec stupéfaction : « C'est là précisément ce que j'entendais jadis et que jamais plus je n'entends maintenant ». Puis, il se tut quelque temps. Quand il reprit la parole, il me dit, pensif : « Savez-vous que les étudiants du collège (officiel) disent que vous êtes le seul parmi les missionnaires qui compreniez le christianisme ? » Quand l'un de leurs grands maîtres religieux vint de Calcutta, je fus le seul avec qui ils désirèrent qu'il discutât; et même, ils m'envoyèrent exprès une voiture.

Second fait. Avec plusieurs de mes confrères anglicans, j'avais donné des conférences religieuses, dans l'église protestante du lieu, pour les Hindous cultivés. L'intérêt soulevé par elles fut assez mince; cependant, pour nous faire plaisir, plusieurs des principaux d'entre les Hindous étaient venus de temps en temps. Je me plaignis à l'un d'eux de cette indifférence et lui en demandai la raison. Il dit que le choix de nos sujets ne pouvait les intéresser. Je lui répondis : « Eh bien, donnez-moi un sujet, je tâ-

cherai de le traiter.» Il me proposa le « salut ». Mon tour venu, je donnai la conférence. L'intérêt fut sans précédent. Avant ma sortie de l'église, plusieurs m'entourèrent, me dirent leur contentement, et m'invitèrent à aller entendre ce qu'ils avaient à dire sur le même sujet. En conséquence, le lendemain matin même, je fus prié d'assister à une conférence organisée par eux en réponse à la mienne, sous le titre : « Le salut selon l'idéal hindou ». J'y allai, j'assistai à la conférence, qui n'avait rien de remarquable car l'orateur n'était qu'un conférencier de fortune de l'endroit même. Après, quelques uns de ces messieurs vinrent à moi et me supplièrent de ne pas croire que c'était tout ce qu'ils avaient à dire en faveur de leur thèse et me promirent qu'ils allaient faire venir de Calcutta, exprès pour traiter convenablement la matière, un docteur (pandit). Cette fois, il y eut très nombreuse assistance et, d'abord, le discours fut suivi avec la plus grande attention. Mais, au bout de quelque temps, le grand homme se mit à injurier les Anglais. Là-dessus, un des principaux avocats de la ville se leva et déclara qu'ils n'étaient point venus pour entendre insulter la religion de personne, mais bien ce qu'était le salut selon l'idéal hindou. Cela déclencha une ardente dispute, un groupe de partisans s'étant formé pour chacun des deux orateurs en présence. Fi-

nalement, quelques messieurs hindous vinrent nous trouver et nous prièrent de nous retirer pour cette fois, promettant qu'ils organiseraient une troisième conférence, avec cartes d'entrée sur invitation, pour répondre à la mienne. Cela eut lieu, en effet; mais l'affaire avait alors traîné tout un mois, et l'intérêt fléchissait. La conférence fut honorable, mais passablement terne, et après cela, on laissa tomber l'affaire. Un an plus tard, comme je faisais allusion au peu d'empressement des Hindous pour nos conférences, un brahmane me répondit brièvement : « Quoi qu'il en soit des autres, vous auriez tort, vous, de vous plaindre; oubliez-vous quelle émotion provoqua votre conférence ? »

En réalité, j'avais tiré parti du savoir que j'avais recueilli, pour poser la question du christianisme en des termes intelligibles à leur pensée; aussi découvraient-ils, en lui, plus que bon nombre d'entre eux n'y avaient vu jusqu'alors. Mais cette mort et cette résurrection à quoi je faisais appel n'étaient point, quoique je ne m'en rendisse point compte alors, conciliables avec le principe de jugement propre, et ma conférence me rendit aussi suspect aux yeux de mes auditeurs protestants que respecté des Hindous.

Et maintenant, je me mis à appliquer mon idée à la solution des problèmes si longtemps mystérieux

pour moi; et, de jour en jour, je m'aperçus que ce qui m'était apparu plein d'ombre recevait un sens lumineux. Je n'étais plus le paysan contemplant ahuri le métier à tisser; j'étais le mécanicien qui comprend, et s'émerveille à l'ingéniosité du constructeur. Grâce à mon fil conducteur, je pus m'engager dans l'épais fourré de l'idolâtrie panthéiste des Hindous. Je saisis la signification de ce culte des créatures, dans le civaïsme, faisant appel au regard, pour obtenir la concentration, par le moyen des pierres barbouillées de vermillon ou rayées, des salagramans, de la forme spéciale des idoles, du symbolisme des peintures et du reste. Je compris le culte vichnouique, faisant appel à l'oreille dans les « mantras », les répétitions du nom, dans la musique sacrée et les danses, dans les circonstances qui entourent la « fête d'amour », calculées toutes pour exciter l'amour, et son perpétuel recours à l'ouïe pour provoquer l'extase. Je saisis le sens du « samadhi », ou mort mystique du fidèle en Dieu, du « mahabhava » ou amour extatique du fidèle de Vichnou, du « kaivalya », ou union en un du yogui, du « moukti » ou libération du védiste, et du « nirvana » du bouddhiste. En même temps, je perçus la raison des trois grands Sentiers hindous de Jnana, de Bhakti et de Karma (Connaissance, Amour, Œuvre) et d'où ils provenaient. Je discernai le but et

la signification des six grands écoles de philosophie, leur force et leur faiblesse, leur caractère de suppléance et les raisons de leurs divergences, quand il s'agit d'expliquer la relation qui existe entre le Suprême et la personne individuelle dans la Vision Béatifique. Je compris comment le panthéisme était entré dans la pensée hindoue, et combien ce panthéisme différait de ce que nous nommions du même nom. Je vis aussi comment l'idée d'incarnation avait éclos et comment avait pris naissance le système des transmigrations, ou, du moins, comment l'une et l'autre étaient demeurés.

Mais surtout, je me rendis compte de la possibilité de faire remonter toutes choses, dans la vie morale et spirituelle des Hindous, finalement à une ou deux sources : l'espoir d'atteindre l'état décrit, ou, au contraire, le désespoir d'y aboutir. C'était l'espoir qui avait mené à la contemplation et à la vie ascétique, qui était même à la racine de la « dévotion » et de « l'action sans désir », par le renoncement au monde pour toujours et à tout fruit de l'action, soit ici-bas, soit dans n'importe quel monde après cette vie. C'est le désespoir d'atteindre cet état qui était au fond de l'idolâtrie, en quête de profit ou de succès d'avancement dans le monde. Étant donnée l'humaine nature telle qu'elle est, l'enseignement du Nirvana était trop haut pour les masses, le désespoir

était inévitable; les hommes devaient se dire : « Les hauteurs du ciel ! Que pouvons-nous faire ? Plus bas que l'enfer ! Que pouvons-nous savoir ? » Et c'était bien ce qui était arrivé. Ce qui avait donné l'espoir à quelques-uns entraînait le désespoir pour le grand nombre. Ce désespoir, en s'étendant, devait conduire à quelque système du genre de celui des transmutations pour jouir du monde, puisque celui qui sauvait du monde était trop dur pour la majorité des hommes. Le culte de la créature, aux yeux de ces derniers, était requis pour fournir — dans la mesure exacte du bien opéré — le temps de s'élever par autant d'étapes de bien que peut en couvrir la créature au cours d'une existence. (1)

Je compris que la religion éternelle, dans le cœur

(1) On trouvera probablement que cette dernière phrase manque de clarté. Nous en convenons; mais nous avons voulu rendre littéralement le texte de l'auteur, par scrupule de traducteur. L'idée, au reste, paraît aussi claire que l'expression en est obscure : la béatitude narvinienne exige un si parfait détachement du monde que seuls les "saints" peuvent espérer la conquérir. Le commun des fidèles en désespèrent et se désespèrent. De ce désespoir naît tout naturellement la croyance à la métempsycose, qui permettra par des transmutations successives, de réaliser, au cours de plusieurs existences, la perfection que l'on désespère d'atteindre dans la limite de l'existence actuelle. Dès lors, l'espoir revient aux faibles cœurs qui, moyennant un simple ajournement de la béatitude, peuvent ne pas renoncer complètement et d'emblée, aux douceurs de la vie et aux joies du monde. L'épreuve n'est pas close à la mort et le bien qu'ils ont accompli au cours de leur vie figure en report en tête de leur prochaine existence. La série de ces épreuves succes-

des Hindous, implorait l'aide divine du christianisme, contre le désespoir qui était en train de l'y étouffer. Et nous offrions le christianisme comme destructeur et ennemi ! Le christianisme, nous le rendions inaccessible à l'esprit et odieux au cœur des Hindous, en l'opposant à ce qu'ils appelaient le « Sanatana Dharma », c'est à dire, l'éternelle Religion de Sacrifice du monde aux pieds du Suprême, tout comme s'y oppose l'idolâtrie, née du désespoir de cette religion éternelle enseignée par tous leurs sages. Aussi, toutes les âmes réfléchies et spirituelles de leur race s'écartaient de nous, tandis que nous attirions les gens frivoles et sans valeur, par l'attrait mielleux des avantages terrestres que nous leur offrions. La plupart de nos chrétiens indigènes n'auraient jamais dû venir à nous.

Lentement, très lentement, les brumes se dissipèrent et la vérité se dressa dans son dessin net et hardi. L'hindouisme, dans le sens où nous l'en-

sives sera terminée le jour, où le total des reports atteindra le chiffre parfait, prix de la béatitude.

L'idée est on ne peut plus claire, mais, nous le répétons, nous ne parvenons pas à la faire tenir dans l'expression littérale du texte original. Le voici du reste pour ceux que la chose pourrait intéresser :

" The creature-worship was required to provide the time to " ascend by such steps as the creature could take in a life-time for " good works, in the exact proportion in which they were done ".

Note du traducteur.

tendions, d'une religion particulière de la race hindoue, l'hindouisme n'existe pas. Leur langue, à eux, ne possède pas même ce mot. Ce qui existe, c'est, d'abord, le Sanatana Dharma, c'est à dire, l'éternelle Religion de Sacrifice pour s'attacher au Suprême seulement et que tous les sages de l'Inde ont proposée; ensuite, c'est le monde qui l'étouffe dans le cœur de l'Inde. Dans le cœur de l'Inde, l'espoir et le désespoir d'atteindre le Suprême étaient en lutte ; le désespoir prenait l'allure d'une jouissance du monde et d'un oubli de Dieu : mêlés ensemble sous les yeux de l'étranger, ils étaient regardés par lui comme une seule et même chose, pour laquelle il avait inventé le mot « d'hindouisme ».

Voyant nettement qu'il y avait parmi les Hindous une vraie religion, je ne voyais pas moins clairement combien grand et douloureux était le besoin qu'ils avaient de Jésus, Fils de Dieu, et quelle tristesse leur laissait, privée de Lui, leur religion. Ne voir le salut que comme Balaam voyait l'étoile de Jacob: « Je vois, mais non de près. J'aperçois, mais de loin », c'était presque plus triste que de ne pas le voir du tout. Il n'y avait que les âmes les plus élevées en spiritualité qui fussent à même de jeter un regard vers le sentier que leur indiquaient leurs sages hindous, et même celles-là n'entrevisaient d'espoir qu'après de « nombreuses naissances ». Le reste ne

trouvait là qu'une raison de désespérer du salut et de se tourner vers le monde, pour y chercher le plaisir qu'il peut promettre. Et l'avancement, si tristement et péniblement obtenu dans un monde, pouvait se perdre dans un autre, et cette série de morts et de vies dans le tourbillon universel pouvait durer toute l'éternité. « Mais, s'il en est ainsi, disais-je à un vieux brahmane qui causait avec moi, c'est bien triste ! » Il me répondit tranquillement : « La vérité aussi est bien triste ».

Telle était le véritable point faible de l'hindouisme. Il proposait la fin, mais n'offrait pas le moyen, du moins un moyen tel que tout homme de bonne volonté pût s'en servir. Il offrait bien un moyen, en effet, mais, de leur propre exposé, il apparaissait si long et si difficile à employer, si peu adapté aux forces moyennes de l'homme, tellement incertain, que, pratiquement, l'immense majorité des humains ne pouvait songer à s'y arrêter. Il ne pouvait mener les foules qu'au désespoir, quel que fût son pouvoir d'exciter à un effort surhumain quelques âmes de choix. Aussi, grande était la porte et large la route que prenaient ceux qui désespéraient du Suprême, tandis que petite était la porte et étroite la route que prenaient ceux qui espéraient le Suprême et renonçaient à tout pour l'atteindre; et il y en avait peu qui passaient là. A moins de quelque

aide divine, le désespoir était inévitable pour les multitudes de l'Inde. La nature humaine est trop faible pour que chacun, laissé à soi-même, s'ouvre la voie de sa mort et de sa résurrection.

Or, cette aide d'En-Haut, les sages de l'Inde, ne la possédant point, ne la pouvaient offrir. Tout ce qu'ils pouvaient, c'était de signaler l'immense tristesse d'un monde sans fin, qui met son ardente flamme dans le cœur, la joie éternelle de lui échapper pour jamais, et, ayant fait cela, de laisser chacun pour soi tracer son chemin indépendant de mort et de résurrection, pour accomplir sa libération personnelle. Jamais aucun des sages de l'Inde ne découvrit ni, à plus forte raison, n'ouvrit un chemin public, par où, — comme dans le christianisme, en union avec Notre-Seigneur qui, le premier, fut enseveli ressuscita, monta au ciel, s'assit à la droite du Père, — tous, du moindre au plus grand, pussent facilement, sûrement, infailliblement, accomplir leur propre sépulture et résurrection. Tout ce qu'ils promettaient à ceux qui, intrépidement, constamment, suivraient le sentier, sans dévier jamais, c'était, que, pas à pas, de naissance en naissance, le voile nuageux qui couvrait leur nature s'épurerait, s'éclaircirait peu à peu et que l'esprit immortel brillerait au travers; ou bien que l'écran, formé par ce voile du monde, se séparerait en deux et qu'ils ne feraient

qu'un avec l'éternel, ou seraient en présence de l'éternel, délivrés à jamais. Mais longue et terrible était la mortification, exemplaire l'indifférence qu'il fallait atteindre à l'égard de toute chose, soit connue sur terre, soit contée du paradis; difficiles au delà de toute mesure, la formation de la volonté, le recueillement d'esprit et l'apaisement qui devaient être réalisés avant que l'on touchât au but; et il n'était personne vers qui il leur fût donné de regarder, en qui pût leur être donnée la force d'accomplir l'effort. Ce n'étaient pas des années, mais des vies, qui tenaient lieu de bornes milliaires sur cette affreuse route de la délivrance, « dont les étapes interminablement allongées semblaient s'étendre à mesure qu'on avançait ». Est-il étonnant que l'esprit s'affolât de la perspective, que bien peu eussent la hardiesse de s'engager sur la route? La merveille était qu'il y en eût, et cependant, l'Inde en avait produit beaucoup. Que dis-je? C'est l'Inde qui avait inventé ce voyage. Sous l'impression de cette idée, j'écrivais à cette époque :

« Lorsque nous considérons l'ardu sentier du
« yogui et nous rendons, même imparfaitement,
« compte de l'abnégation qu'il exige, qui d'entre
« nous peut se défendre d'un respect profond pour
« ce peuple hindou? S'il en est un, qu'il réfléchisse
« encore au long combat d'une race tombée pour

« connaître Dieu, combat prolongé sans trêve d'âge
« en âge, malgré des mécomptes sans fin et d'inces-
« santes défaites. Qu'il songe à la patience infati-
« gable, à l'indomptable constance, à l'entier sacri-
« fice de soi, nécessaires pour suivre le sentier de
« Yoga, avec le seul espoir de se trouver, après
« maintes « naissances », face à face avec Dieu et de
« perdre son moi en Lui. Si nous étions capables de
« comprendre, notre sympathie ne manquerait point.
« Mais qui comprend ? Si l'on se contente d'une vue
« superficielle sur l'Inde, on n'aperçoit que des
« prosternements devant le bois et la pierre :
« « l'homme seul apparaît vil » ; mais que l'on pé-
« nètre un peu : on distingue, parmi tout ce gaspil-
« lage, une chose — inconnue, parfois, et défor-
« mée — si noble, pourtant, en soi, si droite, si fi-
« dèle, si pure, que les yeux qui regardent s'inon-
« dent de larmes. Qu'est-ce donc qui, à travers les
« âges, n'a cessé de pousser son effort alors que l'ex-
« périence, sans cesse, prouvait la vanité de tout
« effort ? Qu'est-ce donc qui, malgré l'échec de
« chaque effort, n'a jamais renoncé à la lutte ; après
« la déception de toute confiance, n'a jamais perdu
« la foi ; dans le dessèchement de tout espoir, n'a
« jamais désespéré ; en dépit du transissement de
« toute aspiration, jamais ne s'est laissé envahir par
« le froid ? Combien courte est la vue qui ne recon-

« naît le Verbe que lorsqu'il est incarné en Jésus et
« reste incapable de le voir lorsqu'il est dans le cœur
« de l'homme ! Quelle étroite vision que celle qui
« voit la lumière luire dans les ténèbres et les ténè-
« bres ne la point comprendre, dans le seul cas du
« rejet de Jésus par les Juifs, et ne reconnaît pas la
« même aventure depuis l'origine de l'espèce hu-
« maine ! Qu'est-ce donc qui, dans l'Inde, fit appel
« à l'élément spirituel de l'homme, et qu'est-ce qui,
« dans l'homme, répondit à cet appel ; qu'est-ce que
« ce « sentier de Yoga » qui s'ouvrit alors par ce
« précepte initial : « Cesse de faire le mal, apprends
« à faire le bien », qui continua par le recueillement
« et la prière mentale, s'acheva dans l'anéantisse-
« ment du moi-centre-du-monde et l'union avec le
« Suprême dans l'amour, l'union de la Solitude-
« avec-Dieu ; qu'est-ce là, sinon une image du mys-
« tère du Christ : le sentier du salut tracé dans son
« corps, par l'Incarnation, sa vie sans péché, son
« ensevelissement, sa résurrection, son ascension,
« son établissement à la droite du Père pour jamais ;
« qu'est-ce, sinon l'effort pour réaliser, chacun, per-
« sonnellement, ce que Jésus-Christ, une fois pour
« toutes, réalisa : mort à soi et résurrection en Dieu,
« car : « Celui qui trouve sa vie la perd, et celui qui
« la perd en vue de moi et de l'Évangile hâtera son
« entrée dans la vie éternelle » ?

Ainsi donc, après bien des années, je constatais l'ardent besoin de l'Inde et notre fatale erreur à son sujet. Ce qu'elle demandait, c'était un amour pour accomplir, non une hostilité pour détruire; le Christ Consommateur, non l'Anglican Destructeur; l'Aide divine, contre le désespoir spirituel et en faveur de l'éternelle religion, qui sacrifie toute chose pour atteindre à Dieu. Quel bon combat elle avait livré, l'Inde, avec les armes qu'elle avait à la main, pour la Connaissance! Mais ces armes ne pouvaient suffire. Et, comme je considérais ces choses, un grand amour et un grand respect emplirent mon cœur, m'attirant toujours plus près de ce peuple si noble et si malheureux. Et un désir croissait en moi de mettre pratiquement à sa portée les moyens que le Père lui-même avait fournis, de sorte que tous, du plus petit au plus grand, pussent atteindre le but que leurs sages unanimement leur avaient montré. « Ils n'ont, pensais-je, que l'ensevelissement et la résurrection chacun pour soi, indépendamment les uns des autres; que serait-ce s'ils pouvaient entrer dans la voie chrétienne de l'ensevelissement et de la résurrection en commun? Leur voie est ardue, longue et incertaine; ils ne sont jamais sûrs d'arriver; seules les âmes les plus parfaites peuvent s'y engager; notre voie, que trace, le premier, Dieu dans la chair, mourant et ressuscitant dans la chair, et

que nous, après Lui, par la foi et regardant vers Lui, nous traçons, à notre tour, en commun, par la mort et la résurrection en Lui, principe de tout, — notre voie est facile, assurée, infaillible, pour tous, en cette vie, sans que nous ayons besoin de recourir à une interminable série d'autres existences, pour la parcourir étape par étape, avec le risque de perdre le gain acquis, au lieu de l'accroître par un gain nouveau. Ah ! si j'étais capable, seulement, de la leur proposer, de manière à la leur faire comprendre et à la leur faire suivre ! »

Je voyais bien, en effet, dès lors, que cette aide divine que n'avaient et ne pouvaient donner les Hindous, je l'avais, moi, entre les mains, dans l'incarnation et l'humanité sacrée de Notre-Seigneur.

Mais, à côté de cette connaissance, j'en trouvais en moi une autre, qui se développait en moi : le protestantisme manquait de certains caractères et de certaines données, indispensables pour triompher de l'hindouisme en l'achevant, car, comme les Hindous eux-mêmes le disaient : « L'hindouisme est un arbre qui ne tombera jamais, tant que le manche de la hache qui l'attaque n'aura pas été tiré de son bois ». A mesure que mes yeux s'ouvraient sur la réalité du cas, je me rendais compte que jamais le christianisme, tel que nous l'entendions et le proposions, ne donnerait l'achèvement au Sanatana

Dharma (religion éternelle) des Hindous, et même n'arriverait pas à lui tenir tête. Aussi, dans les dernières années, j'avais presque abandonné la prédication pour l'étude de la pensée et de la spiritualité des Hindous, et ce, non seulement parce que cela m'intéressait, mais aussi parce que j'avais en vue un dessein bien défini — et ce n'était rien de moins qu'une réorganisation de toute l'œuvre de la mission aux Indes.

Plus j'étudiais, dans ses livres sacrés, la pensée et la spiritualité de l'Inde, plus je me persuadais qu'il y avait, dans l'idéal religieux et dans la philosophie des Hindous, quelque chose que le protestantisme était incapable d'affronter; en d'autres termes, par certains défauts qui se trouvent en lui, le protestantisme est empêché de jamais vaincre, en l'achevant, la religion hindoue. Je vais indiquer ces défauts; ajoutés aux causes de l'insuccès anglican que j'ai signalé plus haut, ils étaient suffisants à mes yeux pour condamner l'anglicanisme en tant que religion universelle et religion du Christ.



CHAPITRE XII

IMPUISSANCE DU PROTESTANTISME

I. REJET DE L'AUTORITÉ.

Je ne me rendais pas compte, alors, que la mort et la résurrection, comme je les concevais, étaient incompatibles avec le principe de jugement propre, tel que nous l'enseignions et le pratiquions; mais je voyais très bien que rien de moins que l'exercice effectif de l'autorité (« M'écoutant, c'est Lui que vous écoutez; me méprisant, c'est Lui que vous méprisez »), ne pouvait faire front au système de « gourous » des Hindous. Voici quel était ce système :

La seule chose que Dieu apprécie est votre renoncement propre accompli, par la foi, en son nom. Le sentier que vous prenez pour l'accomplir, il n'en a cure. D'où la règle suivante : Trouvez un maître spirituel quelconque qui vous parle au nom de Dieu. Prenez-le comme le représentant de Dieu pour vous, obéissez-lui pour Dieu. Le suivant dans l'obéissance de foi, suivez-le dans la lumière, suivez-le dans les ténèbres, suivez-le quand il vous semble qu'il vous

mène de travers, suivez-le quand il vous paraît vous mener droit. Ne doutez jamais quand vous êtes avec lui, car il est l'organe. Mais c'est le Suprême que toujours vous suivrez; et tout est fait pour lui. Qu'il ait tort ou raison en ce qu'il vous dit, en le suivant vous avez toujours raison, abandonnant votre jugement pour Dieu : vous travaillez *pour Lui*. Ne doutez jamais, car nul sacrifice sans foi n'est d'aucun prix aux yeux de Dieu, d'aucun profit, ni en cette vie, ni après la mort. Avec une foi inébranlable, accueillez votre maître, pour Dieu. S'il vous commande, pour votre salut, de vous tourner les pouces, tournez-vous les pouces en toute foi et obéissance, et *vous serez sauvé*. En inébranlable foi dans votre maître, comme dans le Suprême et pour sauver votre âme de ce monde, anéantissez-vous à ses pieds et cet anéantissement, que vous lui avez fait pour Dieu, sera accepté par le Suprême comme fait à Lui-même, et vous serez sauvé (1).

(1) Les Hindous content nombre de traits pour montrer le pouvoir, en elle-même, de cette foi aveugle au gourou ou maître spirituel, par exemple : Un gourou voyageait avec un de ses disciples, quand, sur le soir, ils arrivèrent à un large fleuve plein de crocodiles. " Hélas, dit le maître, nous sommes perdus ! Qu'allons nous faire à présent, car le fleuve est plein de crocodiles ? " Le disciple répondit " Maître, en votre nom, je puis tout affronter ". Et tout en criant : " Jaya, gurudeva ! " (victoire à mon maître !), il plongea dans l'eau, et les crocodiles, fuyant à droite et à gauche, jamais ne le touchèrent. Voyant cela, le maître se dit : " Je ne savais pas que j'étais un si grand homme, et, criant : " Jaya, mujko ! " (victoire à moi !), il plongea aussi ; mais il avait à peine touché l'onde, que les crocodiles, se jetant sur lui, le dévorèrent.

On demandera : Comment les Hindous résoudront-ils l'objection qu'un gourou peut commander des actes différents de ceux qu'un autre commanderait ? — Ils répondent à cela : Il n'y a aucune différence quant au pouvoir de sauver, à condition que chacun suive son propre gourou, d'une foi sans aucun doute, en simple obéissance. C'est, d'ailleurs, un fait général, là-bas, que tout enseignement — par suite de l'acceptation unanime de la loi de continuité — garde toujours un air de famille, tant pour les faits que pour les noms. Il revient au même que ce soit Khoda ou Rama ou Krishna, pourvu que le fidèle ait la même indubitable foi. Ils content une histoire qui le démontre bien.

Un rajah, voyant ses sujets troublés par les controverses religieuses entre Hindous et musulmans, manda le principal brahmane et le principal moulvie (1) et leur notifia qu'ils eussent à déterminer, une fois pour toutes, le vrai nom de Dieu, leur promettant de le faire admettre, que ce fût Rama ou Khoda. Comme ils avouaient leur impuissance à se convaincre l'un l'autre et à trancher la question, le rajah leur dit : « Ce n'est point là une difficulté. J'ai ici un tigre qui n'a rien eu à manger depuis une semaine. Chacun de vous va choisir le nom qu'il prétend le vrai et l'un après l'autre vous entrerez

(1) Docteur musulman.

dans la cage : celui qui échappera au fauve affamé sera celui qui possède le nom vrai ». Il semblait qu'il y eût une difficulté : la question de savoir qui entretrait le premier ; mais, quand elle se posa, l'Hindou, sans hésiter, offrit d'entrer d'abord. Il se dirigea vers la cage, entra sans broncher, et, parmi les acclamations de la foule, le tigre vint s'étendre à ses pieds sans lui faire le moindre mal. Il le caressa un moment et se retira sans une égratignure. On était dans l'ébahissement devant le pouvoir du nom. Il fut convenu que, le lendemain, le mahométan tenterait l'épreuve. Mais ce qu'il avait vu l'effraya ; il douta. Il fut pris de terreur et, quand vint la nuit, il alla trouver l'Hindou, avoua ses craintes et le pria de lui apprendre le nom qui avait vaincu le fauve. L'Hindou consentit et passa toute la nuit à lui apprendre le nom de Rama. Le lendemain matin, tous s'assemblèrent de nouveau et le mahométan se disposa à entrer dans la cage. A peine l'avait-il fait, que le tigre se jeta sur lui et le mit en pièces. Or, cette nuit-là, l'Hindou gémissait et pleurait et se roulait désespéré sur le sol : « Oh ! Rama, Rama, tu as fait de moi un meurtrier, tu as fait de moi un meurtrier : je lui avais donné ton nom et ton nom ne l'a pas sauvé ! » Comme il se lamentait de la sorte, Rama lui apparut dans un éclat éblouissant et dit : « Lève-toi ! Ne t'attriste point ni ne te trouble. Il n'a pas dit

le nom que tu lui avais donné. Il a dit : « Khodarama, Khodarama. Je suis Rama; je suis Khoda ; je ne suis pas Khodarama ». Dans sa terreur, le mahométan avait dit les deux noms, espérant que l'un des deux le sauverait : ce manque de foi l'avait perdu.

Notre système anglican ne pouvait tenir en face du système hindou. En vérité, il n'y avait, en lui, ni autorité divine, ni foi. Ce qu'il y avait en lui d'autorité, c'était ce qu'il nous plaisait d'y en mettre : c'était nous qui à cette autorité donnions le sens et l'autorité même. Nous disions que l'anglicanisme était l'autorité, c'est-à-dire la Bible ou l'Église; mais lui ne disait pas cela. Alors, comment pratiquer, par soumission de nous-mêmes à la Bible ou à l'Église, la mort et la résurrection ? Ensevelissement et résurrection, c'est le renoncement à soi de toute façon, directement et indirectement, en Dieu, et comprenant, évidemment, le jugement propre et la volonté propre. Ensevelissement et résurrection, c'est l'abandon du point de vue personnel, pour l'adoption du point de vue de Dieu sur toute chose. Le protestantisme exige que, du moins, le jugement propre demeure en nous. Un jour, à une vieille dame qui faisait allusion à la « corruption » de l'Église romaine, je demandai comment elle connaissait cette « corruption », puisque cette Église parlait encore au

nom de Dieu. « Ah ! M. W., me répondit-elle piquée, je me sers de ma propre intelligence ». C'est là le contraire de mort et résurrection, puisque, à tout le moins dans l'ordre du jugement, vous gardez votre ancien jugement.

D'autre part, le jugement le plus fort peut être retourné par un jugement plus fort encore; mais toute l'intelligence qu'il y a au ciel et sur la terre est incapable d'émouvoir une simple petite fille qui, dans sa foi, répond : « Papa l'a dit. » Nous, de même, nous étions impuissants devant les natifs qui nous disaient, dans la simplicité de leur foi : « Nous sommes incapables de discuter, mais persuadez nos prêtres et nous vous suivrons ». Il était parfaitement inutile, je le voyais, d'opposer à une pareille foi la Bible interprétée par nous ou de dire : « Allez à Jésus, je ne suis pas Lui ». Nous, missionnaires, nous devions, pour les natifs illettrés qui nous entouraient, être Lui ; nous devions parler avec son autorité et dire : « En m'écoutant, c'est Lui que vous écoutez; en me rejetant, c'est Lui que vous rejetez ». Rien d'autre et rien de moins ne résoudrait le cas. Si nous ne le faisons pas, si nous ne pouvons le faire, alors, la cause du christianisme était perdue aux Indes, et, perdue là, elle l'était partout.

Or, dans notre anglicanisme, une telle autorité n'existait nulle part, et je commençais à voir qu'il

n'y avait point place pour elle: car une autorité souveraine et universelle était incompatible avec notre principe de libre examen. Tout ce qui nous était possible était de la revendiquer pour la Bible. Et cela ne suffisait point. Car et l'autorité de la Bible et celle de notre interprétation de la Bible ne reposaient que sur notre autorité à nous. Le protestant qui accepte la Bible comme la parole écrite de Dieu ne se rend pas compte qu'il dépend de l'Église catholique pour l'autorité de la Bible.

Il est, en effet, évident que, si l'on écarte l'autorité de l'Église catholique, il n'y a pas un protestant dans le monde, qui soit capable de fournir une raison valable de sa croyance que « les Écritures sont la parole du Dieu qui est au ciel ». Le livre ne porte pas témoignage de lui-même; l'attestation qu'il est la parole du Dieu qui est au ciel lui doit venir du dehors. Tel le mendiant vagabond, qui déroule le récit suspect de sa misère, est incapable, sans un témoignage extérieur à lui, de faire recevoir l'affirmation de sa propre honnêteté, portée par lui-même sur lui, ou celle qui se lit dans le livre qu'il exhibe : car la question se pose de nouveau, devant la déclaration par laquelle il proteste de son honnêteté. S'il peut produire un écrit authentique attestant son honnêteté, une authentique lettre de recommandation, il pourra en tirer du bien. L'Église

catholique qui a possédé la Bible et en a eu la garde depuis l'origine est, de toute évidence, ce témoin extérieur de sa nature et de sa provenance. Le protestant, qui la reçoit comme parole de Dieu écrite, dépend d'elle pour l'autorité de cette Bible. Or, s'il lui faut s'en remettre à elle du fondement même de sa foi, pourquoi ne s'en remet-il pas à elle de toute la vérité de sa religion ?

En résumé : La seule doctrine, qui puisse fournir un fondement pour la mort et la résurrection spirituelles, est une doctrine qui procède de l'autorité du Dieu vivant ; et, pour trouver pareil enseignement divin et infaillible, l'existence de la sainte Église catholique romaine est une condition *sine qua non*.

II. REJET DE LA « VOIX VIVANTE » ET DE LA PRÉSENCE RÉELLE

En tant que protestants anglicans, nous ne pouvions prêcher qu'un Jésus historique, non un Jésus présent. Notre Jésus était un homme-Dieu qui vivait et parlait il y a environ deux mille ans, qui avait quitté le monde et regagné le ciel après environ 33 ans de vie sur terre. Il n'était donc plus avec nous, ici et maintenant. Sa voix ne s'entendait plus, Son humanité sacrée n'était plus présente. Il ne

nous était pas possible de dire, comme certains protestants ridicules : « Je vais tout droit au Christ, je n'ai pas besoin d'intermédiaires humains ». Le Christ n'était pas vivant maintenant dans le monde, de sorte qu'il nous fût possible de nous lever et d'aller à Lui. Sans doute, nous possédions des « paroles du Christ », relatées pour nous dans des livres historiques; mais des paroles du Christ, simplement relatées dans des livres historiques, n'emportent pas l'autorité du Christ si elles n'ont le sens du Christ. Si elles ont, pour différents lecteurs, des sens différents, aucune de ces significations ne peut être regardée comme la parole du Christ, car aucune d'elles n'a son autorité. Aucune d'elles ne possède, si je puis dire, « la puissance ou le pouvoir verbal du Fils vivant de Dieu », de sorte que en l'écoutant, c'est Lui que vous écoutiez effectivement; qu'en le rejetant, c'est lui que vous rejetiez. Or, les paroles purement historiques, sans le sens et l'autorité, ce n'était pas assez pour tenir tête aux fidèles de Vichnou. Ils opposaient les paroles de Krishna — paroles historiques pour eux — à nos paroles historiques du Christ; et, tandis qu'ils acceptaient les unes et les autres, ou étaient prêts à le faire, moyennant interprétation par eux des paroles du Christ, nous, nous refusions d'accueillir Krishna, en nous fondant sur notre interprétation des paroles historiques du

Christ. En outre, le fidèle de Vichnou pouvait invoquer une interprétation traditionnelle; nous n'avions, nous, que notre interprétation personnelle. Si nous faisons allusion à des divergences d'interprétation des paroles de Krishna, la riposte était vraiment trop facile. Comment nous tirer de là ?

Ensuite, la doctrine hindoue des incarnations multiples semblait, d'une certaine manière, l'emporter sur la nôtre d'une seule descente du Suprême. Leur Dieu était descendu à maintes reprises, quand le *dharma* était négligé, quand les bons devaient être secourus et les méchants châtiés. Notre Dieu n'avait passé que 33 ans sur la terre et avait ensuite laissé à son sort l'humanité, sans une voix pour lui parler d'en haut, sans divine présence au milieu d'elle, sans guide, sans consolateur.

Et c'est ici que le protestantisme me laissait en plan. Niant l'autorité vivante et infaillible, qui parlait au nom du Christ, si bien que l'entendant nous entendions le Christ, que l'écoutant nous possédions, non seulement ses paroles historiques, mais encore son sens et, partant, son autorité, il n'était plus même capable d'opposer l'autorité du Christ à celle de Krishna, bien moins encore d'amener à rejeter Krishna en faveur du Christ. Niant la présence réelle, il nous laissait un Christ moins pitoyable, moins généreux que Krishna.

Le Christ avait dit : « Voici que je suis avec vous toujours ». Il avait tenu sa promesse. Il était là, parlant « toujours » par l'Eglise, consolant et fortifiant « toujours » par le saint sacrement. Au XVI^e siècle, les protestants avaient rejeté tout cela, et je me trouvais, moi, au XX^e, sans défense contre l'Inde, ou plutôt, sans moyen de gagner son cœur plein d'amour.

Et je pourrais signaler un autre vice du protestantisme en face de l'hindouisme des Vaishnavas : c'est sa dénégation des privilèges uniques de Marie. La Mère de Jésus n'était, de la sorte et conformément à ce que les protestants affirmaient avec insistance, qu'une « femme ordinaire ». Ceci encore laissait le christianisme sans défense, devant la doctrine hindoue des incarnations multiples. Si l'incarnation était un fait « unique », il devait y avoir une femme « unique » à qui le privilège fût octroyé d'être, seule parmi toutes les femmes, la mère de Dieu.

III. REJET DE L'ASCÉTISME

Si je cessais de considérer tous ces manques, je constatais à l'évidence que la vie religieuse de ces gens et leur esprit religieux étaient plus hauts et plus pleins que les nôtres ; tant la dévotion que la vie ascétique étaient chez eux plus développées que

chez nous. La religion dominait leur vie de chaque jour et en pénétrait tout le détail. Ils avaient leurs ablutions et lustrations, leurs temples et leurs autels, leurs offrandes et sacrifices, leurs fêtes et leurs jeûnes, leurs *mantras* et leurs *mandalis*, leurs cortèges et leurs pèlerinages, leur musique sacrée et leurs danses, et mille autres choses, toutes conçues avec une ingéniosité raffinée, pour stimuler le sentiment religieux du peuple, baignant de religion tous les détails de leur existence, imposant à chacun quelque chose à faire pour la religion, la couvrant de l'extérieur contre tout risque et tout découragement.

Chez nos protestants indigènes, au contraire, régnait l'incolore, négative et factice existence dont j'ai parlé. Dans notre anglicanisme, en effet, nous possédions si peu de chose qui pût être proposé aux masses pour exprimer leur vie religieuse; si peu de chose pour la nourrir si, par la grâce de Dieu, elle s'éveillait! Là où l'étincelle vitale avait jailli, le feu bientôt ne faisait que couver pour vite s'éteindre, faute d'aliment. Nous n'avions ni autel, ni sacrifice, ni crucifix, ni prêtre, ni chapelet, ni angélus, ni reliques, ni pèlerinage, ni méditation, ni vie ascétique, ni célibat, ni virginité, et, finalement, je voyais que, si nous avions réussi à substituer, à toute cette vie qui m'entourait, la misère de nos chrétientés indigènes, la chaleur et la coloration de la vie

auraient disparu en grande partie de ce pays, appauvrissant les Indes. Mais jamais nous n'y arriverions.

Plus clairement que jamais je voyais qu'il était inutile de continuer dans la même voie. Partout montait la même plainte : « Votre œuvre de mission ne fait pas de bien à ce pays, et elle lui fait du mal ». Les civils européens n'aimaient point avoir affaire aux chrétiens indigènes et la plupart n'en voulaient point comme domestiques. Le nom de chrétien indigène avait une signification proverbiale dans tout le pays. Notre œuvre était un échec. Ce n'était pas un parti pris envieux qui la jugeait de la sorte : il devait en être ainsi. Nous pouvions continuer aussi longtemps qu'il nous plairait : plus nous irions, plus éclatant serait l'échec. Dès maintenant, la prédication dans les rues ne rencontrait aucune faveur, la distribution de Bibles et de brochures ne provoquait que le dégoût, les tournées de mission, sauf comme parties de campagne, étaient du temps perdu. Tout se résumait en mots, en mots, en mots, et les mots ne faisaient guère que détruire, condamnant ceci, protestant contre cela, proscrivant autre chose, si bien qu'il restait, en tout et pour tout, la lecture de la Bible, la prière, soit à l'office, soit hors de l'office du dimanche; et quant à celui-ci, comme les natifs étaient sans lettres, ne sachant comment

lire ou prier, ils s'en dispensaient largement et ne priaient point chez eux.

Partout où nous obtenions audience et faisons entrer notre protestantisme, je m'apercevais que la foi simple, l'obéissance religieuse et le respect, la déférence à l'autorité et l'humble piété tendaient à décroître; l'indifférence religieuse, l'égoïsme, le matérialisme pratique, l'indépendance absolue — particulièrement à l'égard de Dieu — même l'ir-réligion franche s'établissaient. Les indigènes eux-mêmes nommaient le christianisme la religion du « fais à ta guise ». Pour convaincre l'esprit et gagner le cœur du peuple hindou, nous avions à prêcher le christianisme tout autrement.

Ainsi donc, au moment de quitter l'Inde, après sept ans de mission, je me trouvais dans une disposition bien différente de celle où j'avais entrepris mon œuvre.

Depuis plus de sept ans, deux courants de direction opposée n'avaient cessé d'agir sur moi. Tout ce que j'avais entendu, constaté, éprouvé avait fait décroître en moi mon respect pour le protestantisme, tandis que croissait à mesure mon respect pour la pensée et la spiritualité hindoues. Ces deux courants, lents et faibles au début, avaient gagné, avec le temps, de l'ampleur et de la force, si bien que, finalement, ma confiance dans le protestantisme était

entièrement perdue et que je trouvais, à sa place, une sorte d'horreur, causée par ses effets paralysants sur tous ceux qui avaient, pour lui, quitté d'autres religions. En revanche, ma foi au Fils de Dieu demeurerait intacte et très grand était mon respect pour l'Inde et sa spiritualité.

Au moment de partir, après sept ans, je me trouvais dans le cas d'un homme qui aurait pris un chemin, d'abord assez bon, puis boueux, d'une fange qui monte à la cheville, au genou, aux reins, et qui, regardant devant lui à travers la brume, le verrait se perdre dans un marécage. J'étais au bout du chemin; une période de ma vie était close; je ne pourrais jamais plus recommencer; l'échec était trop complet. Je le sentais par une sorte d'instinct. S'il n'existait pas autre chose, la cause chrétienne était perdue aux Indes; perdue là, elle l'était partout, car, ou bien le christianisme était une religion universelle, ou bien il n'était pas une religion du tout.

Or, il y avait autre chose; et je le savais. Le protestantisme échouait lamentablement; mais le catholicisme restait. Au cours des six derniers mois, presque inconsciemment, je l'avais gardé présent à l'esprit, comme la réserve suprême, où me rabattre dans le cas où le combat pour le Christ et la foi ne pourrait être maintenu autrement. Ce moment, je le sentais, était arrivé. C'était la seule voie ouverte.

Au moment de quitter les côtes de l'Inde, j'étais décidé, durant mon congé de dix-huit mois au pays, à étudier à fond le catholicisme romain, à reconnaître s'il peut être reçu par un homme qui croit vraiment au Christ. De lui, je ne savais à peu près rien, sinon qu'il semblait posséder les éléments, nécessaires pour tenir tête à l'hindouisme et gagner au Christ la race hindoue. Pour un tel gain, j'étais prêt à payer n'importe quel prix.

Cependant, jusqu'alors, je savais peu de chose sur la nature de la lutte et l'étendue de l'humaine faiblesse. Quoique, au plus profond de moi-même, brillât l'étincelle de la foi et de l'amour, en toute chose j'étais un protestant, aussi fort que n'importe quel Évangéliste, ou Ritualiste, aussi fort que n'importe lequel de mes frères de l'Église Anglicane établie par Acte du Parlement.

CHAPITRE XIII

LA CONVERSION

Une question pourrait se présenter ici : « Si l'Inde, ainsi que vous le dites, ouvrit vos yeux sur la fausseté de votre religion, comment se fait-il que vous ne vous soyez pas fait brahmane plutôt que catholique ? »

Je réponds : d'abord, l'Inde ne m'avait pas montré la fausseté de ma religion; elle n'avait cessé d'illuminer ma foi et de l'affermir par la réflexion et l'observation. Ce qu'elle avait fait, c'était de me faire toucher du doigt le caractère antireligieux du protestantisme et de son principe de libre examen. Cela dit, je puis ajouter que la raison pourquoi, même en tant que protestant, je ne songeai pas un instant à me tourner vers le « Sanatana Dharma » des Indes, ce fut que j'avais la foi. Je croyais en fait que Jésus est le Fils de Dieu. Ce fut cette foi, fortement enracinée dans le verbe écrit de Dieu, qui, n'ayant jamais varié, me retint, au milieu de mes démarches et errements en quête de la vérité, qui me préserva d'être emporté deci delà à tout vent de doctrine.

Cette foi, comme je l'ai dit, n'avait pour moi aucun lien vital et nécessaire avec aucune Église ou système théologique. L'anglicanisme était seulement, à mes yeux, l'écrin où j'enfermais le bijou : il pouvait être, sans détriment pour la foi, rejeté ou échangé contre un autre. Sur aucun article de ma croyance, je ne possédais d'ordre d'en haut, sauf la parole de Dieu « qui a ainsi aimé le monde qu'Il lui donna son Fils unique, de sorte que personne ne périsse ». Ceci ne pouvait être rejeté; ceci était la vie de ma vie; sans ceci, je ne possédais rien. Mais, à mon sens, si je pouvais conserver intacte cette seule vérité de salut, apprise de Dieu par la foi et pratiquée dans ma vie, il n'importait guère de savoir quels autres articles entraient dans le credo, ni si l'on s'appelait anglican et fréquentait l'église, ou méthodiste et se rendait à la chapelle. Tout le reste était indifférent pour moi, pourvu que l'on crût en Jésus-Christ Fils de Dieu et que, dans sa vie quotidienne, on s'appropriât le Christ Fils de Dieu. Je tenais, cependant, que les divers groupements religieux offraient des facilités diverses d'atteindre cette foi et de la pratiquer dans la vie de chaque jour et j'avais vaguement l'idée que, dans l'Église catholique, cette réalité était plus enveloppée et difficile à dégager. Cette opinion, inutile de le dire, ne me venait nullement d'une expérience personnelle, mais

de mon éducation première, de mes lectures et des propos, tenus autour de moi, par les gens que j'avais fréquentés.

Ainsi donc, lorsque l'Inde et l'étude de sa pensée commencèrent à me révéler tout ce qui manquait au protestantisme comme religion et enfin détruisirent toute ma confiance en lui, ma foi en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, n'en fut aucunement entamée. Ce fut exactement l'inverse. Plus je sondais la pensée et la spiritualité des Hindous; plus je tirais au clair la conception hindoue de la libération, par la « réalisation » du Suprême: mieux aussi je constatais que je comprenais la personne et embrassais l'œuvre de Jésus-Christ; mieux je sentais affermie ma foi en Lui, qui avait, pour le salut des hommes, accompli une œuvre aussi prodigieuse. Je m'apercevais que, jusqu'au jour où j'avais commencé à saisir la philosophie hindoue, je n'avais pas compris la millième partie de ce qu'Il avait achevé. Lorsque je l'eus compris, Jésus-Christ m'apparut aussi évidemment le Consommateur de l'« éternelle religion » (Sanatana Dharma) des Hindous, ce sacrifice aux pieds du Suprême, que le Consommateur de la religion typique et prophétique des Juifs et de la Loi de Moïse.

Ce fut donc le don de la foi, dans mon enfance, qui me préserva de me tourner vers les religions de

l'Inde, même comme protestant, lorsque le protestantisme me manqua. L'hindouisme s'était révélé à moi comme étant un mélange d'adoration du Très-Haut, pour se délivrer du monde, et d'adoration de la créature, pour jouir du monde. Le premier élément était le Sanatana Dharma des Hindous : abandon de soi-même entre les mains du Suprême par un entier sacrifice de soi, sans souci de retour, mais uniquement pour Lui. C'était là seulement la Religion Éternelle des sages de l'Inde ; tout le reste était accidentel. Or le Sanatana Dharma des sages hindous, comme je l'entendais maintenant, procédait exactement du même principe que la religion chrétienne. Seulement, c'était une tentative d'exécuter, chacun pour soi, isolément, ce que le Christ, selon ma croyance, avait exécuté pour nous tous, d'une manière universelle. Il y avait rivalité ; il n'y avait pas antagonisme. Le principe, je le définissais : « ensevelissement et résurrection », ou sacrifice du monde entier, dans la vue de la gloire et de la beauté du Créateur planant sur le monde. Rien donc à gagner d'une apostasie. Si le christianisme était faux, le Sanatana Dharma ne pouvait être vrai. L'un et l'autre visaient le même but et offraient les mêmes moyens essentiels de l'atteindre : mort à soi-même et résurrection à la gloire de Dieu par le même acte.

— Mais alors, il n'y a, non, plus aucun profit

pour un Hindou à se convertir au christianisme !
— Pardon ! cette conséquence n'est pas juste, et
voici pourquoi.

Les sages de l'Inde, à la suite d'une observation précise et exacte de la nature, et d'un raisonnement subtil et profond, ont établi le Sanatana Dharma sur le principe mystique de l'ensevelissement et de la résurrection ; ils ont proposé ce moyen mystique comme le seul qui permette d'échapper à l'épreuve du « monde ». Mais, selon leur système, cette mort et cette résurrection doivent être effectuées par chacun isolément, et, par le fait même, sont une œuvre, pour mettre tout au mieux, terriblement longue, pénible et incertaine. La difficulté, d'après leur propre exposé, provient de la concentration d'esprit et de la puissance de volonté, indispensables pour éteindre au dedans la lumière du monde, de manière à laisser luire la seconde lumière : la lumière divine, enclose au fond de toute créature et cachée par le voile du monde. L'extinction de cette lumière superficielle du monde exige une indifférence extraordinaire à toute chose créée. La durée est excessive : car ce chemin se repère, non par des années, mais par des vies et par des âges, du moins pour le commun des hommes. L'incertitude est due à ce que, ce qui a été gagné au cours d'une vie, peut être reperdu, par démérite, au cours d'une autre,

et il peut arriver à n'importe qui de se perdre, dans des errements sans fin, pendant l'éternité, sans atteindre jamais le terme. Tout cela, en supposant vrai leur point de départ, à savoir, que les vies se prolongent sans fin, et, de plus, qu'il suffit de signaler la lumière intérieure pour rendre chacun capable de la discerner.

Dans le système chrétien, au contraire, l'ensevelissement et la résurrection — car ceci est commun aux deux systèmes — sont proposés d'une manière plus accessible et plus sûre, par cette méthode nouvelle : la mort et la résurrection sont originales en un seul, le Sauveur Jésus-Christ; par accord et sympathie, en union avec Lui par la foi, tous sont ensevelis et ressuscitent. Une simple comparaison : un grand nombre de petits violons s'essaient à donner la seule et même note : telle est la méthode hindoue; un puissant violon donne la note et tous les petits violons, se mettant à vibrer sympathiquement, reprennent par imitation prolongée la note originale. Je parle ici comme un protestant. Tous les catholiques savent que la méthode hindoue est inefficace. Pour voir Dieu face à face, les nains minuscules que nous sommes doivent être élevés par la grâce au niveau de sa face auguste. Même des millions de petits violons sont incapables de rendre la note infinie qui les mettrait à l'unisson de Dieu.

Mais l'instrument divin, Christ Jésus, peut donner cette note divine et dans les humbles violons qu'il a, par la grâce intérieure, accordés avec lui-même, produire la vibration « sympathique. » Cela, je ne le savais point alors, et ma plus grande épreuve serait, un jour, de faire, aux pieds du Très-Haut, le sacrifice de mon opinion, que la méthode hindoue ne manquait pas, elle non plus, d'efficacité.

Ainsi, cette méthode de « mort et résurrection par sympathie » se présentait comme incomparablement plus aisée, plus sûre, mieux adaptée aux facultés communes (même en accordant aux Hindous leurs postulats) que la méthode hindoue ; elle avait, en outre, l'avantage d'offrir à tous, dès la vie présente, la conquête du but, grâce à l'incorporation surnaturelle au christianisme, au lieu de la laisser entrevoir « après maintes naissances », par une sorte de sélection progressive, de germes épurés de génération en génération.

Par conséquent, même en accordant aux Hindous leur dogme des naissances réitérées, ils avaient profit à accepter le christianisme ; au contraire, le principe chrétien admis, un chrétien ne gagnait rien par l'apostasie de sa religion en faveur de l'hindouisme.

Une autre raison encore écartait de ma pensée l'hypothèse de cette désastreuse défection au Christ,

au moment où le protestantisme venait à me manquer. Quiconque comprend bien, à la fois, la Religion Catholique du Christianisme et le Sanatana Dharma des Indes, est incapable de s'en tenir à rejeter la Religion Catholique, il doit encore rejeter le Sanatana Dharma lui-même et sa méthode d'ensevelissement et de résurrection, comme solution du problème universel. Dernièrement encore, une dame anglaise me disait qu'elle ne pouvait goûter l'hindouisme, et ce, parce qu'il n'y est question que de mort et de résurrection.

D'ailleurs, si la sombre tentation m'avait abordé, l'Inde elle-même se serait levée contre moi, elle qui toujours et à tous enseigna : « Ne t'écarte jamais de ton gourou ou chef spirituel; dans tes ombres ou ta lumière, jamais ne rejette ta foi en lui, et ce sera ton salut pour toujours ». Et, si je n'étais pas capable de montrer aux enfants de l'Inde que, pour marquer la fidélité la plus haute à leur Sanatana Dharma, pour donner l'honneur le plus haut à leurs gourous et à leurs sages, ils doivent devenir chrétiens, j'aurais cru que je n'avais pas le droit d'aller à eux. C'eût été là ce prosélytisme condamné si durement par le Maître, et non l'évangélisation qu'il inculquait à ses disciples. Voilà pourquoi je disais aux Hindous : « Je ne suis pas venu pour détruire mais pour accomplir », lorsqu'ils reprochaient au missionnaire

d'être venu pour détruire la seule chose que les Anglais avaient laissée : leur religion. Mais je recevais cette réponse pleine d'amertume : « Vous ! accomplir ? Vous ne pouvez que détruire ».

Je reprends maintenant le fil de mon récit.

Quand me vint pour la première fois à l'esprit l'idée que je pourrais être amené à me faire catholique ? — Quelques mois seulement avant de quitter les Indes, pour mon congé, à la fin de mes sept ans. Quoique, depuis des années, comme le lecteur l'a remarqué, j'eusse perdu ma foi au protestantisme, chose étrange, jamais je n'avais envisagé nettement la possibilité pour moi d'avoir à me faire catholique. Et voici comment la première idée m'en vint.

Environ six mois avant mon départ de l'Inde, j'allai en visite chez un Hindou récemment converti : on me pria de m'asseoir et d'attendre un instant qu'il fût prêt. Je me trouvais alors dans l'état que j'ai décrit : je désespérais du protestantisme. Il se fit que je pris, au hasard, sur la table, je ne sais quel manuel catholique de dévotion. Une chose ou une autre dans ces prières donna quelque attrait à la lecture, et soudain, la pensée traversa mon esprit : « Serait-il possible que j'aie à devenir catholique romain ? » Je fus pris de terreur. Dans cette crainte, je tournai rapidement quelques pages et tombai sur une prière à la Vierge. Je lus ; et ce fut un immense

soulagement : « Voilà! ça y est : l'idolâtrie! Mais quelle peur j'aie eue! Cela va bien. Je n'ai pas à m'inquiéter. » Mon ami arriva; je le saluai, sans lui rien dire de ce qui s'était passé. L'incident était clos ; je me trouvai le même qu'auparavant.

Cependant, durant ces derniers mois, la vague possibilité d'avoir à devenir catholique romain me hantait et, de plus en plus, je songeais à mon congé en Europe, pour tirer la chose au clair et examiner ce que l'Église catholique romaine enseignait en réalité, ce qu'elle était, si je pourrais, si je devrais me faire catholique romain.

En attendant, j'avais prudemment fait, ici et là, quelques enquêtes sur les catholiques romains indigènes de l'endroit. Le résultat ne me satisfit guère, ni dans un sens ni dans l'autre. Des gens impartiaux, qui connaissaient les villages soit protestants soit catholiques, me dirent qu'il n'y avait guère de différence, que « peut-être, les catholiques romains sont moins égoïstes et ont plus foi en leur Église ». Un homme réfléchi me dit : « Les catholiques romains ont une méthode meilleure que la vôtre de traiter avec les pécheurs ». Je n'avais aucune peine à le croire, la leur ne pouvait guère être pire que la nôtre !

Outre ces informations, je notai ce qui se présentait à mes yeux; j'eus quelque raison de penser que

leurs chrétiens indigènes avaient plus de sentiments religieux que les nôtres. Exemple : je visitais une hutte dans notre quartier ; je laissai tomber mon Nouveau Testament sur le sol, du haut de la véranda; personne ne bougea, sinon un étranger qui s'avança, ramassa le livre et, l'ayant baisé très respectueusement, me le rendit. Je demandai après qui c'était; on me répondit que c'était un catholique romain, du village de l'autre côté de la route.

Mes dispositions au moment de mon départ de l'Inde, on les devinera par la réponse que je fis à un jeune missionnaire, qui était venu aux Indes avec moi et que je rencontrai à bord du bateau qui m'emmenait. Je n'avais pu me tenir de faire allusion à mon désappointement profond sur l'anglicanisme et le travail de la mission, tel qu'il se faisait dans son sein. Je m'aperçus qu'il n'était pas plus satisfait que moi ; mais ses préférences étaient toutes pour les méthodistes dont il faisait grand éloge. Je lui dis : « Pour moi, je courrais aux catholiques romains avant de ramper jusqu'aux méthodistes ». Il reçut cela comme un coup, car nous étions des évangélistes bon teint. Cela montre dans quels sentiments j'allais commencer mes recherches sur le catholicisme. Je n'étais pas épris de lui, car je n'en savais pas grand'chose ; mais je voyais clairement que l'échange, pour une autre, d'une forme de pro-

testantisme ne m'aiderait pas à sortir de la difficulté où j'étais.

Arrivé en Irlande, comme ma santé avait souffert beaucoup de tout ce que j'avais traversé de difficultés, je pris dans ma famille quelques semaines de repos. Mais je ne pouvais rester coi; j'avais l'esprit inquiet; je voulais m'assurer de ma position.

Le passé, je le sentais, était fermé pour moi. Le protestantisme n'était qu'une défaite. Un instinct m'avertissait que je ne repartirais plus comme missionnaire protestant. Cependant, j'aimais encore l'œuvre de la mission. Le protestantisme n'était pas capable de tenir tête au Sanatana Dharma de l'Inde, cette religion du sacrifice de toute chose pour le Très-Haut. Il ne pouvait rendre Jésus acceptable à l'esprit ni au cœur de l'Inde. Il ne pouvait faire de Lui leur Sauveur, ni d'eux son peuple. Il s'était montré impuissant à édifier; il n'avait de pouvoir que pour détruire. Il ne restait que le catholicisme. J'en savais peu de chose; assez, cependant, pour voir qu'il pouvait y avoir espoir de ce côté, si le catholicisme pouvait, *en conscience, être embrassé*. Car, certainement, il possédait les éléments essentiels que j'ai mentionnés antérieurement : par exemple, cette autorité chrétienne universelle qui m'apparaissait indispensable; et aussi ce « corps » religieux, non moins indispensable, pour incorporer le christi-

anisme à la vie quotidienne de la masse du peuple hindou.

Mais, précisément, il y avait cette question : Un homme qui croyait en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, pouvait-il en conscience l'embrasser ? Toujours j'avais entendu dire qu'il s'était corrompu, principalement par l'orgueil ecclésiastique, et qu'il était idolâtrique. Jusqu'alors, je n'avais pas examiné les faits, n'ayant pas intérêt à la question et persuadé qu'elle ne me regardait personnellement à aucun titre. A présent, le cas était autre.

Avec ma foi vivante et mon système écroulé, qu'est-ce que j'allais faire ? Il me fallait une Église. Me faire non-conformiste laisserait la chose exactement où elle était. Quant à l'« Église » et l'« Autorité », telles que les Ritualistes me les tendaient, en vue des objets pour lesquels j'avais besoin d'autorité, c'était chose absolument vaine. Une autorité qui n'avait pas d'organe parlant pour elle, qui était étayée par une poignée de membres de la Haute Église, en face de 250 millions de catholiques romains, de près de 70 millions de Grecs, de 150 millions de non-conformistes, lesquels s'accordaient à se rire d'elle dédaigneusement, — pour mon dessein, même à supposer que tout le clergé d'Angleterre l'eût soutenue, n'était pas, à mes yeux, une autorité.

Mais quand la moitié des ecclésiastiques angli-

cans eux-mêmes se moquaient de cette revendication d'autorité et lui jetaient le défi, dès qu'elle différait de leur opinion, une telle « autorité » avec ses « La Sainte Église déclare », tombait au dessous du dédain. Il ne restait vraiment que le catholicisme.

La simple question qui se posait était donc : « L'Église catholique romaine est-elle effectivement tombée, avec le temps, à l'état de corruption et est-elle, maintenant, idolâtre ? »

A cette question je me disposai à trouver moi-même une réponse. Comme il n'y avait pas d'autre espoir d'évangéliser les Indes, j'étais décidé, si c'était possible sans trahir la foi ni perdre le Fils de Dieu, à accepter ce que je reconnaîtrais alors comme étant la forme catholique romaine du christianisme.

Fidèle à la méthode par laquelle j'avais acquis tout ce que je possédais de savoir, je ne songai même pas à aller trouver un prêtre catholique en vue de m'informer; je me tournai vers les livres. Environ six semaines après mon retour en Irlande, je me rendis, à Dublin, chez un libraire catholique parmi les plus importants ; je lui demandai quelques livres capables de donner une explication de la religion catholique. Il me conseilla celui de Bruno : « La Croyance Catholique », que j'acquis sur l'heure, et sur place, pour la somme modique de soixante centimes ; j'y ajoutai de mon propre mouvement

quelques publications de la « Catholic Truth », un livre de prières, « La Clef du Ciel », et un opuscule intitulé : « Le Bonheur du Ciel ».

Revenant de la ville, une fois dans le train, j'ouvris mon paquet, pour jeter un coup d'œil sur mes emplettes ; et, comme le dernier livre avait le titre le plus attrayant, je commençai par là. C'est le premier livre catholique que j'aie jamais lu. Presque dès la première page, il fixa mon attention. C'était une brève description de la vision béatifique, constituant le premier élément du bonheur céleste. A mesure que je lisais, mon cœur se mit à battre plus vite. J'étais émerveillé. C'était là ce que j'avais, non pas vu réellement, mais « réalisé » d'une certaine manière, des années auparavant, dans les plaines de l'Inde. Je le reconnus aussitôt. J'étais transporté de joie. Je me disais : « Voilà ce qu'il faut. Voilà ce qui peut attirer le cœur de l'Inde. Voilà ce qui est de nature à gagner à soi tout ce qu'il y a de plus noble dans le cœur de ses enfants. Voilà ce qui peut faire de Jésus-Christ leur Sauveur et leur Amour ».

A ce moment, un instinct m'avertit de l'issue qu'aurait mon enquête : je devais me faire catholique romain. Cependant, je continuai ma lecture, car la recherche devait se faire régulièrement. Ce que je lus me confirma dans l'idée que je trouvais là ce qui pouvait gagner à Jésus l'esprit et le cœur

de l'Inde, faire de Lui l'aimé de son cœur; que le christianisme ainsi conçu devenait l'achèvement de la religion de son cœur, la religion du sacrifice de toute chose pour Dieu. Ainsi armé, je pourrais, je le sentais, combattre le désespoir des Hindous et son effet, le culte de la créature, couronner l'« éternelle religion de leur cœur », proposée par tous leurs sages: le sacrifice entier, en leur apportant l'humanité sacrée du Fils de Dieu, au secours de la faiblesse humaine.

Alors j'entrepris une étude attentive de la « Croyance Catholique ». J'en fus très satisfait. La religion catholique, telle qu'elle était là exposée, m'apparut, en chacun de ses points, plus rationnelle et plus spirituelle que le système où j'avais été élevé. Quant aux objections courantes et difficultés des protestants : le purgatoire, l'invocation des saints, les prières pour les défunts, et le reste, l'auteur n'avait pas fort à faire pour me convaincre. Je me rendis compte à première vue de la futilité de ces objections : la doctrine catholique se présentait partout comme plus logique et plus complète que sa rivale. D'ailleurs, je m'aperçus que la foi qu'il donnait comme « protestante », à savoir, la confiance que nos péchés nous étaient pardonnés en faveur du Christ, n'était pas ma foi, c'est à dire « un acte de l'âme par lequel on se confie, en l'acceptant, dans

la parole écrite de Dieu : parce qu'Il a aimé le monde au point de donner son Fils unique, de sorte que quiconque croit en Lui ne périsse point ». Au contraire, la foi qu'il définissait comme « catholique », à savoir: « une adhésion, sans aucun doute, à ce qui est révélé, fondée sur l'autorité du Révélateur » était la définition même de ma foi.

Quant aux difficultés, soulevées par l'Orient, au nom de la philosophie, quoique moins superficielles, comme elles portaient sur des négations, communes, en Occident, aux protestants et aux catholiques, il n'y était point fait allusion dans ce livre; aussi ne me troublèrent-elles pas à ce moment.

Après une étude approfondie du livre, particulièrement appuyée et critique sur le credo de Pie IV, je conçus qu'il n'y avait, en somme, rien, dans la religion ainsi proposée, qu'un évangéliste croyant en Jésus-Christ ne pût admettre. La seule objection qui me parût avoir quelque poids était le reproche d'idolâtrie. Je ne me jugeai pas capable de résoudre seul et par les seuls livres cette question. Comment dire, par exemple, si l'adoration de la croix, le vénéredi saint, est ou non de l'idolâtrie ?

J'allai donc, à titre purement privé, consulter là-dessus quelques ecclésiastiques notables de l'Église anglicane. Le résultat de la consultation fut ce qu'il est ordinairement dans ces cas-là : indécis. Le pre-

mier que j'interrogeai me répondit évasivement : « Oh ! d'après moi, il y a, dans l'Église romaine, des choses qui seraient bien de l'idolâtrie ». Le second me dit : « Je ne crois pas, pour mon compte, que cette tache souille l'Église de Rome. » Mais il ne me répondit point fermement, par un oui ou un non. Le dernier auquel je m'adressai, professeur royal de théologie dans mon université (Dublin), mon professeur jadis, me déclara que ce reproche était sans fondement; mais qu'il lui était impossible d'admettre la prétention de l'Église de Rome concernant l'autorité. Comme aucun des trois ne se risquait à affirmer carrément que l'Église catholique romaine est idolâtre, et que deux d'entre eux écartaient d'elle cette note infamante, j'estimai que je pouvais me déclarer satisfait. Le reproche d'idolâtrie n'était pas établi.

Par la suite, j'étudiai aussi, dans quatre fascicules publiés par la « Catholic Truth Society », la doctrine catholique de la messe. Quand j'y eus pénétré, j'en éprouvai la satisfaction la plus vive : c'était là exactement ce qu'il me fallait. Cette doctrine, selon laquelle le sacrifice unique, une fois offert, est perpétuellement rendu présent, était par elle-même attirante; mais, en outre, j'y vis l'expression de la présence de Jésus, seul Dieu, parmi les hommes. A l'objection des Hindous que, d'après nous, Dieu

ne s'est incarné qu'une fois, je pouvais répondre : « Oui, mais il est demeuré parmi nous et il a parmi nous perpétué son sacrifice ». Il y avait bien longtemps que j'avais, un jour, remarqué, aux Indes, dans un temple splendide, le trône vide d'une idole qui se trouvait prête à y être placée. J'avais alors dit aux gens : « C'est très bien; mais il me semble que l'on est encore plus impressionné de voir ce trône élevé, qui attend Dieu, que d'y trouver une image ». Je ne savais alors rien du saint sacrement. Lorsque je le connus, je me rendis compte qu'il fallait *quelque chose*, car nous avons un corps aussi bien qu'une âme. Ainsi donc, le sacrifice de la messe, bien loin d'être pour moi une difficulté, m'attirait puissamment vers l'Eglise catholique romaine et devenait, pour ma pensée si fort impressionnée par les Indes, une preuve magnifique de sa vérité.

La seule doctrine importante qui restât à examiner était celle de l'infailibilité du pape. Il fallait s'attendre qu'elle troublerait grandement un homme tel que moi, dont la vue était brouillée par le manque d'une autorité chrétienne universelle de cette nature. L'infailibilité était indispensable à l'existence d'une pareille autorité. Elle devait donc être revendiquée. S'il n'existait personne qui dît : « En m'écoutant, c'est Lui que vous écoutez », cette auto-

rité ne pouvait être. Et l'Église catholique avec le pape à sa tête était, de fait, la seule qui parlât ainsi. Ce devait être elle ou ce n'était personne. Quoi que l'on pût dire contre sa prétention à une autorité pareille, une chose était claire : nul autre n'avait ce droit, puisque nul autre ne s'avisait même d'y prétendre. L'Église anglicane elle-même, malgré toute la supériorité dont elle faisait état sur le non-conformisme, n'osait point parler de la sorte. Elle affirmait que toutes les Églises avaient erré, non seulement en matière de discipline, mais aussi en matière de foi; avilissant ainsi « les Églises d'Antioche, de Jérusalem et de Rome », elle s'avilissait elle-même. Quoi que cela semble étrange, je voyais que cette prétention à l'autorité se prouvait d'elle-même à un croyant au Christ, puisque, si la prétention était sans fondement, son nom devenait nécessairement un moyen de destruction pour tous ceux qui le recevaient dans l'aveugle soumission de foi enfantine. Et la foi en Jésus se refusait à accepter de se mettre elle-même le couteau sur la gorge. Je voyais, de plus, que si la foi doit être pratiquée par l'homme, il importait plus de parler comme ayant autorité que d'avoir le droit de parler ainsi, car, si quelqu'un disait : « Je parle en Son nom; en m'écoutant, vous L'écoutez, en me dédaignant, vous Le dédaignez », la foi pouvait être pratiquée, à supposer même que

la prétention fût sans fondement réel; au contraire, si quelqu'un parlait, de fait, au nom de Jésus, mais sans le dire, ou sans revendiquer cette autorisation de sa parole, il ne pouvait être écouté pour Lui, ni la foi se pratiquer en Son nom. Le secrétaire de la société de mission à laquelle j'appartenais me dit, un jour, plein d'indignation : « Il me semble que vous acquiescez à la prétention de Rome à posséder l'autorité, pour cette seule raison qu'elle la formule »

Malgré l'impression que faisait sur moi la nécessité d'une autorité chrétienne souveraine, il ne s'ensuit pas que j'en saisisais, dès l'abord, par l'intelligence, toute la signification ni toutes les conséquences. Aussi, même alors, je ne comprenais pas l'unité, ni la nature vraie de l'Église du Fils de Dieu. L'Église catholique romaine était encore, à mes yeux, simplement une branche du christianisme, une branche, sans doute, de qualité très supérieure, mais encore, sans différence essentielle avec les autres. Si j'y étais entré à ce moment, ma raison de le faire n'aurait pas été qu'elle, et elle seule, me parlait avec l'autorité du Fils de Dieu et en Son nom, et que, la méprisant, je Le méprisais; mais plutôt que je trouvais en elle certains dons, certaines propriétés, spéciales à elle seule, que j'avais été amené à regarder comme nécessaires, s'il fallait gagner l'Inde à Jésus-Christ et tenir tête à l'hindouisme.

L'une de ces propriétés était cette autorité même, dont je n'avais pas encore reconnu la nécessité, pour l'existence du christianisme et pour mon propre salut.

Mon salut personnel, la reconnaissance de l'autorité pour me rendre possible la possession du christianisme, un danger personnel à moi, soit dans le catholicisme, soit dans le protestantisme : jamais une fois, je n'y pensai. Je savais en qui j'avais cru, j'étais persuadé qu'Il était à même de garder, pour ce jour, ce que je Lui avais confié : là s'arrêtait toute angoisse au sujet de mon salut. Mais l'amour que l'Inde m'avait inspiré était profond et sincère; il me rendait capable de sacrifier tout le reste pourvu que je fusse à même de faire du bien à ses enfants : combien plus, si je pouvais les mener à ce salut éternel, qui était naturellement si cher à leur cœur. L'Inde m'avait aimé, ne l'aimerais-je pas en retour ? S'il n'était d'autre moyen que de me faire catholique, eh bien, pour elle, j'irais jusque là, quelles que fussent les conséquences, pourvu qu'il ne fallût pas renoncer à la foi du Christ.

Je me comportais donc, d'abord, comme un vrai protestant : de l'Église catholique je prenais, l'une après l'autre, les doctrines et les pratiques; je les examinai sur leur valeur; je jugeais si elles pouvaient être reçues comme conformes à l'Écriture

et à l'Évangile, ou, du moins, si elles pouvaient être tolérées, vu les avantages qui résulteraient du passage à la communion catholique. Inutile de dire que la tentative était vouée à l'échec. Sur tel point ou sur tel autre, l'enseignement de l'Église entrerait en conflit avec le jugement personnel du jeune évangéliste : à moins qu'il n'occupât lui-même la position de Celui au nom duquel elle parlait, c'est à dire, à moins que lui-même il ne fût le Christ. Si j'étais, par cette voie, entré dans l'Église, probablement je n'y serais pas resté longtemps. Je n'aurais pas été autre chose, en effet, qu'un protestant, dont les idées personnelles se trouvaient, jusqu'alors, s'accorder avec les éléments de la doctrine catholique, connus de lui à ce moment. Pour saisir sur le fait l'insuffisance de l'enseignement le plus clair du livre, lorsque le maître reste loin, je reproduis ces lignes d'un ouvrage catholique, en avouant que je ne les compris que plus tard.

« Il y a deux manières de tenter de devenir catholique.

« On peut étudier toutes les doctrines de l'Église, se rendre compte que toutes sont raisonnables et conciliables avec la sainte Écriture, les croire donc toutes et devenir catholique. C'est une manière et c'est la mauvaise manière.

« D'autre part, on peut par la grâce de Dieu arri-

ver à la conviction que Dieu a établi la sainte Église comme son guide, et, donc, être prêt à accepter tout ce qu'elle enseigne parce que cela vient à l'homme sur l'autorité de Dieu et doit, par conséquent, être vrai, et non pas parce que l'on voit comment ou pourquoi cela est vrai.

« Si l'on n'a pas assez d'humilité pour faire cela, on ne pourra jamais être catholique. Si on le devenait, on ne resterait probablement pas une semaine dans l'Église ».

Mon enquête durait depuis quelque temps déjà. Je n'avais encore rien dit à aucun de mes parents. Cette situation ne pouvait durer. Peu à peu, je me mis à parler de plus en plus clairement contre le protestantisme. Il y avait des années que mes père et mère avaient disparu; ma sœur, chez qui je séjournais, et mes autres parents commencèrent à s'alarmer et se demandèrent comment tout cela finirait. C'est alors seulement que j'eus conscience de ce que j'étais en train de faire et des conséquences que cela allait attirer sur moi. A mesure que se fit jour la disposition de mon esprit, je vis croître à mon égard le dégoût et la colère. Pour les uns, j'étais un homme sans principes; pour d'autres, j'étais fou; pour d'autres, j'étais un traître. Mais l'injure même m'aurait paru plus endurable que la froideur muette et la distance, qui s'établit entre moi et ceux que

j'estimais et aimais le plus. Avec le temps, cet isolement ne fit qu'empirer. Ce qui montre bien la difficulté pour un protestant de se placer au point de vue catholique, c'est qu'il n'y eut personne qui conçut le plus faible doute sur sa position protestante ou soupçonna seulement que l'Église catholique pourrait peut-être bien avoir, dans sa querelle avec le protestantisme, la raison de son côté. Il n'y eut, non plus, pas un seul d'entre eux qui vint à se dire que leur parent à tous pourrait bien, après tout, avoir découvert un aspect qui leur avait échappé, et se trouver ainsi avoir raison. La valeur morale ne comptait pour rien, devant la force d'inertie de l'opinion admise de tout temps. Ils ne pouvaient pas ignorer que j'avais engagé toute ma vie dans l'étude de la question religieuse, que c'était là mon unique souci; quand vint le moment décisif, il n'y eut, cependant, personne qui, dans une lueur de foi, ou, simplement, par amour pour moi, se soit dit : « Où il est, je veux être aussi ». Parmi les miens, je ne trouvai que des gens pour me condamner ou même me mépriser. Quant aux amis et connaissances, un seul cas se présenta aux Indes, et, en Amérique, un second, où il se produisit une lutte entre l'intention de m'abandonner et celle d'abandonner le jugement propre, alors que tenir pour moi, c'était, en réalité, tenir pour Celui dont je soutenais la cause. Dans

l'un et l'autre cas, la confiance et l'amour furent trop faibles et j'entendis le cri : « Je ne puis pas ! » C'était là une condamnation flagrante du protestantisme, tel, du moins, que nous l'avions reçu : à moi, il ne m'avait inspiré aucune puissance d'attrait; à eux, aucune énergie de confiance.

Un incident qui se produisit alors me fit une impression assez forte. Deux mendiants assez bien vêtus me demandèrent l'aumône. Je ne tenais pas à leur donner de l'argent; je leur offris de payer leur dîner en ville ou le montant de leur billet de chemin de fer, pour la destination assez éloignée qu'ils disaient la leur. Cela ne fût guère de leur goût. Pour m'engager à leur donner l'argent, ils me dirent : « Nous sommes protestants ».

Dans la disposition d'esprit où j'étais alors, ce n'était point là une recommandation bien efficace. Je répondis : « Qu'entendez-vous par être protestant ? » La réponse ne traîna point : « Eh bien, ne pas être catholique donc ! » Rentré chez moi, je dis à ma sœur : « Quelle espèce de religion avons-nous donc ? Je demande à l'un des nôtres ce que c'est que d'être protestant, et tout ce qu'il peut répondre est : « pas catholique ». Elle me répondit avec quelque impatience : « Oh ! tout ce qui est catholique vous plaît à présent ! Ignorez-vous que si vous aviez demandé à un catholique ce que c'est d'être catho-

lique, il vous aurait répondu : « pas protestant ? » Je ne dis rien ; mais je décidai de faire l'expérience et de voir si c'était vrai.

Ma première tentative fut pratiquée sur une servante de ma tante. « Marie, lui demandai-je, êtes-vous catholique ? » — « Oui, monsieur, » dit-elle. « Et qu'entendez-vous par être catholique ? » Elle rougit, secoua la tête et reprit : « Eh bien, monsieur, c'est la vraie religion ». Je n'insistai pas ; elle était trop intimidée ; mais, du moins, elle n'avait pas répondu : « Pas protestante ».

Quelques semaines après, je m'étais rendu sur la côte occidentale de l'Irlande. Je rencontrai, dans la campagne, une paysanne. Entré en conversation avec elle, je lui demandai : « Êtes-vous catholique ? » Elle répondit : « Oui, monsieur ». — « Et qu'entendez-vous par être catholique ? » Elle me regarda bien droit et répondit : « C'est la religion qui était au commencement et sera à la fin. Et la meilleure chose dans le monde est un bon catholique, et, après cela, c'est un bon protestant ». Personne n'avait dit : « pas protestant ».

Ma troisième expérience se fit à Rathmines, un faubourg de Dublin. Une pauvre femme, sur le bord du chemin, me demanda l'aumône. Je lui donnai et lui posai la question : « Êtes-vous catholique ? » — « Oui, monsieur ». — « Et qu'entendez-vous par

être catholique ? » Le pauvre être me regarda et me dit dans le plus pur baragouin irlandais : « La religion catholique, c'est Dieu et sa sainte Mère ». C'était plus que suffisant. De toute évidence, la religion catholique n'était pas la négation pure d'une autre religion.

L'état d'isolement devenait de jour en jour plus pénible à supporter. Dieu seul sait combien aurait duré ma résolution de devenir catholique pour l'amour de l'Inde, si, à ce moment très critique, je ne m'étais avisé d'une chose qui changea la face du combat.

Réfléchissant, un jour, sur la revendication d'autorité par l'Église catholique, je saisis tout à coup le rapport entre cette autorité à laquelle elle prétend et la foi que j'avais. Ce fut pour moi comme une révélation.

Sans doute, il y avait longtemps que j'avais aperçu la nécessité de l'autorité, pour triompher des difficultés qui se présentent sur le champ de la mission; mais jamais je ne m'étais rendu compte que l'autorité infaillible et la foi divine étaient solidaires. A ce moment, dans un éclair, je le vis. Je vis aussi le lien nécessaire entre l'infaillibilité de l'autorité et une religion qui, comme le christianisme, fait appel à la foi. Il m'apparut de même que l'autorité d'un livre, d'un texte de livre, n'était pas indépendante

d'une personne vivante ou d'un corps qui garantît l'autorité du livre ou de son sens. Ainsi donc, s'il n'y avait, dans le monde, aucun corps ou société pourvue d'autorité, il n'existait non plus aucune garantie de l'autorité d'aucun livre ou d'aucun texte; et, inversement, s'il y avait sur terre un livre divin ou un texte, il fallait, à côté d'eux, un docteur infaillible, ou un corps enseignant, pour garantir la divinité, l'inspiration du livre ou du texte et leur signification.

Bref, je reconnus que l'infailibilité de l'Église et la valeur divine de la Bible tenaient ou croulaient en même temps. Maintenant, enfin, la force plénière des mots : « Qui vous écoute m'écoute » avait porté.

Or, en tant que protestant, je repoussais l'existence d'une Église infaillible, et, par conséquent, de la seule garantie possible de livre infaillible, de Bible, de texte. Il me sembla que le sol céda sous mes pieds. Ce n'était pas seulement la maison que j'avais élevée sur lui qui s'écroulait; on aurait pu rebâtir: c'étaient les fondements même sur lesquels avait été bâtie la maison. J'avais tout assis sur la Bible infaillible, ou plutôt, sur un seul texte de cette Bible, comme « écrit dans les cieux » : et la Bible elle-même céda sous moi. Dans mon attitude de protestant, qui rejetait toute Église infaillible,

je ne trouvais plus la certitude que la parole divine « Dieu a donné son Fils unique, de sorte que celui qui croira en Lui ne périsse point », cette parole sur laquelle était fondée toute ma construction, cette parole où s'attachait ma foi, était la parole de Dieu. A supposer qu'elle le fût, je n'avais plus de certitude divine sur sa signification. Elle était sans autorité. Une fois évanouie la valeur divine du texte sur lequel, comme sur la parole même de Dieu, s'établissait ma foi, je voyais l'édifice même de ma foi se dissoudre, comme la vaine architecture d'un rêve sans appui. Si, du moins, ce texte seul de ma Bible avait pu demeurer pour moi la « parole de Dieu », j'aurais pu continuer comme devant : ma foi aurait trouvé un roc où se tenir ; mais, si je niais l'existence d'un corps enseignant pour me dire : « Ceci est la parole de Dieu », ce texte lui-même, la moindre lettre du livre ne pouvait plus être, pour moi du moins, la parole de Dieu. C'était effrayant.

Les doctrines que je tenais, en vertu de mon acte de foi, n'étaient plus pour moi des doctrines divines ; mais les faits eux-mêmes que cette doctrine éclairait n'étaient plus pour moi des faits divins. Ils pouvaient rester des faits de l'histoire ; la signification que je leur avais donnée n'était plus la même. Je les avais lus, à la lumière de la foi prise au texte : « Dieu a ainsi aimé le monde ». La lumière s'était

éteinte. Mon impression était celle d'un homme qui aurait joui longuement de la chaude beauté d'un paysage plein de soleil et qui, le soleil disparaissant soudain, trouve tout à coup l'horizon froid et gris. Je frissonnai, quand je me rendis compte que, devant moi, au lieu du Fils de Dieu, j'avais peut-être un charpentier de village qui parlait religion. Ma foi en sa parole qu'il était Sauveur, ce n'était peut-être qu'une hallucination; ma vie, vécue dans sa lumière et sa chaleur, peut-être ce n'était qu'une longue illusion.

Fallait-il donc renoncer à tout cela? Non. Je n'avais qu'à reconnaître et à maintenir, devant le monde, qu'il existe, vivante parmi nous, une autorité infaillible qui garantit la valeur divine du livre, celle du texte, celle de leur signification. Tout se retrouvait alors en même temps : à ma foi correspondait l'autorité divine.

Mais alors, était-ce donc seulement ma volonté de retrouver toute chose, qui allait décider si mon acte de foi était simplement une hallucination et ma vie, inspirée par lui, une illusion, ou si, au contraire, cet acte était une révélation divine et la vie régie par lui une vérité? Non, à coup sûr! Ce n'était pas ma seule volonté qu'il en fût ainsi; c'était le témoignage de l'Esprit Saint sur cette parole, qui m'avait été donnée vingt ans plus tôt : ce témoignage, je ne

pouvais le mettre en cause, encore qu'il fût sans portée pour convaincre les autres. Lorsque Dieu n'a point parlé, on peut se tromper en s'imaginant qu'il l'a fait; mais quand Dieu a parlé, quand il a été entendu dans l'âme, nul ne peut douter.

Ce fut à ce moment que je vis dans une forte lumière le chemin que j'avais suivi. Je distinguai avec précision le point où j'avais quitté la ligne du jugement propre et pris celle de la foi, le point où j'avais cessé en principe d'être protestant, où, effectivement quoique inconsciemment, j'étais devenu catholique. C'était l'instant, qui remontait à vingt ans en arrière, où j'avais fait l'acte de foi en Dieu et senti le soutien de sa main. Je vis comment cela s'était fait, en plein accord avec la vérité, non avec la logique; en accord avec la position catholique de l'existence d'une autorité infaillible qui garantit le livre, en désaccord avec ma position de protestant qui rejette cette autorité. Accord, dis-je, avec la vérité : quoique la parole : « Dieu a aimé le monde au point de lui donner son Fils unique » ne puisse se réclamer de venir de Dieu, selon le protestantisme, qui rejette l'autorité capable d'en garantir la provenance, cette parole, prise sur les lèvres de celui qui l'écrivait en auteur inspiré, était divine en effet et, pour le catholicisme qui reçoit l'autorité, pouvait se réclamer de son origine. La parole, en elle-même,

était divine; elle l'était aussi dans la Bible catholique garantie par l'Église infaillible. Logiquement, cependant, je n'avais point de preuve que, dans ma Bible protestante, privée de l'appui d'infaillible autorité, elle était divine. Mais l'Esprit Saint, répondant à l'aspiration de mon cœur, qu'il y avait mise lui-même, avait tiré parti même des lacunes, éclairant la vérité écrite, suppléant l'autorité, m'octroyant le don de la foi, remplaçant au dedans tout ce qui manquait du dehors.

Mais l'Esprit Saint lui-même ne pouvait détruire la logique. Si, par son intervention de grâce, le texte qui se présentait à moi, ce jour-là, était pour moi ferme comme un roc, il s'ensuivait logiquement que, virtuellement, il me révélait aussi l'existence de l'autorité nécessaire concurremment avec le texte, à savoir l'infaillible Église de Dieu.

Maintenant que je voyais ce qui était logiquement impliqué dans mon acte de foi, si j'acceptais la vivante autorité (il n'y en avait qu'une qui se présentât), j'assurais la valeur de mon jugement, porté vingt ans plus tôt, sur le caractère divin du livre et je gardais ma foi. Si, au contraire, je refusais, maintenant que je voyais l'enchaînement logique de toute l'affaire, de reconnaître la seule Église qui parlât avec autorité, — l'Église de Rome en union avec le pape — mon jugement d'alors était logique-

ment une erreur et la foi me devenait impossible. Et la foi ne pouvait être impossible : elle était en moi.

C'est alors que je compris les paroles d'un vieux cantique :

Je ne sais comment meut l'Esprit
Convainquant de péché les hommes,
Révélant Jésus par le verbe
Et produisant la foi en Lui ;

Je ne sais comme il me donna
La foi qui donne le salut,
Comment de croire en sa parole
A mis dans mon cœur cette paix.

Dans sa parole révélatrice, reçue alors en simple foi, je vis le moment où, sans m'en rendre compte, je passai du jugement privé à la vérité catholique.

A partir de ce jour, le point autour duquel la bataille allait se livrer changea entièrement. La question n'était plus de quitter, pour une autre, une branche du christianisme, en faveur de l'Inde : la question était celle de la foi elle-même, celle du christianisme lui-même. Depuis l'heure où je m'étais jeté à corps perdu et m'étais senti soutenu, deux principes inconciliables avaient existé dans ma

vie, côte à côte : foi et jugement propre. J'avais à choisir entre les deux; il fallait décider : je devais dédaigner le jugement propre pour tenir la foi fortement, ou bien je devais laisser aller la foi et m'attacher au jugement propre : ou bien choisir de m'en tenir à la foi, et alors, je devais renoncer au principe de jugement privé et me soumettre à l'Église qui parlait avec autorité, ou bien préférer le jugement personnel et rejeter l'Église qui parlait comme possédant l'autorité et perdre ainsi la seule bonne chose que j'eusse jamais eue : Jésus, le Fils de Marie, le Fils de Dieu. Il n'y avait point de milieu.

Ceci, je sentais que je ne saurais le faire : le Fils de Dieu avait ainsi pénétré ma vie durant toutes ces années, que je ne pouvais même pas penser à le quitter pour aller sans lui. En outre, l'existence de l'Église catholique, parlant partout en son nom et exerçant son autorité, faisait de son existence à lui, par ce pouvoir exercé, un fait réel, tout à fait indépendant de mon affirmation ou de ma négation. Le fait était là, sous mes yeux, comme y était l'Empire britannique ou la société des francs-maçons. A quoi servait-il de dire : « Je ne crois pas qu'il existe un Fils de Dieu », lorsque le Fils de Dieu était là, dans l'exercice de son pouvoir, aussi bien après qu'avant mon jugement ?

Il était heureux que m'apparût si clairement l'alternative, car le moment approchait où j'aurais besoin de toute la force, que je pouvais tirer de cette connaissance, pour tenir bon.

Ce à quoi il fallait renoncer, ce n'était pas seulement les biens et avantages terrestres : j'en étais venu à me soucier d'eux médiocrement; ce n'était pas seulement mes amis et mes parents : à eux je tenais beaucoup plus; c'était moi-même, avec tout ce que l'Inde m'avait fait, avec tout ce que j'avais appris d'elle délicieusement, avec, ainsi qu'il semblaient alors, toutes les espérances que j'avais de faire une grande œuvre pour ses enfants si malheureux et tant aimés. Il fallait dire adieu à tout cela avant qu'il fût possible d'être victorieux. Les Pères l'ont dit : « Il n'est pas bien difficile à un homme de renoncer à ce qu'il a, mais il est très difficile de renoncer à ce qu'il est ». Ils comprenaient, eux, ces choses-là!

Vers ce temps-là, j'allai, en Angleterre, trouver le secrétaire de la société de mission dont je faisais partie. Il se montra tout à fait incapable de comprendre la position où je me tenais. Il m'avertit gravement que j'étais sur le bord même de la perdition de mon âme — je me demande en vertu de quelle autorité — et termina par la recommandation de rentrer chez moi, de me mettre à genoux et de lire l'Épître aux Éphésiens. Je la lus deux fois. Je

me trouvai raffermi dans mes idées. L'Épître était favorable au point de vue catholique, nullement au protestant.

De retour en Irlande, je reçus tout de suite la visite du secrétaire local de la même société, lequel me dit qu'on l'avait prié de me venir voir pour discuter avec moi mes objections. Je le remerciai en toute sincérité et nous eûmes de nombreux entretiens. C'était un brave homme; j'étais réellement reconnaissant pour la peine qu'il prenait à mon sujet; sa sympathie était évidente; mais il ne parvint pas à me démontrer que je me trompais. Au contraire, ce que je lui dis lui fit, plus d'une fois, faire de sérieuses réflexions. Mieux que d'autres, il voyait les difficultés; cependant, il me pressait de tenir bon en disant: « Chacun de nous doit passer par cette expérience à quelque moment de sa vie : comme d'autres l'ont fait, vous en sortirez ». Mais ces paroles produisirent sur moi l'effet contraire à celui qu'il en attendait. Je fis réflexion à part moi que tout ce que je voyais ne pouvait être un jeu de l'imagination, si tout le monde le voyait si clairement à certaines périodes de la vie. Il voyait plus clair dans mon cas que le secrétaire de Londres. Celui-ci m'écrivait: « Si je me mettais à regarder dans ma vie, je constateraï que c'était une mauvaise disposition du cœur qui était au fond de toutes mes difficultés ».

Je fis voir la lettre à mon ami de Dublin ; je me plaignis, non sans amertume, de la témérité de pareils jugements, de la part de gens que j'avais à peine une ou deux fois vus dans ma vie. Il lut attentivement et me dit : « Non, ce n'est pas cela. Personne ne supporterait ce que vous endurez maintenant, si sa vie n'était pure ». Toujours il était plein de considération ; je lui en savais gré, car il y en avait peu qui alors me montrassent de la bonté. Dans une autre occasion, il me dit avec regret : « Ce qu'il y a de triste là-dedans, c'est que vous n'avez pas la moindre inquiétude au sujet de votre salut ». Son idée était que l'on aurait pu excuser un homme, affolé par le souci du salut, de s'accrocher à l'Eglise catholique romaine ; mais que c'était pitié de me voir me perdre, moi qui ne connaissais pas cette terreur. « Pour un homme comme vous, c'est le suicide », me répétait-on sans cesse. Je répondais : « Précisément, c'est le suicide qu'il me faut ». C'était, dans ma pensée, une allusion aux paroles de Notre-Seigneur : « A moins qu'on ne renonce aussi à sa vie, on ne peut être mon disciple ». C'était, de plus, une allusion à la perte de toutes choses, dans l'état d'ensevelissement et de résurrection.

Le temps venait maintenant à grands pas de la démarche décisive à faire. J'avais déjà, plusieurs mois auparavant, été trouver un prêtre catholique ; je lui

avais parlé de l'état d'incertitude où je me trouvais, par rapport à l'Église anglicane. Il me donna deux ou trois livres sur la matière et, à ce moment, il ne se passa rien de plus entre nous. Je me décidai à faire alors, en divers endroits d'Angleterre et d'Irlande, quelques visites d'adieu à mes connaissances, mais sans parler de mon intention de devenir catholique romain ; et, après cela, de passer en Amérique, où trois de mes frères s'étaient établis.

Au cours de ces voyages, je découvris partout des signes qui me confirmèrent dans ma conviction que le protestantisme n'était nullement une religion, mais seulement un rationalisme pur, déguisé sous le nom de christianisme. Personne ne semblait avoir pour lui le moindre respect ; son échec était aussi complet qu'aux Indes. J'allai jusqu'à entendre dire à des ecclésiastiques anglicans que « grâce à Dieu, ce monstre de protestantisme était bien mort ». Le protestantisme signifiait, évidemment, comme mes Hindous me l'avaient dit, « la religion du fais ce qui te plaît et appelle cela Foi et Conscience ». Sous cette influence de dessèchement, les gens se souciaient si peu de religion, qu'un membre du Parlement pouvait dire alors de sa place : « Les riches ne se préoccupent pas plus des pratiques du christianisme que les pauvres de ses doctrines ».

Je fus encore plus frappé de tout cela, une fois

arrivé en Amérique. Passant ainsi de l'Est à l'Ouest je devais être plus sensible au changement de l'atmosphère religieuse. Dans l'Est hindou, tout était imbu de religion, parfumé de foi. Dans l'Ouest protestant, tout cela ne s'imposait que par son absence: la vapeur et l'électricité avaient pris la place, pour remplir la vie des gens et modeler leur caractère. L'électricité était partout : fils télégraphiques, fils téléphoniques, fils d'éclairage, câbles de traction pour les tramways rayaient les rues par douzaines et presque par centaines. Dans l'Est, c'était comme une sorte de ralentissement et de somnolence rêveuse de la vie; dans l'Ouest, la vie c'était la fièvre et le délire. Dans l'Est, partout la religion et ses symboles; dans l'Ouest, sauf les dimanches, la religion demeurerait invisible et, partout, l'on sentait le rationalisme latent. Dans l'Est, contemplation et mysticisme partout ; dans l'Ouest, rationalisme et machinisme. Cela me confirma dans mon idée que le protestantisme, seule religion que l'Ouest eût jamais produite, n'était nullement une religion. « Omnis religio ab Oriente ».

Et, pour les gens de l'Est, que doit sembler être une religion pareille ? Heureusement nous ne sommes pas réduits, là-dessus, à conjecturer. Je ne puis m'empêcher de citer ici une lettre de l'un d'eux, qui avait passé des années dans les principaux

centres de civilisation protestante. Ce n'est que plusieurs années après que je la découvris :

« Cette civilisation, qu'est-elle donc enfin ? J'ai
« vécu pendant cinq ans dans quatre de ses centres
« principaux. Durant ce temps, je l'ai étudiée avec
« le peu de lumière dont ma race de brahmane
« m'avait gratifié; je dois avouer que j'ai été profon-
« dément affligé par les faits que m'a révélés cette
« étude. Cette civilisation vantée a pratiquement
« aboli l'idée d'une âme humaine: ce en quoi quel-
« ques-uns croient encore n'en est plus qu'une
« fausse apparence. Elle ravale quotidiennement
« la divine humanité dans l'animalité sans pudeur.
« Elle a élevé l'égoïsme à la hauteur d'une profession
« de foi religieuse, la Mammone sur le trône de
« Dieu, l'adultère jusqu'à la science et la fausseté
« jusqu'à l'art. Elle a tourné le mariage sacré en
« farce, l'attestation écrite du mariage en chiffon,
« les bénédictions nuptiales en un risque de jeu de
« hasard. Elle a éliminé de la vie tout sérieux pour
« en faire un simple jouet. La recherche de soi est
« sa respiration même, l'arbitraire du vouloir est sa
« loi, la prétention personnelle est son essence, l'il-
« lusion volontaire est sa philosophie.

« Elle a créé pour l'homme des besoins factices
« et l'a asservi pour les satisfaire. Elle lui a enlevé
« le repos extérieur et intérieur; elle lui a volé son

« loisir, le seul ami des hautes pensées. Il ne connaît
« nulle paix; partant, il ne se connaît pas lui-même,
« ni l'objet réel de sa vie. Elle a fait de lui une ma-
« chine qui souffle, se meut, se démène, combat,
« file, travaillant sans cesse, ne s'arrêtant jamais, ne
« connaissant pas même la douceur du repos ni du
« calme sommeil. Elle a fait de lui un paquet de
« nerfs à vif, toujours tendus à l'extrême. Il a appris
« à appeler la licence, liberté; la violation des lois de
« la société, indépendance; la servitude de sa propre
« volonté, affranchissement. Elle a édifié la sensua-
« lité, glorifié le matérialisme, idéalisé le péché, dis-
« socié en atômes les groupes naturels humains; les
« familles, en unités qui luttent les unes contre les
« autres. Elle a sapé les fondements de la vie fami-
« liale : la souche, séparée de la racine, menace de s'ef-
« fondrer, à l'ébranlement de toute brise qui passe.

« Son empressement vulgaire et son goût pour la
« sensation sont en train d'envahir même le do-
« maine de la religion, qui est regardé comme celui
« des utopies et des balivernes. Les inventions
« scientifiques, dont elle se vante, ont fait plus de mal
« que de bien à l'humanité, du point de vue de ses
« intérêts les plus hauts et les plus durables : elles
« n'ont, en effet, d'utilité que pour la vie superfi-
« cielle, la seule que ses partisans pratiquent et
« connaissent. Elle provoque l'amour comme un

« virus; elle ramène le romanesque à l'amour illicite.
« Elle propose ouvertement de tuer les malades in-
« curables et les vieillards plus que sexagénaires. A
« son avis, l'humilité est odieuse; l'égoïsme et la
« force brutale marquent l'individualité supérieure.
« Elle a banni la déférence, la profondeur du carac-
« tère, la poésie vraie, la vraie philosophie. Elle est
« en passe de faire reconnaître pour crimes la
« « couleur » et la pauvreté. La flatterie est, pour
« elle, la saveur de la vie; le manque de franchise est
« l'essence de la courtoisie. La moralité est affaire
« de pure sentimentalité; le sentiment est pure fai-
« blesse; la constance et la chasteté, des sottises de
« l'ancien temps. Tout ce qui donne le plaisir im-
« médiat est plein de valeur; elle dédaigne tout ce
« qui suppose un ajournement de joie. La grossière
« jouissance matérielle est, en un mot, son paradis
« de bonheur, son idéal de salut ».

Tel est le jugement hindou sur la civilisation vantée de la moderne Europe protestante. En un mot, c'est « recherche de soi ».

C'est par un jour triste de novembre que je posai de nouveau le pied en Irlande. Plus grande encore que celle qui m'entourait était ma désolation intérieure. J'allais au devant du froid glacial; et puis, c'était le plongeon.

Tout ce que j'avais connu jusque là, je devais le quitter; j'avais à aborder une société et un genre de vie, entièrement nouveaux pour moi; une religion aussi que, tout en la reconnaissant nécessaire, je redoutais vaguement: en partie, parce que j'en connaissais si peu de chose; en partie, parce que j'y devais faire seul mon entrée; en partie parce, que je prévoyais qu'elle contrarierait tous mes goûts comme toutes mes habitudes. Je suis bien sûr que jamais personne plus que moi ne fut pris du frisson, à l'instant de franchir le pas de la soumission à l'Église catholique, pour la foi et pour le Fils de Dieu.

Mes parents tentèrent un dernier effort pour m'arrêter. Ils n'étaient pas encore pleinement certains que tout avait été fait de ce qui pouvait l'être. Ils me demandèrent avec instance de voir le Prévôt de Trinity College, ancien ami de la famille et spécialement versé dans les questions de controverse, touchant l'Église catholique romaine. J'allai donc le voir lui aussi. Il était alors très âgé; j'avais pour lui une grande vénération. Lors de mon passage par l'université, il avait été mon « Professeur royal de théologie ». L'entretien fut bref. Je lui exposai en résumé mon histoire depuis le jour où j'avais fait l'acte de foi. Après avoir protesté véhémentement contre ultra-évangélistes, Frères de Plymouth et extrémistes en général, (parmi lesquels, évidem-

ment, il me rangeait), il mit fin à l'entrevue par ces mots : « Tout ce que je puis dire, M. Wallace, c'est qu'il n'y a rien au monde dont je sois plus sûr que de l'absence de fondement pour toutes les prétentions de l'Église catholique romaine ». A quoi je répondis : « Et tout ce que je puis dire, Docteur S., c'est qu'il n'y a rien au monde dont je sois plus sûr que de ceci : si les prétentions de l'Église romaine n'ont aucun fondement, alors Jésus-Christ n'était pas plus le Fils de Dieu que je ne le suis moi-même ».

On peut regarder cette parole comme mon dernier mot au protestantisme : il n'y avait plus rien à ajouter. Son représentant le plus haut n'avait pas argumenté; il avait fait appel à l'autorité — à la sienne. Je n'avais à ses paroles opposé aucun argument ; je les avais mises en conflit direct avec une autre autorité — celle de l'unique corps dans le monde, qui, parlant au nom de Jésus-Christ Fils de Dieu, nous dit à tous : « En m'écoutant, c'est Lui que vous écoutez; en me méprisant, c'est Lui que vous méprisez ».

Le troisième jour après mon retour d'Amérique, je me rendis au presbytère catholique où vivait le prêtre dont j'avais reçu des livres. J'allais faire le dernier pas.

Mais il est dur pour, ceux qui ont été élevés en dehors de l'Église catholique, de triompher des pré-

jugés et des imaginations, auxquels ils ont été livrés dès l'enfance. On en jugera par ce que je ressentis, — malgré la longue préparation que Dieu m'avait donnée, la clarté dans laquelle m'apparaissait la vérité de l'Église catholique, — de crainte indéfinissable et d'appréhension, au moment où je franchis la grille du presbytère pour monter à la porte d'entrée. Au fond de mon cœur, comme pour me protéger moi-même, je disais avec ferveur : « Mon Jésus, vous savez que c'est par vous que je suis venu ici. Que j'aie tort ou raison, c'est votre œuvre ». J'éprouvais un peu ce que dut ressentir la petite fille de France lorsqu'elle jetait à l'Apparition de l'eau bénite, pour s'assurer qu'il n'y avait là nulle diablerie.

On m'introduisit au parloir, où j'attendis le prêtre quelque temps. Il vint et me salua cordialement. Je n'attendis pas longtemps pour dire ce que j'avais à dire. Je m'agenouillai un moment pour faire ma soumission, puis j'ajoutai : « Si je n'avais pas tant tenu à Jésus, je me serais rendu ici il y a déjà longtemps. Si je n'avais pas tenu à lui plus qu'à tout le reste, je n'y serais pas venu du tout ». C'était, en effet, la simplicité même de ma foi qui, satisfaisant mon tempérament spirituel, m'avait si longtemps empêché de voir ce qu'elle exigeait par voie de conséquence logique; c'était encore cette même foi qui m'avait forcé enfin à voir et m'avait lancé dans

des difficultés telles que, sans elle, j'aurais été dès l'abord rebuté et aurais cessé toute recherche.

Le prêtre prit mon cas d'une manière pleine de simplicité et de bon sens. Il me dit joyeusement : « C'est très bien. Probablement, vous avez le désir de continuer votre œuvre de missionnaire ? » Je répondis : « Oui, certainement ! » Il me promit alors d'écrire à Mill Hill, collège londonien de missionnaires, dans l'espoir d'obtenir une place pour y faire mes études de théologie. Après quelques mots sur mon état présent, l'entrevue prit fin.

Je retournai quelques jours après pour prendre la réponse. Le prêtre m'aborda cordialement par ces mots : « A propos, M. Wallace, il m'est venu une bonne idée depuis votre visite. Vous n'avez pas peur des jésuites, n'est-ce pas ? » Je répondis : « Non, au contraire, tout ce que j'ai lu venant d'eux m'a laissé une impression meilleure que je n'ai reçue d'ailleurs. » (Le livre sur le bonheur du ciel était de l'un d'eux). Il reprit avec une visible satisfaction : « C'est parfait. Je vous conseillerais beaucoup de faire avec eux une petite retraite. Si vous voulez, nous pouvons aller tout de suite à leur résidence et nous prendrons nos arrangements à ce sujet ». Je n'avais pas idée de ce que pouvait être une retraite, mais j'étais prêt à faire tout ce qui me serait proposé. J'acquiesçai donc et nous partîmes. En chemin, nous

rencontrâmes un des Pères jésuites qui, mis au courant, accepta sur le champ de me recevoir. La retraite devait commencer un jour ou deux plus tard.

Cette retraite qui, devait durer trois jours, prit fin brusquement l'après-midi du second. J'étais complètement à bout de forces; on aurait pu s'y attendre, vu la nervosité où je me trouvais en commençant. J'avais vu très clairement la relation nécessaire entre la divinité de Jésus-Christ et l'infailibilité de l'Église, mais j'avais encore réellement peur d'elle. Il faut ajouter qu'il m'était impossible de me défaire d'un seul coup des habitudes de toute une vie, durant laquelle jamais je n'avais fait un pas sans avoir vu d'abord où je marchais. Il s'ensuivait que je me trouvais dans une disposition de critique aiguë, décidé à scruter rigoureusement tout enseignement que l'on me proposerait. Je ne cherchais pas de raison pour rejeter ces doctrines; au contraire, je désirais les accepter autant que possible; mais je tenais à vérifier chaque démarche avant de la faire et m'assurer que ce n'était point un faux pas. L'échec d'une tentative pareille était certain: c'était, en somme, un parti pris en contradiction avec ma position actuelle. Si tout s'était trouvé pleinement d'accord avec mes idées, la religion catholique n'aurait-elle pas été plutôt ma parole que la parole d'un autre, et cet autre le Fils de Dieu?

Aussi, à mesure que les instructions de la retraite se poursuivaient, je devenais de plus en plus nerveux et inquiet. Chaque point que je n'accordais que peu volontiers, que j'acceptais cependant sans parvenir à m'y soumettre de bon cœur, rendait plus pénible l'acceptation du suivant. Il importe assez peu de savoir sur quel point exactement se produisit la chute finale. Cependant, pour moi, ce ne furent pas les difficultés habituelles des protestants: elles me semblaient superficielles; ce ne fut, non plus, aucun des enseignements positifs de l'Église: je les avais étudiés auparavant et avais, à leur sujet, pleine satisfaction. Mais il y avait des choses qu'il m'était demandé de rejeter, et, spécialement, cette doctrine de préexistence personnelle, que mon séjour dans l'Inde m'avait conduit à admettre. Dans la philosophie hindoue, en effet, rien ne commence absolument à la naissance, non plus que rien ne finit à la mort. Cette simplicité de la question m'impressionnait: « Quale principium, talis finis : tel commencement, telle fin ».

Mon directeur essaya, d'abord, de m'exposer l'affaire et de faire la preuve qu'il n'en était pas ainsi; mais c'est un axiome que l'on prouve difficilement une proposition négative. L'essai, pour moi du moins, fut peu satisfaisant. La discussion passa de là à la fixité de l'état de damnation : c'est une chose

que je ne pouvais comprendre, sans avoir, d'ailleurs, la moindre objection contre l'éternité de l'enfer¹. Avec insistance je ramenait la conception hindoue : Dieu dispose de mondes sans nombre, où se rencontrent tous les degrés de bonheur, pour faire sur nous l'épreuve de sa main et nous gagner du monde à lui; il dispose, dans chacun de ces mondes, de demeures sans nombre pour discipliner chaque âme; et vous venez me dire que, s'il échoue à sa première tentative, en cette vie d'un moment qu'une âme vit ici-bas, il abandonne tout de suite la partie et la jette, cette âme, dans l'impossibilité définitive et éternelle de revenir à lui? Quel Dieu est-ce là? (1)

Mon directeur répondait que Dieu n'était pas obligé en justice de continuer sans fin à offrir des chances qui sont sans cesse rejetées. Évidemment, en justice, il n'y est pas obligé. (2)

(1) C'était la supposition enfermée dans mon objection qui était fausse. L'Hindou, en effet, suppose que Dieu a besoin de plusieurs vies pour "faire l'épreuve" complète de sa main sur l'homme. Le chrétien sait par la révélation que Dieu peut, par sa grâce, donner à l'homme, même au cours d'une vie brève, sa "chance" entière, et qu'il le fait. Alors, pourquoi plusieurs vies?

(2) Aucun catholique ne l'aurait dit. Dieu est obligé en justice, mais en justice tempérée par la miséricorde. Selon les saints et les théologiens catholiques, même les malheureux qui vont en enfer proclameront que leur châtiment reste en dessous de leur culpabilité. Dante n'a-t-il pas inscrit sur la porte de l'enfer :

Je fus fait par la puissance suprême
La suprême sagesse et le suprême amour :

Tout cela, je l'admettais; mais, j'ajoutais : « Cependant, sa justice ne s'y oppose pas; et alors, où donc intervient l'amour, son amour éternel qui plane déjà sur toutes ses créatures, et ses tendres miséricordes qui s'étendront sur elles aussi universellement? » Je ne pouvais vaincre ma répugnance à accepter cette fixité de l'enfer telle qu'elle m'était exposée : cette manière de concevoir ne convenait guère, à un homme comme je l'étais alors, saturé de pensée hindoue.

Je revenais à la charge avec cette objection : « Comment un acte fini, qui ne donne qu'une jouissance sensible finie, peut-il être avec justice puni par une éternité de souffrance sans espoir et sans mérite? » (1).

Tout était inutile. Le directeur estima peu sage de discuter et de chercher à satisfaire, sur ces difficiles problèmes, un commençant. Mes objections et difficultés, cependant, n'étant pas celles qu'il avait coutume de réfuter, il essaya d'un exemple.

Supposez qu'on vous ait averti très expressément de ne pas tirer dans une haie déterminée. Voyant un oiseau qui s'y pose, vous désobéissez formellement,

(1) Mais le péché mortel n'est pas seulement la recherche finie d'un bien fini ; s'y l'on y persévère, il est le rejet éternel du bien infini : acte fini dans son essence, mais infini par son objet et sa durée.

délibérément; vous tirez vers lui et tuez un homme caché derrière la haie, tout proche de lui. « Mon Dieu! m'écriai-je, mais qui donc oserait me condamner pour meurtre? Tout au plus me condamnerait-on pour désobéissance; mais non pour meurtre! » — « Eh bien, pour Dieu, c'est tout différent ». Ce fut toute la réponse. C'était pis que de n'en recevoir aucune, pour moi, en tout cas. (1) L'essai d'expliquer par une banale petite histoire une chose très profonde, de mesurer d'après un étalon un ordre de choses qui ne répondait qu'à un autre, de saisir l'éternel et l'infini dans les prises de ma propre intelligence bornée ne pouvait être heureux. Je m'étais avancé vers la haute mer aussi loin que je pouvais aller et, tout en gardant pied, je faisais effort pour nager. Si j'avais su, si j'avais eu la faculté de m'exercer, ce qui était opportun, c'était de dire, en toute simplicité, à Notre-Seigneur: « Ce que l'enfer est pour vous, il l'est pour moi », et

(1) Et, de fait, il eût mieux valu n'en donner aucune. De cette histoire, il ressortait que l'on pouvait aller en enfer sans avoir commis délibérément un péché mortel. Personne ne commet délibérément de péché mortel qui n'a pas conscience, à cet instant, de "tuer Dieu" autant qu'il est en lui. Le péché mortel ne consiste pas à chercher un plaisir passager et, ce faisant, à violer, sans le savoir, un commandement formel de Dieu; mais à chercher un plaisir que l'on sait qui offense Dieu; non à tirer sur un oiseau et à tuer, par accident, un homme; mais à tirer l'oiseau, pour le plaisir, tout en sachant parfaitement que le tuer c'est tuer un homme en même temps. Ceci est un meurtre et un meurtre affreux.

de passer. Seulement, je voulais comprendre, tandis que ce que Dieu voulait de moi, c'était de me mettre à sa place, à lui, par la foi.

Les choses allèrent de mal en pis.

Comme je demandais de nouvelles explications sur des choses qui, pour moi, s'expliquaient dans le système que j'avais appris aux Indes, mais non une fois qu'il était rejeté, on me répondait sans cesse: « Celui qui scrute la majesté sera englouti par la gloire ». On ne variait pas: « Tel est l'enseignement de l'Église catholique et nous devons lui soumettre notre jugement ». La nature protestante regimbait avec violence contre un tel anéantissement. L'après-midi du second jour, le point culminant fut atteint. Un autre Père fut appelé à la rescousse pour discuter et, si possible, résoudre les difficultés soulevées. On me dit : « Quant à votre opinion que la création inférieure survit, c'est une opinion libre; mais la préexistence doit être abandonnée ». C'est à dire que j'avais à renoncer à des conclusions, auxquelles j'étais arrivé au cours de ces années de labeur patient et de réflexion, à tout le système que j'avais appris et d'où, avec la lumière du christianisme et la consommation par le Christ, j'avais tant attendu; et je devais y substituer un autre dont, à ce moment, je n'attendais rien.

L'entretien terminé, j'allai dans la propriété;

j'étais dans un état plus misérable que tous ceux par où j'avais jamais passé. Je sentais une oppression dont je ne pouvais me débarrasser. J'aurais voulu aller loin, bien loin, n'importe où, pour respirer encore à l'aise. Mais j'étais enfermé dans des murailles que je ne pouvais franchir. Depuis mon enfance, c'était la première fois que je trouvais, dans les choses extérieures, des limites marquées par une autorité, et, dans les choses de la pensée, jamais je n'en avais connu. Il ne m'était plus possible de *penser* librement ! Le coup fut aussi dur que brusque.

Cependant, je ne m'arrêtai pas un instant à l'idée de me raidir en moi-même, contre cette autorité avec laquelle j'étais mis si rudement en contact. J'avais vu trop clairement que l'Église catholique romaine parlait au nom de Jésus-Christ et avait pour elle le droit. Le protestantisme n'était plus possible pour moi. L'alternative qui se posait était : soumission ou apostasie et perte du Christ, et je ne pouvais pas plus m'arrêter à l'idée de cette perte qu'un homme sain à celle du suicide. Et pourtant, la conception de l'univers, de mon être personnel, de la manière d'agir de Dieu sur ses créatures : tout ce système, reçu par moi de l'Inde, m'apparaissait à la fois grandiose et logique ; bien loin de s'opposer au christianisme, il me semblait qu'il le confirmait. Il s'était formé en moi très lentement, au cours de

longues années d'études et de réflexions ; il s'était enfoncé en moi profondément, si bien que j'avais l'impression qu'il ne me serait plus possible d'en extirper les racines. Ce qui se présentait maintenant pour prendre sa place, apparaissait à ma pensée, tout imbue d'hindouisme, chétif, et gauche, et si étroit et si *petit*, comparé à ce que je connaissais, que de l'accepter, c'était chose, en vérité, bien amère. (1) J'étais trop malheureux ; je sentis que je n'étais pas capable alors d'en supporter davantage. Aussi, lorsque, à la suite de l'instruction, mon directeur me dit qu'il avait été décidé de me laisser une quinzaine de jours, pour examiner à nouveau toute l'affaire, je ne présentai aucune objection. J'étais trop heureux de m'en aller et de me ressaisir dans

(1) Cette impression de "petitesse", d'"étroitesse" peut s'expliquer. Je venais des Indes, où tout est "philosophie" ; je tombais dans les bras de l'Église, et là tout est "révélation". La philosophie a pour domaine le riche et immense champ des possibles ; la révélation, celui des faits, restreint, étroit, mais assuré. L'Inde pouvait rêver de transmigrations sans fin à travers les mondes que Dieu pouvait avoir créés. J'avais l'impression d'un homme qui s'éveillerait d'un rêve magnifique dans l'étroite cellule de la solide réalité. J'allais m'apercevoir que la cellule avait des fenêtres ouvrant sur un royaume nouveau : celui du surnaturel ; mais ce ne serait que plus tard. Mes directeurs se trompèrent peut-être en refusant de m'accorder que la conception hindoue se présentait comme possible ; que la transmigration et ce qui s'ensuit *aurait pu* être et, par conséquent, n'était pas réfutable par une argumentation *a priori* de la raison seule : Dieu aurait pu adopter cette manière de sauver les hommes. La révélation ne s'y opposait point. Tout ce qu'elle maintenait, c'est que Dieu ne l'avait pas fait.

la tranquillité. Je rassemblai mon modeste bagage et allai prendre congé des Pères; même alors, je me mis à genoux pour recevoir leur bénédiction: j'étais, en effet, résolu à ne rien faire qui donnât aux autres ou à moi-même l'impression que j'avais l'intention de me rejeter en arrière.

En retournant chez moi, j'allai faire visite au secrétaire local dont j'ai déjà parlé. Il fut grandement étonné de me revoir. Je le mis au courant en peu de mots de ce qui s'était passé. Il dit : « Eh bien, vous êtes un homme droit et c'est ce qui vous a sauvé. D'ailleurs, remarquez-le bien, même si vous étiez resté, j'aurais encore dit à tout le monde que vous ne l'aviez fait que par cette même droiture. »

Je l'écoutais accablé. Je sentais que je ne pouvais demeurer où j'en étais et je le lui dis. Il se mit à reprendre quelques objections contre la position adoptée par l'Église romaine. Je l'entendais sans rien dire. A la fin, je repris : « Je crains que ce que je vais vous exposer ne vous fasse de la peine. Je ne suis pas disposé à dire : Je sais que les difficultés que vous formulez sont décisives, cependant je fermerai les yeux pour ne pas les voir; mais je dois dire: Que ces difficultés me semblent ou non invincibles, je dois tenir que, si je connaissais toutes choses comme elles se trouvent être exactement à présent, je suis certain que je constateraï que ces objections

ne renversent pas la prétention de l'Église catholique et l'infaillibilité, et j'en resterais là». Puis, sans lui donner le temps de répondre, je continuai : « Si réellement je voyais que ces objections sont décisives, je ne consentirais jamais à tomber dans le mensonge ou l'hypocrisie devant moi-même en prétendant qu'elles ne le sont pas; mais je serais logique, et, forcé d'abandonner l'infaillibilité de n'importe quelle Église — y compris celle de Rome — j'abandonnerais aussi la divinité de Jésus-Christ, laissée à elle-même; et, avec cela, j'abandonnerais encore, et tout à fait, le christianisme. Or, cela, je ne puis le faire. Je suis donc amené à penser que les objections que vous me proposez sont seulement apparentes et que, si j'étais à même de tout savoir, je constateraï qu'il en est bien ainsi ». Il me répondit très doucement : « Il est vrai que je m'attriste de vous entendre dire cela »..

Il n'y avait plus rien à faire, sinon ce que je disais. Même mon propre frère, au moment le plus aigu de son aversion pour moi, me disait : « Si vous ne pouvez rester chrétien sans devenir catholique, vos amis aiment encore mieux vous voir catholique ».

Quand j'arrivai à la maison de ma sœur, j'appris qu'elle était partie et se trouvait chez un oncle qui habitait à proximité. Je m'y rendis. Lorsque j'entrai dans le salon plein de lumière — c'était à la nuit

tombante — dans l'intimité des miens, je ressentis un immense soulagement. Ma chère tante, dont les sentiments à mon égard n'avaient pas varié, quoi-
qu'elle ne comprît rien à ma manière de faire, s'élança vers moi et, m'embrassant de tout son cœur, me dit: « Mais, bon Dieu! qu'avez-vous donc fait? Vous avez l'air absolument effaré ». Je l'écartai en quelques paroles; les autres ne firent aucune allusion aux récents évènements et, nous asseyant, nous prîmes le thé comme au vieux temps, et, pour l'instant, je me remis un peu de mon abattement.

Mais j'étais en un piteux état. J'étais seul, plus seul que si je m'étais trouvé en un désert. Je ne savais où me tourner, non pour trouver de la sympathie — car il n'y fallait point compter — mais, du moins, conseil et aide. Une idée me poursuivait et me pressait : « Laisse tout cela pour le moment; prends pour quelque temps une position paisible de vicaire et, si tu y tiens, recommence ton enquête lorsque tu te sentiras plus calme et mieux portant ». Mais, à chaque retour de cette suggestion, je me raidissais: car je savais bien que j'en avais trop vu, que j'étais allé trop loin, que je n'échapperais point en remettant à plus tard.

CHAPITRE XIV

RÉCEPTION DANS L'ÉGLISE CATHOLIQUE

Après quelques jours, passés je ne saurais dire comment, je regagnai la maison où j'avais été en retraite. Je voulais faire une visite. Je savais à peine si j'avais l'intention de dire au prêtre que je remettais le tout à plus tard, ou de lui déclarer que j'allais revenir sur l'heure. Quelle qu'ait été mon irrésolution, cela ne dura guère : le Père m'accueillit avec tant de cordialité, il laissa voir si naturellement qu'il prenait ma présence comme un retour, que je me rendis tout de suite à cette solution. Lorsque, faisant allusion à mon départ, je laissai entendre qu'il marquait peut-être mon inaptitude présente, il me dit : « Oh ! je n'en crois rien. Ce n'était rien du tout. Tout simplement, vous étiez un peu effrayé. En réalité, j'ai été très heureux de ce court délai ». Je lui demandai alors de passer avec les miens, selon leur désir, les fêtes de Noël. C'était un délai nouveau d'une quinzaine de jours. Il s'empressa de me l'accorder. Par la suite, ce délai fut prolongé jusqu'après le nouvel an.

Je revins donc, sans plus ample retard, au début de janvier. Le troisième jour après mon arrivée, je fis mon abjuration, fus rebaptisé sous condition, fis ma première confession et reçus l'absolution. Je pus constater la fausseté de la prédiction ironique d'un frère plus jeune : « Ils vont vous faire subir une grandiose cérémonie avec cierges, encens et tout le tremblement ». Tout se passa dans le plus grand calme et en stricte intimité, dans l'ombre d'un soir d'hiver, en une chapelle domestique, vide selon toute apparence; à l'autel, il n'y avait que la lampe du sanctuaire, et, pour la lecture de la formule d'abjuration des erreurs de l'hérésie, l'on n'alluma qu'une bougie. Il n'y avait que moi, sauf les deux Pères qui m'avaient préparé.

La brève cérémonie terminée, je rentrai à la chambre que j'occupais et, après quelques minutes, mon directeur m'y rejoignit. Il me salua de bon cœur et me dit quelques mots pleins de bonté pour me féliciter. Il ajouta : « Je pense, vous savez, que vous avez reçu aujourd'hui l'absolution ». Je lui dis que je le croyais aussi. Il vit bien que je ne comprenais pas et s'expliqua : « Si votre baptême dans l'Église anglicane n'était pas « valide », c'est le sacrement de baptême que vous avez reçu aujourd'hui, et l'absolution sous condition n'avait nul effet, puisque les péchés sont remis par le baptême; mais,

si vous avez reçu valablement le baptême dans votre enfance, le baptême que l'on vous a conféré aujourd'hui ne produisait rien pour vous: c'est l'absolution qui était valide et c'est elle que vous avez reçue pour la rémission de vos fautes passées. Or, dans votre cas, je suis bien sûr de la validité du baptême de votre enfance. Donc, même dans l'Église anglicane, votre salut était garanti. C'est, pour vous, chose importante de le savoir ».

Et quels furent donc mes sentiments en cette grande crise de ma vie ? Je n'éprouvais pas le moindre doute sur la conduite que je tenais; mais je ne sentis nulle joie, nulle dévotion, non pas même à l'occasion de ma première communion qui eut lieu le lendemain matin. Mon acte procédait, non du sentiment, mais de la raison, de la logique. Aussi, lorsqu'un de mes parents anglicans me conjurait de songer à la manière dont je le jugerais à la lumière de l'éternité, je lui répondais que c'était seulement à la lumière de l'éternité que je le regardais pour pouvoir le justifier : il n'était justifiable que de cette manière. Par expérience personnelle, je ne savais rien de l'Église catholique; par oui-dire, fort peu : et ce peu était résolument contre elle, car j'étais évangéliste; mais j'avais vu clairement, si clairement, qu'il ne pouvait rester aucune ombre de doute sur l'évidence du lien qui unissait la divi-

nit  de Jésus-Christ à l'infailibilité de l' glise, — si bien qu'on ne pouvait garder l'une sans l'autre et, par conséquent, que cette  glise avait le droit de parler au nom et avec l'autorité de Jésus-Christ, Fils de Dieu. Alors, dans ma foi, je me jetai entre ses bras sans la connaître, je fis ce qu'elle me disait de faire; — mais, en le faisant, je ne ressentis rien de spécial : ni consolation, ni désolation.

En réalité, tout cela restait bien loin de moi : une seule chose me regardait : l' glise catholique romaine, parlant avec autorité, était la seule vraie  glise du Fils de Dieu; l'écouter, c'était écouter le Christ; la mépriser, c'était le mépriser; ainsi, ce qui était vrai pour elle était vrai pour moi; ce qui était faux pour elle l'était aussi pour moi. (1)

Il était douteux que mes parents consentissent à me recevoir après ma conversion au catholicisme. Le doute, cependant, fut résolu en ma faveur. Je

(1) Que ce soit le point de vue rationnel et logique qui m'ait impressionné et qu'il soit capable d'en impressionner d'autres de la même manière, on le peut voir par ces mots d'un prêtre éminent qui s'est beaucoup occupé de la réception dans l' glise des convertis :

“ Je tiens à déclarer bien nettement qu'une personne de tournure d'esprit logique se trouvera press e de se faire catholique, plus fortement qu'une autre qui n'a jamais pu se mettre à suivre jusqu'au bout une série de raisonnements serrés. C'est un fait que la logique (aid e, évidemment, par la grèce de Dieu), a mené à l' glise nombre de gens et qu'à elle revient l'honneur d'avoir largement contribué aux retours vers Rome dont j'ai traité ”.

retournai chez ma sœur après une semaine. Mais les choses n'étaient plus les mêmes qu'auparavant. Elle n'avait jamais compris mes difficultés religieuses, elle les regardait sans sympathie; maintenant il semblait qu'un abîme se fût creusé entre nous. Cela me donnait le désir de m'en aller aussi vite que possible. En conséquence, je pressai mon directeur de hâter les arrangements pour mon entrée en quelque séminaire d'études théologiques. Je m'ouvris, en même temps, à lui de ma résolution de renoncer à ma part dans la succession de mon père, dès mon accession au catholicisme, et de ne garder que mes économies personnelles, suffisantes pour défrayer mes études préparatoires au sacerdoce en n'importe quel séminaire catholique. Il m'approuva entièrement.

Durant ces jours, nous eûmes ensemble plusieurs discussions quant à mon avenir : « Savez-vous que, d'après ce que j'ai vu de vous, je pense que vous devriez entrer dans la Compagnie ? » Il voulait dire la Compagnie de Jésus, dont il faisait lui-même partie. « Non, répondis-je, à mon âge, dans mes conditions, certainement ce ne serait pas à conseiller. Au cours des longues années de formation, je perdrais ma science des langues hindoues; puis, je perdrais aussi tout contact avec les Hindous. Après les années requises pour la préparation au sacer-

doce, je ne serais plus bon à rien ». En somme, l'idée ne me souriait pas du tout. J'aimais mieux être sous la juridiction d'un évêque et appartenir au clergé séculier, que de me soumettre à des supérieurs dans un Ordre religieux. Cependant, je me remis entre ses mains pour faire ce qu'il jugerait le mieux. Il céda devant ma préférence visible pour le clergé séculier et se borna à remarquer que, dans le champ du missionnaire, je trouverais, pour le bien, des forces plus grandes dans l'un des Ordres religieux. Il ajouta, sans doute parce qu'il ne me vit guère impressionné par cette offre, moi qui ne savais rien des Ordres religieux : « Et permettez-moi de vous dire que ce n'est point si peu de chose que d'avoir l'occasion d'entrer dans la Compagnie. Tout le monde ne l'a pas. Le grand docteur M. fit la demande d'admission et ne l'obtint pas » (ce docteur s'était converti peu de temps auparavant). Il me promit ensuite d'écrire en ma faveur à Mill Hill, collègue de missionnaires séculiers, et de me passer la réponse dans quelques jours.

L'essai de me trouver là une place échoua. J'étais trop âgé pour eux: j'étais dans ma trente-cinquième année. A la file, on s'adressa à quatre autres séminaires : pour une raison ou pour une autre, tous les supérieurs déclinerent l'acceptation du nouveau converti. Je me remis plus entièrement encore aux

main du Père, pour le cas où il jugerait souhaitable mon entrée dans la Compagnie de Jésus. Il m'expliqua que les difficultés que je redoutais étaient, en grande partie, imaginaires; il me dit que, dans mon cas, la formation ne dépasserait probablement guère une période de cinq années et que je ne serais nullement reclus dans un monastère. Il me rappela mon intention de renoncer, en me faisant catholique, à ma part d'héritage paternel; ce que j'avais destiné à ma préparation pourrait être utilisé. Il semblait n'avoir à l'affaire aucun intérêt, disant avec un sourire: « Nous vous prendrions sans un sou ». Il me promit d'écrire tout de suite au Provincial de la Province belge de la Compagnie, vu que c'était elle qui était chargée du travail de mission au Bengale, où j'avais été. Il me promit la réponse pour la semaine suivante.

Quand je le revis, il était rayonnant de plaisir : « Ils vous ont accepté sur le champ, dit-il, et vous irez en Angleterre pour votre noviciat : c'est considéré plus facile pour vous ». Je devais partir tout de suite. Mes affaires furent vite réglées et, dans le mois qui suivit ma réception dans l'Église, je me mettais en route, quittant l'Irlande, pour débiter dans ma vie de novice de la Compagnie de Jésus.



CHAPITRE XV

LE SUPRÊME CONFLIT

Il serait malaisé, à qui ne s'est jamais trouvé dans une situation analogue, de se représenter ma disposition d'esprit, au moment d'entrer dans ma vie nouvelle. Tout ce qui m'était naturellement cher, je le laissais derrière moi; ce qui était devant moi me contractait d'appréhensions très vives. Non seulement, tous mes parents et mes amis étaient loin (je n'en avais pas à Londres), mais aussi tout le milieu social auquel j'étais habitué. J'avais toujours mené une libre vie au grand air, aux Indes, sans aucun élément de routine, pleine, au contraire, de changement, d'imprévu, occupé, selon mon goût, de mes recherches personnelles. Spécialement, j'avais la longue habitude de penser librement; mon esprit n'avait reçu aucune formation pour accepter le frein de l'autorité. A présent, j'entrais dans une existence de soumission monotone; j'avais à vivre, à agir, selon la règle, selon le « règlement ». Un jeune Irlandais, qui vint peu après moi au noviciat, le définissait ainsi : La cloche et l'eau bénite. Je

n'avais plus la faculté d'aller à ma guise, d'agir à ma guise, de penser à ma guise. Tout était strictement réglé. Or, l'indépendance de la pensée m'était infiniment plus que celle des mouvements : naturellement, j'aimais mieux, et beaucoup, être faillible et libre, qu'infailible par l'obéissance. Cette indépendance sans bornes, je savais qu'elle m'était maintenant impossible : c'était fini.

Mon existence, diversifiée et riche d'expériences, de mes longues années dans l'Inde, je l'échangeais contre une morne vie dans une maison d'études, à Londres, avec, pour toute diversion, des allées et venues dans les rues. L'Inde, vers laquelle mon cœur sans cesse se tournait, que j'aimais si profondément, je devais la laisser pour des années, peut-être pour toujours. On m'avait dûment averti, en effet que, si j'y étais renvoyé, ce pouvait être pour « enseigner l'anglais à deux enfants », et que, même cela n'était pas sûr : je pouvais ne pas y être renvoyé du tout. En toutes choses, obéissance !

Je savais aussi parfaitement que mes chères études hindoues, si captivantes pour moi, devaient être mises de côté. J'avais laissé, en Irlande, chez moi, tous mes livres hindous, certain de n'en avoir que faire au noviciat. La conception d'ensemble, si merveilleuse, sur l'univers et sur moi-même, qui s'était révélée à moi dans les Indes, je devais aussi

l'abandonner comme dénuée de valeur. Si, dans la conception nouvelle dont je n'avais que des lueurs, j'avais aperçu quelque chose de plus grandiose et de plus profond, je n'aurais eu, ce me semble, que peu ou point de peine à l'accepter, à la place de celle que je connaissais; mais, par malheur, pour ma pensée toute pénétrée d'hindouisme, il m'apparaissait que c'était exactement le contraire. On l'a dit : « Celui qui a bu du vin vieux ne goûte pas tout de suite le vin jeune; il dit que le vieux est le meilleur ». Telle était mon expérience: pour mon esprit indianisé, la philosophie de l'Inde était plus profonde, plus satisfaisante, plus harmonisée à la religion de la croix. De mon point de vue, selon ma perspective, la philosophie occidentale provoquait tant de difficultés et de doutes, du côté intellectuel, que j'avais l'impression que jamais, ni moi, ni personne, n'amènerait la pensée hindoue à adopter une telle manière d'envisager les choses du temps et de l'éternité. L'Inde qui, en toute chose, s'attachait au caractère illimité et infini, n'accepterait jamais, à mon sens, cette manière précisément délimitée et définie de saisir les choses. L'Occident possédait, je le voyais parfaitement, pour l'Inde, un présent inestimable dans la foi; mais il m'apparaissait encore que l'Inde possédait, à son tour, pour l'Occident, un présent non moins précieux dans sa pensée : cette pensée

qu'il me fallait maintenant, semblait-il, sacrifier.

L'esprit tout plein de ces idées, il ne fallait pas s'attendre que ma seconde retraite fût plus heureuse que la première. Elle commença le lendemain de mon arrivée au noviciat; elle dura exactement un jour et demi. D'heure en heure, la tension augmentait. Le Père qui me la donnait remarqua mon état d'esprit ; il eut la sagesse d'abandonner la tentative. « Si vous continuez de la sorte, vous allez vous faire du mal, me dit-il; vous devez laisser tout cet effort de pensée. Venez avec moi, je vais vous faire voir le plus grand vignoble de l'Angleterre ». Nous cessâmes la retraite et allâmes visiter la vigne. Ce fut en vain. L'esprit était malade, je ne pouvais arrêter l'incessant travail de la pensée, et, plus je le poursuivais, plus sombre et désespérée m'apparaissait la perspective. Au cours d'une retraite, on est beaucoup laissé à soi-même, et cette solitude me rejetait sur moi-même. La journée comportait tout un cycle de devoirs spirituels, que je n'étais pas en état d'accomplir, ni même de comprendre. Je me sentais comme entravé par l'esprit et le corps; j'errais sans but, aussi loin que possible de la maison, pendant les intervalles entre les méditations, les instructions, les réflexions, les offices, qui, pour moi, étaient tous également insolites et accablants. Ma nature recommençait à s'insurger avec horreur contre la

fixité de l'état des damnés : non point contre l'existence de l'enfer, ni contre l'éternité ou l'intensité des souffrances, mais uniquement contre l'inutilité de ces souffrances pour le réprouvé et la fixité de son état, qui lui interdisait de se retourner vers le Dieu qu'il avait offensé. Le purgatoire ne me faisait nullement difficulté, dût-il durer des milliers d'années ou même, jusqu'à la fin du monde, des âges sans nombre. Et pourtant, pour un protestant revenant dans le sein de l'Église, c'est le purgatoire, et non l'enfer, qui aurait dû faire obstacle. Ce que j'avais acquis venait de l'Inde : il y a, selon la philosophie hindoue, deux états, l'un d'une durée sans fin; l'autre éternel. Toutes choses étaient primitivement dans le premier état (celui de séparation de Dieu) et aussi longtemps qu'elles ne s'orientaient pas vers Dieu, de tout leur cœur, elles demeuraient en cet état; si donc elles ne le faisaient jamais, elles y pouvaient demeurer éternellement, plus haut ou plus bas, selon leurs actes, en forme d'homme, d'animal, d'insecte, dans les diverses demeures du « monde » ; mais aussitôt qu'elles en avaient la chance (et ce ne pouvait être qu'à l'état d'homme ou d'être plus élevé encore) et qu'elles saisissaient cette chance, pour se tourner de tout leur cœur vers Dieu seul, instantanément, le cours de leur vie s'arrêtait et elles passaient à un état supérieur

d'absorption, dans la connaissance et l'amour de Dieu, ne faisant qu'un avec lui pour toujours. Dans l'hypothèse contraire, elles continuaient sans fin le cours de leur existence, à travers le monde changeant, conformément à leurs œuvres diverses, en qualité d'homme, d'ange, de diable, d'animal, de végétal, de minéral (1).

En réalité, ce n'était aucun article de la foi qui causait mon trouble. Je ne m'avançais qu'avec la seule raison. C'est ce qui, des années après, faisait dire à un mien ami, prêtre catholique : « Il se peut que tout ce que vous avez alors perdu vous soit

(1) Par la suite, un ami m'expliqua qu'il y a, en principe, beaucoup moins d'opposition entre les conceptions hindoue et catholique de l'enfer qu'il ne me paraissait en mes heures de ténèbres. Hindous et catholiques tiennent également que, si une volonté est obstinée dans le péché, elle doit souffrir éternellement. La question de fait — fixité dans le mal (comme dans le bien) après la mort — reste ouverte pour l'Hindou ; elle est résolue positivement par le catholique. Une fois de plus, la révélation intervient pour trancher quelle branche, de l'alternative philosophiquement possible, prend place dans la réalité. « Pourquoi opposer philosophie à révélation ? Vous parlez, me disait cet ami, de l'inutilité de la peine pour le damné ; mais que dites-vous de Dieu ? Il y eut un temps où Dieu, en dépit de l'obstination de l'homme, était à son service : où lui, l'infini, essayait de le prendre "comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes" ; et l'homme ne voulait pas ; il ne veut pas, à jamais ; Dieu doit-il encore être à son service ? Le temps n'est-il pas arrivé où parler de l'utilité de l'homme n'est plus qu'un blasphème ; où le domaine souverain de Dieu doit être reconnu ; où tout genou doit fléchir dans la peine, s'il ne le fait dans la joie ? Dieu seul est-il sans droits ? Souvenez-vous que Dieu est Dieu, et vous saurez que le péché est le péché, et vous vous étonnerez que l'enfer ne soit que l'enfer. »

rendu un jour ». Mais, à ce moment, pareille pensée ne me traversa pas même l'esprit. Tout était pure amertume. J'étais incapable de suivre ou de comprendre n'importe quoi. Il me semblait que j'étais invité à renoncer, pour une plus étroite, à une conception plus large de la conduite de Dieu sur l'homme; pour une vue satisfaisante, à une autre qui l'était moins. Mais je me trouvais en grande ignorance; je n'étais pas capable de juger.

De même que, dans certains morceaux d'orgue des grands maîtres, une note grave court à travers tout, si grave et si continue que c'est à peine si on la perçoit distinctement, alors que toute la musique, dans les jeux les plus légers des notes aiguës, en est secrètement influencée : de même, tandis que j'avais, tout le temps, l'impression que c'était à la vérité que j'étais invité à renoncer, la vague conscience persistait que ce qu'il m'était demandé d'abandonner, c'était moi-même. J'étais, en effet, obscurément conscient que ce n'était pas la vérité elle-même qui était en cause, mais bien la manière de l'envisager. J'avais un point de vue, ouvrant sur une perspective : il m'était proposé de changer de l'un et de l'autre. Ce changement n'impliquait point de destruction du palais de vérité, mais seulement, du palais, vu de mon point à moi et dans ma perspective à moi. Je percevais, en outre, confusé-

ment que l'amertume de la coupe qui m'était présentée provenait, pour une grande part, de l'abandon que j'avais à faire de mon espoir d'exécuter une œuvre considérable pour le bien de l'Inde, une œuvre que nul autre n'aurait pu faire. Bien des années auparavant, un jour, aux Indes, un de mes catéchistes, garçon réfléchi, causait avec moi du but des différents missionnaires; il me demanda quel était le mien; je lui répondis de telle manière qu'il me dit: « Je saisis; ce que vous voulez devenir, c'est évêque des évêques ». Il ne parlait guère bien l'anglais : ce qu'il voulait dire était clair cependant: je désirais réformer les missions et le travail des missions.

Ce qui m'éclaira le plus sur la question, ce fut de la voir finalement se ramener à ce point: « Suis-je tout, ou si je ne suis presque rien? » Si j'étais tout devant Dieu, maintenant, je pouvais ne pas courber mon intelligence; mais si je n'étais que comme rien devant l'Éternel, je pouvais bien abandonner mon point de vue. La question revenait donc à ceci: « Suis-je une divinité? » A la fin, il n'y avait plus de moyen terme entre le catholicisme et le panthéisme. Ou bien Jésus-Christ était le Fils de Dieu, ou bien je l'étais moi-même avec toute l'humanité. Où était la vérité, je n'étais pas capable de le voir par la seule raison sans aide. Ce que j'étais à même de nette-

ment voir, c'est que, si j'acceptais la seconde hypothèse, je devais renoncer à la foi et perdre le Fils de Dieu par qui je vivais alors. Et, par dessus toute cette confusion de pensée, émergeant d'elle, comme un roc isolé battu sans fin par les vagues, se dressait l'amour de Jésus. S'il s'était trompé sur ce qu'il était, quel qu'ait été son caractère, quelle qu'ait été son œuvre, il est perdu, et tous ceux qui ont eu confiance en lui sont perdus de même. La réponse jaillissait de mon cœur. Plutôt perdu avec Jésus que sauvé sans lui ! Et en moi quelque chose murmurait : « Mais alors, l'Inde, qui, tout comme toi-même, est engagée dans l'affaire ? » Et dans mon cœur je répondais : « Plutôt infidèle à l'Inde, si c'est là une infidélité ! Qu'ai-je à lui donner en dehors de Jésus ? »

Il semblera étrange à des catholiques et même à ceux qui, hors de l'Église catholique romaine, croient en Jésus que, de pareilles idées pussent s'élever dans l'esprit d'un homme qui eût quelque amour pour Jésus ; ou qu'il y eût tant à souffrir pour un homme qui voyait clairement, que se soumettre à l'Église catholique romaine, c'était s'identifier avec le Christ. Ces personnes ne réfléchissent pas à la force de la tentation pour obscurcir l'âme, comme Jésus la connaissait quand il nous apprenait à dire : « Ne nous induisez pas en tentation ».

La lutte pour triompher de moi-même fut si âpre, pendant ces jours que mon caractère, en parut tout changé. Naturellement ardent, j'étais classé par mes compagnons parmi les apathiques; ma santé même fut atteinte et j'eus des crachements de sang. Mais la grâce de Jésus-Christ me tenait trop fortement pour l'abandonner. Advienne que pourra, je ne pouvais seulement imaginer la vie sans lui. A la fin, ce furent mes supérieurs qui cédèrent. Voici comment cela se fit.

Environ quinze jours après mon arrivée au noviciat, un de mes compagnons attira mon attention, à la chapelle, sur un passage de Wiseman ou de Faber, où il était dit que les âmes aspiraient ardemment à aimer Dieu, mais qu'il ne voulait plus leur en laisser le pouvoir ou quelque chose dans ce sens. (1) « Est-ce donc là le Dieu que je vais adorer? » Tel fut le cri douloureux qui me fut arraché. J'allai trouver, dans une sorte d'agonie, un de mes supérieurs. Je me jetai à genoux devant lui. Il ne comprit qu'assez confusément la lutte

(1) C'était, évidemment une erreur absolue. Les âmes, dans l'enfer, n'aspirent pas à aimer Dieu. Elles l'aiment en ce sens que, comme toutes les créatures, elles tendent naturellement vers lui. Mais elles aspirent à le haïr. Et, précisément, c'est cette contradiction violente entre la tendance naturelle de l'âme à aimer Dieu et cette volonté de le haïr qui tire l'âme en sens contraire et constitue la peine du dam.

qui se poursuivait en moi. Il me répondit que Faber, ou l'auteur en question, avait écrit quelques étranges choses ; et que, lui, pour son compte, ne tenait nullement cette doctrine. Il ajouta que, si j'étais dans un état d'esprit plus calme, il me prierait de mettre par écrit mes difficultés. Mais, dans les conditions présentes, il me conseillait d'aller à la chapelle et de réciter le credo en simplicité de foi. Il conclut en m'exhortant à ne pas me laisser absorber par mes misères personnelles. Ce n'étaient pas mes misères personnelles qui m'occupaient tant : je souffrais de me sentir arraché de la foi par l'apparente impossibilité de la reconnaître vraie. L'entrevue se termina donc sans avoir rien dissipé des ténèbres antérieures.

Il y a, dans le quartier des novices, une belle statue de Notre-Dame, en présence de laquelle nous avions coutume de nous mettre à genoux et de dire quelques mots de prière et de gratitude avant d'aller nous coucher. Trois jours après les événements que je viens de rapporter, j'étais, le matin, à genoux, seul, devant elle, dans la même absolue désolation. Comme j'étais là, soudain, il se produisit comme un soulèvement de la lourde chappe, une éclaircie dans l'ombre accablante, l'impression que tout peut-être n'était pas encore perdu, que le soleil, qui s'était couché dans une telle ténèbre, pouvait se

lever de nouveau. Ce ne fut point une illumination merveilleuse, un brusque passage de l'ombre à la lumière, un renversement violent de mes sentiments: rien de plus qu'un dégagement de la respiration, un murmure soupiré, un rayon d'espoir. Le soulagement n'en fut pas moins extraordinaire. Je me levai, j'allai dans le jardin, je me mis à l'arpenter en réfléchissant sur ce qui venait de se passer. L'espérance avait lui; je sentais que la crise était en train de se dénouer. Quelques minutes après, je retournai à ma chambre, où je venais à peine de m'asseoir, quand un novice vint me dire: « Le P. G. désire vous voir ». Je devinai ce qui allait se passer. En me levant pour obtempérer, je jetai mon cœur à Dieu, comme on le fait quand on a conscience d'avoir fait ce que l'on pouvait et de n'avoir pas été à même de faire autrement qu'on n'a fait: on lui remet alors le résultat : « Mon Dieu, quoi qu'il arrive de moi, je suis prêt; je ne pouvais agir d'une autre manière ».

L'entrevue fut brève. Le P. G., me montrant une chaise, me pria de m'asseoir; puis il me dit: « M. Wallace, y a-t-il en Angleterre un foyer où il vous soit loisible de vous rendre? » Je compris son idée et répondis avec calme : « Non, tous mes parents sont en Irlande ». Il y eut une pause d'un moment; je repris : « Si vous m'aviez demandé cela hier, je ne

sais ce que j'aurais répondu; mais, depuis, quelque chose s'est produit, que je crois devoir vous dire ». Alors, en toute simplicité, je lui contai ce qui était arrivé. Toute son attitude changea. Au lieu de la froide réserve qu'il avait eue d'abord en me parlant, il s'ouvrit, il devint vraiment cordial ; il me dit : « Ah! s'il en est ainsi, persévérez à tout prix, et voyez si vous pouvez tenir. J'avais perdu tout espoir que vous fussiez capable d'en porter davantage ». Il me demanda depuis combien de temps j'étais catholique. Je répondis : « Il n'y a pas encore des jours bien nombreux : environ un mois ». Cela le satisfit et il ajouta : « Cela explique bien des choses ». Quelques paroles encourageantes, et il me congédia.

Le combat était fini. Il avait duré, en tout, moins d'un an, dont les trois derniers mois seulement avaient marqué l'état aigu. Les six derniers jours seuls avaient été noires ténèbres. Il fut si rude, cependant, si rude, que, même des supérieurs pleins d'expérience fléchirent, à ce qu'ils constataient, et désespérèrent de moi. Mon cas n'était, en effet, pas ordinaire.

Je passais brusquement de l'extrémité la plus avancée de l'évangélisme, à la Compagnie de Jésus, le cœur même du catholicisme romain; du jugement propre dans son absolue indépendance, à l'autorité

dans sa forme la plus accentuée; de la pensée orientale, à l'extrême de la pensée occidentale; de la position de supérieur de mission, chargé de diriger les autres, à la soumission universelle dans les plus humbles fonctions. A peine y avait-il un point de commun entre ces deux vies qui se succédaient si vite.

Je n'étais pas non plus comme ceux qui viennent à l'Église catholique, les mains vides et l'esprit libre, parce qu'ils ont reconnu que, en dehors d'elle, il n'y a rien. J'étais, moi, saturé, en ce temps-là, de la pensée hindoue, qui donnait satisfaction à mes besoins intellectuels et du « Sanatana Dharma » qui donnait satisfaction à mes exigences spirituelles; mais j'avais une foi sincère dans le Fils de Dieu, vers qui tout mon être, qu'il fût hindou ou chrétien, aspirait. Je venais plutôt pour m'assurer de garder ce que j'avais que pour acquérir du nouveau. D'une seule traite, j'allais d'un pôle à l'autre: le changement était presque trop brusque et trop grand. Je ne fus soutenu, je ne fus fortifié que par la force immense qui a dit : « Mon Père est plus grand que moi, et personne ne peut dégager des mains de mon Père ». C'était la « onzième heure » ; mais ce n'était point trop tard, et j'ai le droit de penser que l'aide me vint par l'entremise de Celle, par qui Dieu donna Jésus au monde et à moi-même.

La lutte était finie. Tout ce à quoi je tenais dans le monde, tout ce que j'étais, aussi bien que tout ce que j'avais, était aux pieds de Jésus. Petite ou grande, il ne restait aucune chose à moi, que je n'eusse abandonnée quand j'avais abandonné l'Inde avec tout ce que j'avais retiré d'elle et tout ce que j'espérais pour elle. Ce que je déposais ainsi pouvait m'être remis d'une manière nouvelle, mais, dans l'acte de renoncement, je n'y pensai même point. La pensée ne m'en revint pas même lorsque je me dis en moi-même: « Plutôt infidèle à l'Inde, si c'est là une infidélité ». Il n'y avait plus rien à offrir et tout le rêve de ma vie gisait, comme dénué de toute valeur. Dieu, qui ne se souciait point du rêve, apprécia la renonciation consentie pour lui et agréa le sacrifice.

La lutte était finie et, avec la grâce de Dieu, j'étais vainqueur. Mais cette victoire ne menait pas à une glorification ; elle inspirait l'humilité. Quand je regardais en arrière, en voyant combien dure avait été la bataille, combien j'avais désespérément résisté, comme il s'en était fallu de peu que je ne fusse vaincu, il n'y avait lieu que de m'humilier. Je devais bien reconnaître combien faible, après tout, avait été cette foi qui chancelait jusque dans sa base, quand la foi d'un enfant aurait aisément triomphé; combien tiède était encore cet amour qui se tenait

si difficilement à son objet; combien précaire, cette force presque emportée par la poussée de vagues que d'autres avaient brisées avec une facilité joyeuse. Je me rendais compte aussi, en allant plus au fond, que, pendant ces années de séjour aux Indes, il devait y avoir eu, sans que je m'en fusse seulement douté, un éloignement progressif de mon âme qui poursuivait, s'écartant du Christ, les profondeurs et les subtilités intellectuelles. C'était là, je le voyais maintenant, une défection partielle, qui avait eu pour châtiment la rudesse du combat que j'avais dû subir. Par la grâce de Dieu, et aussi, je crois, en faveur des prières catholiques qui, tant d'années auparavant, étaient montées à Dieu de lèvres ferventes, la défection ne s'était pas accomplie; mais elle s'était assez avancée pour me valoir cette terrible lutte, qui n'aurait pas dû s'imposer et d'où je ne sortis vainqueur que par une intervention d'en-haut.

Depuis lors, j'eus à souffrir, comme tout le monde; j'eus à endurer et à apprendre; mais jamais je n'eus à combattre pour la foi elle-même le dur combat dans les ténèbres. Depuis la crise, les choses allèrent s'améliorant. Qui est par terre ne tombe pas. A présent que je n'avais plus au monde rien à quoi tenir, rien dont j'eusse à craindre la perte, je pouvais prendre plus simplement les choses et me mettre

à la tâche de m'adapter à mon milieu et de suivre le chemin nouveau, marqué devant moi. Il n'y eut plus de difficulté nouvelle. Toutes les épreuves diverses, usitées dans les instituts religieux pour reconnaître l'obéissance et la fidélité des novices et s'assurer de leur humilité, n'eurent pour moi rien d'onéreux. Le seul acte d'humilité que j'aie eu jamais à faire dans ma vie, ce fut, lorsque je me posai la question de savoir qui j'étais, de répondre, comme, jadis, l'avait fait le Baptiste : « Je ne suis pas le Christ ». Il s'ensuivait de là, selon le sens le plus haut et le seul vrai, que je n'étais à peu près rien. Aussi, toutes les autres épreuves d'humilité, si dures pour les autres quand ils entrent en religion, ne me coûtèrent absolument rien.

Bien des années ont passé depuis lors. Elles ne m'ont pas apporté de lumières nouvelles sur ce que j'avais vu dans la clarté du plein midi; mais chaque année a confirmé la vérité ancienne. L'Église qui prétend à l'infailibilité conformément à la promesse du Christ, qui parle en son nom, comme ayant autorité, est la seule vraie Église de Jésus-Christ, Fils de Dieu. Au vu et au su de tous, la seule Église qui fait valoir cette prétention et qui parle en conséquence est l'Église catholique romaine. Il est vrai que « la porte est étroite par où l'on y entre » et que, « si l'on ne renonce pas à tout ce que l'on a, si l'on

ne se fait pas petit comme un enfant », on n'y peut passer; mais cette humilité totale, ce n'est pas arbitrairement qu'elle l'exige : elle est nécessaire de par la nature même des choses. Dieu est infini; il est donc trop grand pour partager le cœur avec un autre, pour y habiter avec aucune forme de l'égoïsme. Il faut, par conséquent, que l'Église catholique réclame le renoncement de toutes choses et l'abandon du jugement propre. Elle doit le faire parce qu'elle est la vraie Église de Dieu; parce qu'elle offre de sauver, entièrement et définitivement, du monde et de soi-même, au fond du cœur; et non point parce qu'elle est avide de pouvoir, ou ambitieuse, ou désireuse d'imposer de haut sa volonté. Si elle n'exigeait pas cette soumission, elle ne pourrait sauver personne, ni glorifier Dieu comme il doit l'être et comme, seul, il le peut être. Réclamant tout, elle donne tout; et ce tout, qu'elle enlève, n'est que la vide illusion du moi trompeur: ce qu'elle donne est la souveraine Réalité.

Si, hors de l'Église, quelqu'un se scandalisait, faute de réflexion, de la résistance à ses revendications, dont ces pages gardent l'aveu, je lui demanderais de considérer avec soin les points suivants:

I. La lutte procéda de la résistance du moi. Si le christianisme renferme quelque vérité, le moi doit être entièrement renoncé. « Si quelqu'un veut se

renoncer, qu'il me suive ». Et encore : « A moins que quelqu'un ne renonce... même à sa propre vie, il ne peut être mon disciple ». S'il y avait matière à scandale, on la trouverait dans cette puissance du moi dans mon cœur : j'avoue qu'elle était grande. Si vous reprochez à l'Église de se faire infaillible, plaignez-vous d'abord de Jésus-Christ « se faisant le Fils unique de Dieu », ainsi que ses ennemis le lui reprochaient avec indignation. Le christianisme, au temps de Jésus, consistait à écouter parler un homme et à entendre dans sa voix la voix de Dieu. Aujourd'hui, il consiste à entendre le Christ parler par la voix de l'Église. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'écouter et d'obéir en acceptant l'infailibilité.

II. Pour qui réclame la religion de Jésus et non des opinions purement humaines, la question souverainement importante sera toujours : « L'Église catholique romaine a-t-elle réellement le droit, auquel elle prétend, de parler au nom de Jésus ? » — et non pas la question : « Que pense un tel ou un tel de la vérité de sa doctrine ou de la bonté de sa morale ? » La seule chose qui soit donc tout à fait importante, concernant le jugement des autres sur elle, c'est de savoir s'ils jugent qu'elle parle réellement au nom de Jésus-Christ et a le droit de le faire, et non pas s'ils pensent que toutes ses doctrines sont saines et ses pratiques inattaquables. Que votre

voisin estime que la doctrine de l'Église catholique romaine est saine et ses pratiques admirables, qu'est-ce là pour vous, si vous tenez à savoir ce que le Christ a enseigné et ce dont il est, Lui, responsable? Mais si votre voisin juge que l'Église possède le droit qu'elle revendique de parler au nom de Jésus-Christ et si, pour cette raison, il lui soumet son propre jugement, tout jugement de cette sorte et toute soumission de cette portée apportent à votre foi une force nouvelle. Dans ce cas, en effet, vous possédez non seulement le jugement d'un esprit (qui vaut ce qu'il vaut); mais, et c'est beaucoup plus, le témoignage d'une âme qui se rend au nom de Jésus. Ce témoignage, aux yeux de la foi, a plus de valeur, en effet, que le verdict favorable du genre humain tout entier, sur la valeur de la doctrine et de la pratique catholiques. (1)

(1) Des millions d'hommes, siégeant pour juger, par les lumières de leur intelligence, les doctrines d'une Église, et les tenant saines et bienfaisantes, ne font pas preuve en sa faveur, aux yeux de la foi en Jésus-Christ. Ces millions d'hommes peuvent être dans l'erreur, tandis qu'un seul homme peut être dans la vérité. Supposez, maintenant, qu'un homme isolé renonce à son intelligence (qui le dirigeait bien) pour suivre l'Église (qui le dirige mal) et que cet homme agisse ainsi parce que l'Église lui adresse son appel, au nom de Jésus et avec l'autorité de Jésus : que dirons-nous ? La simplicité de la foi mène à la destruction : le salut, c'est de se rire de ces exigences produites au nom de Jésus et de suivre son intelligence d'homme. Ceux qui usent de leur propre intelligence et ferment leurs oreilles au nom de Jésus se sauveront ; ceux qui ne s'appuient pas sur leur propre sens mais sur l'aveugle foi, motivée par un appel au nom de Jésus se, perdront ? Si l'on admet cela, que devient la foi en Jésus ?

Si l'on voit les choses de ce biais — et c'est le seul vrai — l'âpreté même du combat qui précéda et conditionna la victoire, est le témoignage le plus fort en faveur du bien fondé de la revendication de l'Église catholique de parler au nom et avec l'autorité du Christ. Avec quelle clarté ne fallut-il pas qu'il vît que, de fait, l'Église catholique romaine parle avec autorité au nom de Jésus-Christ, et qu'elle a réellement le droit de le faire, celui qui se trouva devant un tel problème ! Les hommes ne renoncent pas même à leurs biens matériels sans s'être bien assurés que c'est absolument nécessaire. Or, dans ce cas, ce qu'il fallait abandonner, c'étaient des biens que leur possesseur estimait plus que l'or et l'argent, plus que toute autre chose au monde. Comme il doit donc avoir guetté la moindre échappatoire ! Comme il a dû être bien sûr qu'il n'y en avait aucune ! La dureté du combat est donc la meilleure preuve de la justice de cette prétention de l'Église : « Qui m'écoute, L'écoute ; qui me méprise, Le méprise. »

Les protestants qui hésiteraient à admettre le bien fondé de la prétention catholique sont priés aussi de ne pas négliger cette constatation : jamais je ne mis en balance le protestantisme et les revendications catholiques. Mon intelligence, à elle seule, me faisait voir la supériorité de ces revendications sur

la négation protestante qui les accueillait. Il n'y eut jamais lutte entre une doctrine protestante et une négation catholique de cette doctrine : la difficulté, pour moi, surgit de l'opposition entre l'Orient et l'Occident.

Enfin, du jour où je devins catholique, jamais je n'ai douté que l'Église catholique romaine parle à tous les hommes au nom et avec l'autorité de Jésus-Christ et qu'elle a le droit de le faire. Jamais je n'ai douté que le protestantisme, non seulement, n'est pas la religion de Jésus-Christ, mais qu'il n'est pas même une religion. Chaque jour, j'ai constaté l'immense supériorité de la religion catholique sur toutes les formes de protestantisme — tant pour la victoire sur le péché, la mortification de la chair, le renoncement au monde, l'acquisition de la grâce et l'obtention du salut, que pour nous faire, par Jésus-Christ, notre Dieu Sauveur, glorifier Dieu le Père. Dans l'Église catholique, comme nulle part ailleurs, j'ai pu voir comment Jésus-Christ est notre grand Dieu Sauveur. Chaque jour, j'ai constaté comment l'Église catholique romaine est le boulevard et le rempart de la foi, parmi toutes les passions humaines déchaînées, les erreurs de l'humaine raison, les perversions de l'humaine volonté livrée à elle-même. Cela étant, pour tout ce que le monde pourrait offrir, je ne voudrais pas être

protestant la durée d'un seul jour. Le privilège le plus grand dont je jouis, c'est d'appartenir à la seule Église catholique et apostolique, la vraie Épouse du Christ.

« Le Royaume des cieux est comme un marchand qui cherche des perles précieuses : quand il eut trouvé une perle de grand prix, il s'en alla, vendit tout ce qu'il avait, et acheta la perle ».

« En vérité, je vous dis que quiconque ne recevra pas le Royaume de Dieu comme un petit enfant n'y entrera aucunement ».

FIN .

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Introduction	7
CHAPITRE I	
Les Origines et le Milieu	23
CHAPITRE II	
L'Acte de Foi.	35
CHAPITRE III	
Dans les Ordres Anglicans	45
CHAPITRE IV	
Premier Contact Catholique	57
CHAPITRE V	
Candidat aux Missions Étrangères	71
CHAPITRE VI	
Départ pour les Indes	83
CHAPITRE VII	
Les Chrétiens Indigènes	87
CHAPITRE VIII	
Causes de l'Échec Anglican aux Indes.	109
CHAPITRE IX	
La Racine du Mal	131
CHAPITRE X	
L'Apostolat chez les Hindous	143
CHAPITRE XI	
Étude de la Littérature Hindoue	163

CHAPITRE XII

Impuissance du Protestantisme :

- I. Rejet de l'Autorité 199
- II. Rejet de la « Voix Vivante » et de la Présence Réelle 206
- III. Rejet de l'Ascétisme 209

CHAPITRE XIII

- La Conversion 215

CHAPITRE XIV

- Réception dans l'Église Catholique. 273

CHAPITRE XV

- Le Suprême Conflit. 281
-

743017

EXTRAIT DU CATALOGUE :

- DE SMEDT (CH.).** S. J., Bollandiste. — **Notre Vie surnaturelle.** Son principe ; ses facultés ; les conditions de sa pleine activité. Nouvelle édition, 2 vol. in-12 de 500 pages chacun . . . 12 fr.
- DE SMET (de R. P. L.).** S. J. — **La Bonne Souffrance.** Conférences prêchées à l'Eglise du Jésus à Bruxelles et à la Cathédrale de Liège (Carême 1916). 5 mille. 1. vol. in-16 allongé de 122 pages. 1 fr. 75
- **La foi qui sauve.** Conférences prêchées à l'Eglise du Jésus à Bruxelles et à la Cathédrale de Liège (Carême 1915) . . . 3 fr.
- **La Mauvaise Education.** Conférences prêchées à l'Eglise du Jésus à Bruxelles et à la Cathédrale de Liège. (Carême 1918). 1 vol. in-16 allongé de 140 pp. . . . 1 fr. 75
- HENUSSE (de P. Th.).** S. J. — **L'Idéal dans la Vie,** in-16^e de 72 pages . . . 2 fr.
- **Joie-paienne. — Tristesse chrétienne.** Deux Conférences in-16^e de 92 pages . . . 2 fr. 50
- **Semen Christianorum.** in-16^e de 22 pages . . . 1 fr. 25
- **Les Vertus ou Silence,** in-16^e de 92 pages . . . 2 fr. 00
- **La Sincérité,** in-16^e de 52 pages . . . 2 fr. 00
- **L'Enfant,** in-16^e de 48 pages . . . 2 fr. 00
- **L'Illusion féministe,** in-16^e de 64 pages . . . 2 fr. 00
- HUMBLET (de P. J.).** S. J. — **Fors l'honneur,** in-16 . . . 4.50
- PAQUET (de R. P. J.-B.).** S. J. — **Les Ecueils et le Triomphe de la Chasteté.** Conférences de carême du Jésus à Bruxelles 1909. 1 vol. in-8^e de 143 pages. . . . 1 fr. 50
- **Les Droits et les Devoirs de la Propriété.** Carême de 1910. 1 vol. in-8^e de 161 pages . . . 1 fr. 50
- **Les Bienfaits et les Abus de la Parole.** Carême de 1911. 1 vol. in-8^e de 150 pages . . . 1 fr. 50
- SCHRYVERS (Jos.),** de la Congrégation du Très Saint Rédempteur. **La Bonne Volonté.** Un volume in-18^e de 133 pages . . . 2 fr. 50
- **Les Principes de la Vie Spirituelle.** 2^e édition. 1 fort volume in-18^e. . . . 4 fr. 50
- **Le Don de Sol.** Un beau volume in-18 . . . 3 fr. 00
- VERHELST (Abbé F.).** — **Cours de religion : Apologétique,** avec une préface de S. E. le Cardinal Mercier. Un volume in-12^e de viii-376 pages. . . . 5 fr. 00
- **Dogmatique.** Un volume in-12 de 640 pages. . . . 10 fr. 00
- **Morale.** Un volume in-12. . . . 7 fr. 50
- **Précis d'Apologétique.** Un volume in-12 de 144 pages. 2 fr. 50
- **La Divinité de Jésus-Christ.** Etude apologétique. Un beau volume in-18^e. . . . 2 fr. 50

BX 4668 .W3514 1921 SMC
Wallace, William,
De l'évangélisme au
catholicisme par la route de

